

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE DROIT

LES

COLONIES COTONNIÈRES

THÈSE DE DOCTORAT ÉCONOMIQUE

Présentée et soutenue le Samedi 15 Juin 1907, à 1 h. 1/2

PAR

Jacques GUÉRIN

Président : M. LESEUR.

Suffragants : { MM. PERREAU, professeur.
 HITIER, chargé de cours.

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE DE DROIT ET DE JURISPRUDENCE

ARTHUR ROUSSEAU, ÉDITEUR

14, RUE SOUFFLOT ET RUE TOULLIER, 13

—
1907



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553031_0041

THÈSE

POUR LE DOCTORAT

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE DROIT

LES
COLONIES COTONNIÈRES

THÈSE DE DOCTORAT ÉCONOMIQUE

L'ACTE PUBLIC SUR LES MATIÈRES CI-APRÈS

Sera soutenu le Samedi 15 Juin 1907, à 1 h. 1/2

PAR

Jacques GUÉRIN



Président : M. LESEUR.

Suffragants : $\left\{ \begin{array}{l} \text{MM. PERREAU, professeur.} \\ \text{HITIER, chargé de cours.} \end{array} \right.$

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE DE DROIT ET DE JURISPRUDENCE

ARTHUR ROUSSEAU, ÉDITEUR

14, RUE SOUFFLOT ET RUE TOULLIER, 13

—
1907

INTRODUCTION

De toutes les plantes textiles, le coton est la plus importante, par la facilité que présente son duvet à se prêter à tous les genres de travaux auxquels on le soumet et à donner une grande variété de tissus. Il peut être combiné avec tous les autres textiles et recevoir facilement les teintures les plus diverses.

Il fût connu dès la plus haute antiquité. Les Egyptiens n'employaient guère pour leurs vêtements que le lin et le coton. Les momies sont encore recouvertes de bandes de coton. La culture de ce textile, facilitée par les irrigations auxquelles se prêtaient les inondations périodiques du Nil, avait acquis chez eux une très grande importance. En Chine aussi, le cotonnier fut connu de bonne heure, néanmoins l'industrie de la soie lui fit longtemps concurrence et ce ne fut que sous la dynastie des Mings que la culture du coton reçut une extension considérable.

Les Perses, les Arabes s'adonnaient également à cette culture. Les Grecs et les Romains ne songèrent pas à l'introduire en Europe, ils préféraient faire venir les tissus

de ce textile des pays d'origine : l'Asie Mineure et l'Egypte.

Les Arabes apportèrent en Espagne leurs procédés de culture du coton, d'où ils passèrent en Sicile.

L'Europe du Moyen Age, si elle connut le coton, s'en servit peu, et jusqu'au xvi^e siècle elle lui préféra concurremment la laine, le lin et le chanvre. Cette préférence se maintint même jusqu'au xviii^e siècle bien que la découverte du Nouveau-Monde en augmentât cependant l'utilisation.

Le coton existait en effet en grande quantité aux Antilles au moment de la découverte de l'Amérique, et Christophe Colomb en fit la base des tributs imposés aux Caraïbes. Partout en ces pays, au Pérou, au Mexique, les indigènes fabriquaient des tissus de coton.

Au xviii^e siècle seulement la laine commença à perdre sa situation prépondérante, le Nouveau-Monde produisant chaque année davantage de coton. Il a fallu attendre cependant le grand développement mécanique du xix^e siècle pour voir l'essor définitif de l'industrie cotonnière.

Il n'est pas aujourd'hui de matière première plus importante que le coton, c'est le textile moderne par excellence, celui dont l'usage se développe le plus rapidement, la base essentielle de la grande industrie textile qui fait vivre dans le monde un nombre immense de personnes. La consommation s'en accroît sans cesse avec une très grande rapidité et paraît presque indéfiniment extensible

avec l'augmentation générale de la richesse individuelle et la pénétration croissante des Européens jusque dans les parages les plus reculés de l'Asie et de l'Afrique.

Partout, dit fort justement à ce sujet le dernier rapport sur l'industrie textile en France de MM. G. Grandgeorge et Louis Guérin, partout des masses de plus en plus nombreuses sont entraînées à désirer et à acquérir les objets qui rendent la condition des hommes plus heureuse et plus relevée. Parmi ces objets il n'en est pas de plus immédiatement recherché que le vêtement, et c'est l'étoffe à bon marché, celle de coton, qui bénéficie d'abord de ce mouvement des masses.

Ayant ainsi à satisfaire à des demandes sans cesse croissantes, l'industrie cotonnière a devant elle de brillantes perspectives, mais pour qu'elle puisse les réaliser pleinement, il faut qu'elle ne se trouve pas exposée à manquer de matière première. Elle a l'intérêt le plus évident à ce que la production du coton se développe du même pas que la consommation des tissus et aussi à ce que sa base d'approvisionnement soit la plus large possible. Or, actuellement cette base est étroite, les deux tiers environ, en certaines années les trois quarts des cotons du monde sont produits dans le sud des Etats-Unis, que les circonstances météorologiques soient défavorables dans cette région qui est tout entière soumise aux mêmes influences naturelles, que la récolte s'y trouve par suite mauvaise, et le coton manquera; les prix monteront démesurément, d'autant que ce pays de grande production est aussi le

pays par excellence de la spéculation, l'industrie sera jetée ainsi en un désarroi profond — c'est ce qui vient d'avoir lieu durant la deuxième moitié de 1903 et la première de 1904, où le cours du coton américain (middling upland, type le plus courant) dépassa presque constamment 7 pence la livre (soit 1 fr. 63 le kilo) à Liverpool et atteignit même en février près de 9 pence la livre (2 fr. 10 le kilo), tandis que depuis quinze ans il avait oscillé entre 3 et 5 pence et demi (0 fr. 70 et 1 fr. 28 le kilo), l'énorme récolte des Etats-Unis faisait retomber le cours au début de 1905 à 3 d. 63 la livre (0 fr. 85 le kilo). Ces énormes et brusques oscillations désastreuses pour l'industrie proviennent de ce que le coton américain domine le marché. Le jour où il ne jouirait plus de cette prépondérance exclusive, le jour où le coton serait produit dans un grand nombre de pays variés, soumis à des influences météorologiques différentes, il y aurait chance pour que la récolte ne fût pas mauvaise partout à la fois, bien qu'elle doive inévitablement varier d'une année à l'autre dans une certaine mesure, les fluctuations de cours seraient ainsi moins vives et moins énormes ; l'industrie pourrait compter sur un approvisionnement plus constant et des prix de revient plus stables.

D'autre part, l'introduction de la culture du coton dans de nouveaux pays qui ne la pratiquent pas aujourd'hui doterait ces pays d'un article d'exportation des plus précieux. Les produits actuels de l'agriculture coloniale ne sont pas malheureusement susceptibles de voir leur

consommation s'étendre très vite ; le sucre a donné trop de déboires dans les vieilles colonies pour qu'on puisse recommander la plantation de la canne dans les nouvelles, encore que les conditions de sa production et de son commerce soient modifiées aujourd'hui. Le café, sur lequel on avait fondé en France trop d'espairs a été l'objet d'une surproduction ; on en est aujourd'hui à demander chez nous pour les cafés coloniaux des privilèges et des exemptions de taxes qui seraient parfaitement injustes et provoqueraient des difficultés avec les pays producteurs et creuseraient dans le budget un profond déficit au détriment des industriels, des commerçants et de tous les contribuables métropolitains, on ne saurait préconiser une culture qui entre dans une voie si fâcheuse. Le cacao, le poivre, sont des articles d'une consommation plus limitée encore que le café.

Les débouchés des substances oléagineuses, arachides, noix de palmes ou autres sont plus extensibles ; mais il serait fâcheux que la prospérité de nos colonies africaines fût uniquement fondée sur leur production. Le coton, au contraire, a des débouchés immenses ; il est d'une culture relativement facile ; il possède une valeur encore assez élevée, 800 à 900 francs environ la tonne à des cours assez bas pour pouvoir supporter certains frais de transport.

C'est par excellence la grande culture industrielle des contrées tropicales ou subtropicales. Son extension à des régions nouvelles sera aussi utile à ces pays qui le produiront qu'à

l'industrie qui l'emploie. Or les pays qui tels que l'Angleterre, la France et l'Allemagne emploient beaucoup de coton se trouvent être aussi les pays ayant les plus importants empires coloniaux, de là à chercher à employer les immenses régions, encore pour la plupart improductives, ou peu productives à fournir ce précieux coton, c'est ce mouvement qui a donné naissance aux trois associations: Association cotonnière coloniale française, British cotton growing Association, et Kolonial Wirtsch Komitee dont nous verrons plus loin l'activité. La question ainsi posée, je me propose, dans une première partie d'examiner d'abord et la production du coton dans le monde, ce qui nous montrera la prédominance de l'Amérique en cette matière, et le contrecoup des crises et spéculations américaines en Europe.

Et dans une deuxième partie, les efforts tentés dans les trois grands pays (France, Angleterre et Allemagne), la création des associations cotonnières, le fonctionnement et les résultats obtenus par ces associations.

PREMIÈRE PARTIE

L'INDUSTRIE ET LA PRODUCTION COTONNIÈRES DANS LE MONDE

SECTION I

INDUSTRIE COTONNIÈRE EN EUROPE

Angleterre.

L'Angleterre a toujours tenu le premier rang par la perfection de sa production, et si maintenant elle ne le tient plus pour la quantité, il n'y a que bien peu d'années que les États-Unis l'ont dépassée.

C'est à Manchester que fut établie la première filature vers le milieu du xvi^e siècle, c'est seulement un siècle plus tard que l'industrie cotonnière fit en Angleterre des progrès rapides qui lui assurèrent pour longtemps la première place ; la mécanique dès lors lui apporta le concours de ses perfectionnements qui presque tous furent trouvés en Angleterre et constituèrent sa prédominance. A partir de 1830 l'utilisation de la vapeur pour la machinerie, ap-

pliquée à l'Angleterre, plutôt que partout ailleurs, fit faire à cette industrie des pas de géants. Aujourd'hui l'industrie anglaise possède 47.000.000 de broches, plus de 25 pour cent de plus que tout le reste de l'Europe et occupe 600.000 ouvriers.

On pourra, par le tableau suivant, se rendre compte des progrès.

	Coton manufacturé (par milliers de kilos)	Nombre de broches (en mille)
1781	2.360 kil.	»
1787	10.260	1.900
1801	26.435	»
1826	92.452	»
1836	183.230	»
1846	287.470	20.000
1875	560.780	»
1880	608.360	39.528
1890	731.299	43.750
1895	740.928	45.400
1901	736.211	46.000

Voici la liste des pays lui ayant fourni la matière première en 1901 :

États-Unis	671.642.192 kil.
Égypte	127.967.181
Indes anglaises	17.118.228
<i>A reporter</i>	816.727.601 kil.

<i>Report</i>	816.727.601 kil.
Brésil.....	5.551.982
Pérou.....	4.630.740
Chili.....	862.467
Canada.....	535.940
Chine.....	560.679
Colombie.....	258.216
Turquie.....	221.284
Antilles anglaises.....	158.546
France.....	69.697
Allemagne.....	62.128
Colonies diverses.....	13.970
Autres pays.....	279.806
	829.933.056
Réexportation.....	93.722.056
	736.211.000 kil.

Allemagne.

Les premières usines allemandes furent fondées en Saxe en 1795. Pendant les guerres de l'empire elles se soutinrent difficilement et sa chute amenant la fin du blocus continental, ne la trouva pas assez outillée pour lutter contre l'invasion des produits anglais.

Quoique de 1830 à 1870 l'industrie allemande se soit un peu développée, ce n'est guère que depuis la guerre qui lui livra nos usines alsaciennes que les progrès prirent une

extraordinaire rapidité. On peut en juger par le tableau ci-dessous.

	Coton manufacturé	Nombre de broches
1851	18.000.000 kil.	»
1867	»	2.000.000
1878	»	4.650.000
1880	177.000.000	5.400.000
1890	226.639.000	»
1895	267.061.000	»
1898	322.920.000	10.000.000

L'Allemagne se place au deuxième rang en Europe et au troisième dans le Monde parmi les pays manufacturiers du coton.

Voici ses principaux fournisseurs de matière première en 1898.

États-Unis	285.958.000 kil.
Indes anglaises	42.219.000
Égypte	22.464.000
Angleterre	3.151.000
	353.792.000
Réexportation	30.872.000
	322.920.000 kil.

France.

L'industrie du coton occupe en France quatre régions différentes : la Normandie, le Nord, l'Est, et le Centre.

C'est en Normandie que furent établies les premières fabriques françaises en 1533. Elle est toujours restée depuis un centre cotonnier des plus importants. A l'origine, la filature était toute manuelle et ce n'est qu'en 1784 que les premières machines furent importées d'Angleterre. Plus de 75.000 ouvriers dans cette région vivent du travail du coton.

Le second centre de France, comme importance et ancienneté se trouve dans la région des Vosges et eut son origine en Alsace. Depuis trois quarts de siècle l'industrie cotonnière s'y est beaucoup développée, mais surtout depuis la perte de l'Alsace, beaucoup d'établissements s'étant transportés de l'autre côté de la nouvelle frontière, c'est en 1762 que fût créé le premier établissement de Sainte-Marie-aux-Mines, pour tissage en couleurs ; et en 1766 que la filature et le tissage furent introduits à Gerardmer.

C'est à sa richesse en houille que le Nord doit le développement de son industrie du coton, la dernière venue comme création, cette région est la première par l'importance de sa production, c'est là que sont les installations les plus considérables.

La région du centre est beaucoup moins importante

en production que les trois autres, l'industrie y est cependant fort ancienne et remonte à l'origine du XVIII^e siècle.

La France pour sa fabrication importe de plus en plus de coton. Par le tableau suivant, il sera permis de se rendre compte des progrès de l'industrie française.

	Coton manufacturé par la France	Nombre de broches
1789	4.770.221 kil.	»
1800	5.000.000	»
1820	20.203.314	»
1834	36.934.000	3.000.000
1844	58.892.000	3.600.000
1875	135.000.000	4.664.000
1880	131.116.000	4.608.394
1890	146.739.831	4.797.316
1895	178.035.250	5.400.000
1901	212.683.584	5.600.000
1904	209.816.147	6.270.000

La France vient en troisième rang en Europe et en cinquième dans le monde parmi les pays fabriquant le coton.

Ci-dessous, nous donnons le tableau des pays qui lui ont fourni la matière première en 1878 et en 1901.

	1878	1901
États-Unis	99.097.469 kil.	167.444.569 kil.
Égypte	8.476.584	16.194.665
Indes anglaises	18.966.910	14.554.108
Angleterre	2.568.585	6.368.639
Allemagne	1.056.414	2.523.389
Turquie	1.902.991	1.168.390
Belgique	738.782	1.085.478
Haïti	323.007	949.000
Pays-Bas	»	573.926
Chine	»	480.711
Italie	82.072	440.496
Colombie	»	234.286
Suisse	»	226.860
Espagne	»	161.666
Pérou	»	134.607
Brésil	523.264	»
Colonies françaises . .	»	69.603
Autres pays	305.038	74.663
	<u>134.105.116 kil.</u>	<u>212.683.384 kil.</u>

Voici au point de vue des droits de douane les dispositions du tarif de 1892.

Les cotons en laine sont exempts quand ils sont importés directement des pays d'origine et acquittent un droit de 3 fr. 60 le quintal quand ils sont importés d'un entrepôt d'Europe. Les cotons en feuilles cardées ou gommées sont frappés d'un droit de 20 francs au tarif maximum et de

15 francs au tarif minimum avec surtaxe de 3 fr. 60 pour cotons importés des entrepôts d'Europe.

Russie.

Le développement de l'industrie cotonnière en Russie est des plus intéressants car il tend de plus en plus à progresser en utilisant la production nationale ; avec les progrès de la culture dans l'Asie centrale ont suivi ceux de l'industrie qui ne peuvent que continuer, car la Russie possède une population nombreuse chez laquelle l'emploi des tissus de coton tend à se généraliser. Si actuellement elle n'exporte pas encore, il n'est pas douteux que lorsqu'elle fabriquera plus que sa consommation, sa position unique lui permettra d'écouler en Chine ses tissus à de meilleures conditions que quiconque.

L'industrie cotonnière russe est presque tout entière groupée dans la région de Moscou.

Voici un aperçu de ses progrès.

	Coton manufacturé	Nombre de broches
1853	»	1.000.000
1887	»	3.962.000
1898	183.729.296 kil.	8.000.200
1904	»	6.554.777

La Russie tient en Europe le quatrième rang des pays

manufacturant le coton. Elle importe ses cotons principalement de l'Asie centrale (Turkestan-Transcaspie, Perse).

Asie centrale.....	70.000.000 kil.
Égypte.....	65.081.400
État-Unis.....	23.568.174
Divers (Indes anglaises, Allemagne).	23.079.672
	183.729.296

Autriche-Hongrie.

C'est un des premiers pays qui manufacturèrent le coton. Au XVIII^e siècle l'industrie y fût introduite par le Comte de Bathyani, ambassadeur à Londres qui parvint à envoyer dans son pays une machine à filer dont l'exportation d'Angleterre était prohibée. Sous le premier Empire, par suite du blocus continental, l'industrie autrichienne reçut une vive impulsion qui se maintint pendant la première moitié du XIX^e siècle, mais à la suite de la guerre d'Italie qui fit perdre à l'Autriche la Lombardie et la Vénétie, l'importance de son industrie se trouva diminuée. Cependant dès 1880 elle avait regagné le terrain perdu et depuis cette époque elle a doublé sa production.

	Coton manufacturé	Nombre de broches
1841	»	900.050
1857	»	1.740.000
1877	»	1.520.000
1885	81.503.100 kil.	2.085.548
1898	129.500.000	3.140.000
1904	»	3.250.000

La plus grande partie des cotons manufacturés en Autriche-Hongrie viennent d'Egypte et des Indes Anglaises.

Italie.

L'industrie de la filature et du tissage du coton est florissante en Italie. Depuis la fondation du Royaume en 1870, les progrès ont été rapides. Lombardie, Piémont, Vénétie, Campanie et Ligurie sont les principaux centres.

	Coton manufacturé	Nombre de broches
1870	11.376.000 kil.	500.000
1875	16.689.000	745.000
1885	59.408.000	1.151.000
1890	83.616.000	»
1898	127.660.000	2.092.800
1903	»	2.435.000

Il faut y ajouter une production locale mais peu importante.

Les importations en 1897 se répartissaient ainsi :

États-Unis	72.023.000 kil.
Indes	29.671.000
Égypte	6.765.000
Angleterre	4.665.000
Autriche.....	2.180.000
Divers	4.943.000

Belgique.

La première filature belge fût établie à Gand en 1795; l'industrie n'a pris une importance que depuis 1880, et en l'espace de 15 ans, la production a doublé.

	Coton manufacturé	Nombre de broches
1859	»	420.000
1887	22.817.000 kil.	610.000
1890	32.300.000	»
1898	57.708.000	889.000
1901	»	936.138

Hollande.

Le développement de l'industrie cotonnière date surtout de 1860-1875.

	Coton manufacturé	Nombre de broches
1859	»	40.000
1877	»	320.000
1887	38.342.000 kil.	»
1897	32.144.000	»
1902	»	300.000

Suisse.

L'introduction date du milieu du XVIII^e siècle. Pendant le XIX^e siècle, elle n'a pu que se développer par l'introduction des usines mécaniques et l'emploi de la force hydraulique si abondante en ce pays.

	Coton manufacturé	Nombre de broches
1830	»	400.000
1850	9.000.000 kil.	950.000
1860	»	1.350.000
1870	»	1.600.000
1880	»	1.950.000
1890	25.793.300	»
1898	26.429.300	»
1904	»	1.520.000

Suède-Norvège.

Cette industrie peu développée, sauf en ces dernières années.

	Coton manufacturé	Nombre de broches
1887	10.866.000 kil.	»
1890	12.912.000	330.000
1897	17.759.000	»
1904	»	466.932

Espagne.

C'est un des plus anciens pays d'Europe ayant travaillé le coton. Sans y avoir pris une importance considérable, l'industrie cotonnière y a toujours été pratiquée. Depuis la guerre de Cuba, l'Espagne a fait effort pour relever ses industries métropolitaines, et celle du coton a suivi le mouvement de progression.

	Coton manufacturé	Nombre de broches
1835	»	600.000
1881	»	1.835.000
1887	4.627.000 kil.	1.905.000
1897	7.596.000	2.615.000

Portugal.

	Coton manufacturé	Nombre de broches
1887	5.032.000 kil.	»
1890	8.232.000	»
1897	13.537.000	»
1899	»	160.000

On peut, d'après le dernier rapport sur le Censu de 1900, publié aux Etats-Unis et complété pour 1903 par les renseignements fournis par le *New-York commercial et financial Chronicle*, établir le tableau suivant qui donne

la progression de la consommation dans le monde depuis 1830.

En milliers de balles de 400 l. ou 181 kil. :

	Grande-Bretagne	Continent	États-Unis	Divers
1830	711	411	130	»
1840	1.156	629	255	»
1850	1.458	776	553	»
1860	2.256	1.490	813	»
1870	2.639	1.842	875	»
1880	2.934	2.455	1.545	»
1890	4.140	4.277	2.983	»
1900	4.167	5.270	4.819	2.442
1903	4.000	6.370	5.019	2.550

Ce qui donne pour 1903 une consommation totale d'environ 18.000.000 de balles de 400 l. (181 k.)

SECTION II

PRODUCTION DANS LE MONDE

D'où vient tout ce coton consommé dans le monde.

Le principal centre de beaucoup se trouve aux Etats-Unis, mais il en est trois autres importants : Egypte, Inde, Chine, et plusieurs secondaires, notamment l'Asie centrale Russe, la Turquie, le Brésil, le Pérou, le Mexique. Voici les productions de ces divers pays, d'après le rapport sur l'industrie textile de MM. Grandgeorge et Guérin, que nous avons déjà cité. Ces chiffres tirés des « Cotton facts de A. Shepperson de New-York » — publication très autorisée — sont exprimés en balles de 450 l. anglaises soit 200 kilos, ce qui rend la transformation en mesures métriques plus facile que celles des balles usuelles d'environ 500 livres.

Estimation de la récolte visible de coton :

	1902-1903	1901-1902
États-Unis	11.415.000	11.493.000
Indes	3.411.000	3.374.000
Égypte	1.241.000	1.399.000
Divers (Asie centrale, Pérou, Brésil)	1.000.000	898.000
Indo-Chine, Annam, Tonkin	10.000	10.000
Chine, Corée environ	1.600.000	1.600.000
Totaux	18.677.000	18.774.000

CHAPITRE PREMIER

AMÉRIQUE

A) Etats-Unis.

1° *Production.*

Les habitants des États-Unis ont célébré en 1884, le centenaire de l'établissement définitif de la culture du coton dans leur pays et ils pouvaient se montrer fiers des résultats obtenus, car les exportations qui s'élevaient en 1784 à 71 balles seulement, atteignaient en 1884 le chiffre énorme de 3.916.581 balles, résultats aujourd'hui presque doublés.

Il n'y a presque pas d'exemple d'une progression aussi rapide acquise par une culture dans un pays dans un temps aussi court.

Le cotonnier est une plante essentiellement tropicale et c'est précisément de l'Amérique tropicale où il croissait à l'état spontané qu'il a été importé aux États-Unis.

Le coton était produit en grande quantité aux Antilles, on le rencontrait aussi sur le continent, depuis le Mexique jusqu'au Pérou, et lorsque les Espagnols s'emparèrent de

ces pays ils trouvèrent chez les indigènes des étoffes de coton qui leur parurent assez remarquables pour qu'ils les envoient à la Cour de Madrid parmi leurs trophées de conquêtes.

En 1536, de Véca faisait connaître l'existence du cotonnier vivant à l'état sauvage en quelques points du bassin du Mississipi et du Texas, mais il n'y était pas encore cultivé à cette époque, et l'on doit attendre près d'un siècle pour en découvrir les premières traces. En 1621, Bancroft signale quelques cultures en Virginie où Wyatt encourageait cette exploitation.

Robert Horne mentionne également la présence de cotonniers en Virginie en 1666. Dans une lettre de 1682, Samuel Wilson estime que le coton pourrait être produit dans la Caroline du Sud, comme à Chypre et à Smyrne.

Au milieu du xvii^e siècle, les colons de la Virginie joignirent la culture du coton à celle du tabac à laquelle ils s'adonnaient alors exclusivement.

En 1722, Charlevoix dit qu'il a vu des cotonniers sur les terres d'un nommé Le Noir, dans la Louisiane, et le capitaine Roman signale une machine inventée par Krebs pour séparer la fibre de la graine.

En 1733, un suisse du nom de Peter Purry fonda une colonie dans la Caroline du Sud (Purrysburg) et y apporta des graines de coton. En 1734 un compatriote de Purry Samuel Auspurger importait cette culture en Georgie, en 1741 il adressait quelques échantillons de coton en Angleterre et s'efforçait de démontrer que la nature du sol

comme le climat se prêtait admirablement à la culture de cette plante.

Mais, à cette époque, les produits ne pouvaient être considérables, car l'égrenage fait à la main exigeait une manipulation longue et dispendieuse. Enfin, en 1742, Dubreuil imagine la première machine à égrener et c'était là le facteur le plus important du développement de la culture du cotonnier.

C'est seulement dans les vingt dernières années du XVIII^e siècle que la production aux Etats-Unis, prit un essor définitif.

En 1784, on exporta de Virginie huit sacs de coton à destination de l'Angleterre, pesant ensemble 1.200 livres. Les perfectionnements apportés à la fin du XVIII^e siècle aux métiers à filer et à tisser par Heartgreaves, Cartwright et Crompton ; l'invention par Whitney d'une nouvelle machine à égrener permirent le développement de l'emploi industriel de ce textile, et les Etats-Unis dont en 1790 les exportations ne fournissent que la 1/600 partie de la consommation du Royaume-Uni, commencèrent dès lors à le produire en quantités qui devinrent rapidement colossales.

Le tableau suivant tiré du Census de 1900 permet de juger la progression de la production au cours du XIX^e siècle.

La récolte y est évaluée sous deux formes, en balles unité de transaction commerciale, mais de poids assez variable suivant la compression, et en livres anglaises (la livre étant de 453 grammes).

*Développement de la production cotonnière dans
les États-Unis d'Amérique.*

	Milliers de balles	Poids moyen (livres anglaises)	Millions de livres anglaises
1790....	8,9	225	2
1800....	177,8	225	40
1810....	320,7	250	80
1820....	681,8	264	180
1833....	1.312,7	339	445
1839....	2.053,2	385	790
1849....	2.469,1	400	988
1859....	5.387,1	445	2.397
1869....	3.012	440	1.325
1879....	5.755,4	453	2.607
1889....	7.472,5	477	3.564
1899....	9.534,7	495	4.717

Le progrès comme on le voit a été continu, sauf de 1859 à 1869, décade pendant laquelle sévit la guerre de Sécession (1861-65) dont les effroyables ravages anéantirent presque un moment les cultures de cotonnier.

C'est pendant les dix années qui ont précédé ce désastre que le développement des cultures en correspondance avec un énorme essor industriel en Europe avait été le plus rapide et on sait la crise intense qu'amena l'arrêt des exportations américaines. C'est ce qu'on a appelé avec raison en Angleterre « cotton famine, » et c'est pour

remédier à cet état de choses qu'une société anglaise s'était fondée sous le nom de « cotton supply association » pour favoriser la culture du coton dans d'autres pays.

C'est aussi à cette époque qu'on tenta les essais que nous verrons plus loin en Algérie.

Voici pour compléter ces renseignements, d'après Harry Hammond les prix moyens en cents de coton mid-ling à New-York dans le cours du XIX^e siècle.

1800	28	1867	31,59
1810	16	1871	16,25
1820	17	1881	11,35
1830	10,04	1890	11,53
1840	8,92	1892	7,64
1850	12,34	1894	8,24
1860	11	1896	7,93
1863	101,50	1898	5,94

Il faut pour avoir pris ce développement que le coton ait trouvé aux Etats-Unis des conditions exceptionnellement favorables, cependant on sait que cette culture est strictement cantonnée dans le Sud, nulle part elle ne dépasse le 37° de latitude qui passe par l'entrée de la baie de Chesapeake et le confluent de l'Ohio et du Mississipi, d'autre part elle reste en deçà du 100° degré de longitude ouest de Greenwich. Seulement aux époques où le coton atteint des prix exorbitants, ou lorsque la guerre eut dévasté les plantations du Sud, on le cultiva en dehors de

ces limites au nord de l'Ohio, dans les parties méridionales de l'Illinois et de l'Indiana et dans l'extrême ouest, la Californie, l'Utah et la Névada, mais la production y fut toujours restreinte et sans durée.

Le climat maintient la culture cotonnière dans les limites sus indiquées, en dehors d'elles, l'hiver est trop long, l'été trop sec ou trop frais. Le coton est cultivé maintenant comme plante annuelle aux Etats-Unis et d'ailleurs dans presque tous les autres pays ; les rigueurs de l'hiver ne préoccupent donc pas les planteurs, mais il faut que cette mauvaise saison ne soit ni trop précoce ni trop prolongée, de manière à laisser à la plante le temps de se développer et de mûrir sous ses fruits ; il faut de plus un été d'une chaleur intense accompagné de pluies fréquentes, mais non coutumières.

Le progrès croissant des moyens de transports a fait que la culture du coton comme d'ailleurs tous les genres de production tend à se concentrer dans les pays les mieux appropriés à son développement naturel et à céder ailleurs la place à d'autres plantes.

Néanmoins, si le coton a reculé au cours des dernières vingt années vers le sud, il s'est surtout étendu vers l'ouest, en 1850 : 12 0/0 seulement des produits venaient des Etats-Unis, à l'ouest du Mississipi ; — en 1860, l'Arkansas et le Texas sont mis en valeur et la part de l'ouest atteint 30 0/0 ; en 1880 et 1890 : 37 0/0 et en 1900 44 0/0.

Voici enfin, d'après le Censu de 1900, un tableau qui donne l'extension prise par les divers Etats depuis vingt

ans. Pour 1903, chiffres pris dans le *Financial and commercial Chronicle* de New-York, dont les statistiques font autorité.

Surfacesensemencées en 1879, 1889, 1899 et 1903 :

	1879	1889	1899	1903
	en milliers d'hectares			
Virginie.....	18	16	10	14
Caroline du Nord.	337	459	403	447
Caroline du Sud..	546	795	830	967
Georgie	1.047	1.338	1.405	1.668
Floride.....	98	91	89	127
Alabama	932	1.104	1.281	1.564
Mississipi.....	842	1.153	1.159	1.339
Tennessee	289	299	249	292
Louisiane.....	346	508	550	624
Texas.....	872	1.574	2.784	3.352
Arkansas.....	417	680	656	785
Territoire indien .	14	28	177	306
Oklahoma	»	»	96	187
Missouri.....	13	23	18	24
Total, y compris				
5 autres États....	5.792	8.070	9.710	11.598

Cinq autres Etats non détaillés dans le tableau ci-dessus sont encore producteurs de coton, mais en quantité très restreinte. En effet, ces cinq Etats réunis n'ont fourni en 1899 que 1.500 balles sur 1.000 hectares cul-

tivés environ, et ce sur une production totale de 9 millions 535.000 balles.

Les derniers Etats énumérés au tableau, à partir du Mississipi, n'avaient à eux six, en 1879, que 1.316.000 hectares cultivés en coton; en 1899, ils en avaient 3.731.000 hectares, ils avaient donc en vingt ans augmenté leur culture en coton de 2.415.000 hectares alors que tous les autres Etats n'avaient augmenté la leur que de 1.503.000 hectares.

Par contre, de 1899 à 1903, le plus fort gain est en faveur des Etats du sud-est, augmentation de 1.065.000 hectares contre 823.000 pour le sud-ouest. Il est vrai que les hauts prix du coton à cette époque avaient incité les cultivateurs du sud-est à accroître exceptionnellement leur culture cotonnière et d'ailleurs l'année 1903 a marqué un point culminant pour l'étendue des surfaces semencées en coton.

Néanmoins, il reste vrai dans l'ensemble que c'est dans les territoires du sud-ouest que se développe et se développera encore certainement la culture cotonnière. Les terres les plus favorables dans le sud-est étant déjà mises en valeur depuis longtemps et exploitées d'une manière intensive si l'on en juge par l'emploi assez large des engrais, on peut en effet évaluer à environ 30 francs par hectare la somme dépensée en engrais dans ces exploitations cotonnières de Caroline et de Georgie, d'après les chiffres moyens du Censu de 1900.

Et cette somme va diminuant à mesure que l'on s'a-

vance dans les Etats de l'ouest, les terres y sont encore neuves en beaucoup d'endroits et il en reste beaucoup d'excellentes susceptibles de fournir sans soins particuliers d'abondantes récoltes, les terres cultivées ne l'étant que depuis peu ne sont pas encore près de s'épuiser.

La production moyenne paraît ressortir en 1899 à un peu moins d'une balle par hectare, soit 495 livres anglaises ou 220 kilogrammes à l'hectare ; en 1897, on atteignit 240 livres par acre ou 270 kilogrammes à l'hectare, c'est le chiffre le plus élevé recueilli dans les 25 dernières années. Les plus mauvaises récoltes ne sont pas inférieures à une moyenne de 160 livres par acre ou 180 kilogrammes à l'hectare.

En somme, la production moyenne des terres à coton paraît avoir peu changé depuis un quart de siècle, mais elle semble varier davantage suivant les régions. En 1899, dans l'ensemble, la moyenne étant de 220 kilogrammes à l'hectare s'élevait au dessus de ce chiffre dans les deux Carolines, le Mississipi, l'Arkansas et la Louisiane ; elle était inférieure dans les autres Etats. Le maximum était en Louisiane 285 kilogrammes, le minimum en Floride 158 kilogrammes et Oklahoma 160 ; le plus gros producteur, le Texas, donnait 205.

Les régions donnant plus d'une demi-balle à l'acre, soit plus de 280 kilogrammes à l'hectare, sont peu étendues ; d'après la carte du Censu de 1900, on ne les trouve que dans les épaisses alluvions du Mississipi, quelques cantons du Texas et de la Caroline du nord.

Le coton présente cette particularité parmi les cultures américaines d'être entre les mains des fermiers et des métayers ; les exploitations dirigées par les propriétaires eux-mêmes étant en minorité.

Dans les dix principaux Etats cotonniers, le faire valoir direct ne donnait en 1900 que 43 0/0 du total, 20, 3 0/0 était aux mains des fermiers et 31, 4 0/0 des métayers ; en 1880, ces chiffres étaient de 60, 6 0/0, 12, 4 0/0 et 27 0/0. Le nombre des fermiers s'accroît donc plus que celui des métayers, ce qui indique un progrès dans l'État social des exploitants ; le fermier jouit en effet d'une indépendance beaucoup plus grande que le métayer. Il faut remarquer, d'autre part, que parmi les exploitants noirs le métayer qui est soumis à la tutelle, à la direction du propriétaire obtient de meilleurs rendements. Chez les blancs, au contraire, la proportion est renversée.

Le coton est une culture rémunératrice, au prix moyen de 9 à 10 cents la livre, soit à peu près 1 franc le kilogramme, il donne un produit brut à l'hectare supérieur à toutes les autres cultures américaines.

2° Industrie.

L'industrie textile a pris en Amérique une importance considérable ; si en effet leur sol produit les 4/5^{es} de la production mondiale de coton, leur développement industriel, leur population nombreuse, aisée et rapidement croissante, leur permet de consommer en grande quantité

les articles les plus divers, leurs chutes d'eaux abondantes, leurs houillères leur procurent à bon marché la force motrice. Toutefois, malgré toutes ces circonstances naturelles favorables, les Etats-Unis n'occupaient pas encore, d'après le Censur de 1900, le premier rang dans l'industrie textile, mais ils ont conquis le deuxième et ne sont plus dépassés que par l'Angleterre. Ils ont même, en 1900, consommé plus de coton que celle-ci : 3 millions 855.000 balles de 500 livres anglaises ou 227 kilos contre 3.334.000 pour l'Angleterre et 4.576.000 pour tout l'ensemble du continent européen. Mais à cette consommation plus grande correspondent malgré tout une activité manufacturière moindre et une valeur inférieure de la production) En effet, on produit aux Etats-Unis plus de filés inférieurs et moins de numéros fins qu'en Angleterre, en France ou en Allemagne. Le nombre de broches employées, d'ouvriers de l'industrie cotonnière est moindre. Alors que la Grande-Bretagne compte en 1900 46 millions de broches et le continent 33 millions, les Etats-Unis n'en ont que 19 millions. Ils surpassent ainsi et de beaucoup chaque Etat pris individuellement, l'Allemagne n'ayant que moins de 8 millions de broches.

Russie-Pologne.....	7.500.000	—
---------------------	-----------	---

France.....	5.500.000	—
-------------	-----------	---

Il y a quinze ans encore les conditions économiques générales des Etats-Unis confinaient dans le Nord-Est toute l'activité industrielle, et ces Etats éloignés des régions productrices de coton n'avaient pas d'avantages

sérieux sur l'Angleterre pour l'achat des matières premières et se trouvaient dans un état d'infériorité au point de vue achat de machines et même de main-d'œuvre exercée.

C'est là qu'il faut chercher la cause de la situation encore secondaire qu'occupait l'Amérique dans l'industrie cotonnière. Mais aujourd'hui l'essor merveilleux de l'industrie américaine dans toutes les branches de l'activité et le développement de l'industrie cotonnière dans les Etats même qui produisent la matière première ont transformé toutes ces conditions et surtout depuis 1897 la consommation intérieure a crû dans une proportion analogue. Toutefois on peut envisager le moment où elle cessera de s'accroître aussi rapidement (une prospérité pareille ne pouvant être éternelle) et où les ventes au dehors s'accroîtront de manière à donner un débouché à toute cette industrie.

Voici les chiffres de production, consommation, importation et exportation de cotonnades en 1870 et 1900 en millions de dollars :

Production	177,5	339,2
Exportation	3,8	24
Importation	21,9	39,8
Consommation	195,6	355

L'industrie cotonnière est la plus ancienne des grandes industries américaines, la première filature mécanique établie date de 1790. On ne comptait que 72 bro-

ches après la guerre de 1812 avec l'Angleterre ; un premier effort manufacturier vit se fonder un assez grand nombre de manufactures autour de Boston et de Providence ; des chutes d'eau moyennes offraient en ce pays une force motrice facile à utiliser. Depuis lors c'est surtout dans les Etats de Nouvelle-Angleterre, dans le Massachusetts, Rhode-Island, Connecticut et New-Hampshire qu'est restée concentrée cette industrie, ainsi que le fait remarquer le Censu américain elle est en effet grégaire, c'est-à-dire qu'elle tend à se concentrer en de grands établissements ou en des groupes d'établissements moyens.

Voici quelques chiffres d'après le dernier Censu 1900:

	1880	1890	1900
Nombre des établissem....	1.003	905	1,055
Capital (millions de doll.).	219,5	354	467,2
Nombre des ouvriers.....	185.472	218.876	302.861
Salaires (millions de doll.).	45,6	66	86,7
Valeur des matér. (id.)	113,8	154,9	176,6
Valeur des prod. (id.)	211	268	339,2

On peut mesurer les progrès de l'industrie cotonnière par le nombre de broches employées à le filer.

Il est intéressant de comparer ces progrès aux Etats-Unis et dans les autres pays, c'est ce que permet de faire le Censu 1900 dans le tableau suivant complété pour 1903 par les chiffres du *New-York Commercial et Financial Chronicle*.

	Milliers de broches				
	1861	1877	1887	1900	1903
G ^d e-Bretagne.	30.300	39.500	43.000	45.600	47.200
Continent...	10.000	19.000	23.750	33.000	34.000
États-Unis...	5.000	10.000	13.500	19.130	22.240
Inde.....	338	1.230	2.400	4.946	5.100

Le fait le plus remarquable et le plus important non seulement pour les Etats-Unis mais même pour le monde c'est l'établissement de l'industrie cotonnière dans le Sud, depuis une dizaine d'années, dans cette région qui produit tout le coton du pays et ne manufacturait pour ainsi dire pas jusqu'en 1880.

Et, en effet, jusqu'en 1865 l'esclavage qui n'est pas compatible avec la grande industrie en retarda l'établissement. Depuis, les Etats du Sud durent réparer les pertes causées par la guerre de Sécession. En 1870 quelques manufactures s'établirent, mais en 1880, elles ne comptaient encore que 600.000 broches ; en 1887 elles avaient 1.225.000 sur les 13.000.000 que comptaient déjà les Etats-Unis, en 1900 4.540.000 sur 19.130.000 ; en 1903 enfin 7.040.000 sur 22.240.000. Dans le centre et le Nord le développement se ralentit au contraire, puisque de 1887 à 1903 le nombre des broches est passé de 12.275.000 à 15.200.000 seulement.

Ce prodigieux développement du Sud tient à différentes causes, d'abord les salaires y sont certainement beaucoup plus bas que dans le Nord ou le centre.

Les 97.559 ouvriers du Sud ne touchent en 1900 que 17.509.000 dollars de salaires, soit environ 180 dollars ou 934 francs par tête. Dans la Nouvelle Angleterre 164.944 ouvriers ont reçu 56.258.000 dollars soit 340 dollars ou 1.762 fr. par tête. Il faut ajouter que dans le Sud on emploie beaucoup plus d'enfants. En 1900 25 % des ouvriers cotonniers étaient des enfants, alors que dans le Nord 6,7 % seulement.

Il y a une autre cause du développement de l'industrie dans le Sud, c'est que les usines sont toutes pourvues du matériel le plus moderne. La première filature de coton où la force est distribuée électriquement a été construite dans le Sud.

La force motrice, grâce aux houillères de l'Alabama et du Tennessee et à des chutes d'eau étant à aussi bon compte que dans le Nord et étant sur le lieu de production même de la matière première, il y a toutes raisons pour que l'industrie cotonnière prospère aussi bien dans ces Etats que dans ceux de la Nouvelle-Angleterre. Elle a déjà pris le pas sur ces Etats pour l'exportation. En effet, c'est de la Caroline du Sud que viennent 45 % des exportations de cotonnades d'Amérique et l'ensemble du Sud figure pour les deux tiers dans ce commerce ; on peut donc compter que le sud des Etats-Unis sera d'ici peu le plus fort concurrent de l'Europe pour les exportations de cotonnades communes dans les pays neufs.

Les Etats-Unis d'Amérique, comme nous l'avons vu précédemment, fournissent la majeure partie du coton

employé dans le monde ; et tous les autres pays producteurs arrivent bien loin derrière eux. On trouve, en effet, le coton dans la plupart des pays de l'Amérique tropicale, mais la plupart d'entre eux le consomment sur place. La culture du coton s'y est généralement assez peu développée, certains même comme le Brésil, exceptionnellement favorisé par le climat, l'ont peu à peu abandonné pour se livrer à d'autres cultures plus rémunératrices à leur avis. Le Brésil s'est spécialisé dans la production du café ; les Antilles dans la culture de la canne à sucre, etc....

B) Autres Pays d'Amérique.

Mexique. — Le coton est cultivé au Mexique sur les côtes des deux Océans et à l'intérieur du pays dans certains districts des Etats de Chihuahua, Cauchilla, Nuevo Léon et Durango. Le Mexique pourrait devenir le rival de ses voisins les Etats-Unis et des Indes, si tous les terrains favorables à la culture du coton étaient utilisés. Cette exploitation s'est faite dans le pays de temps immémorial. Elle était même plus importante sous les Aztèques que de nos jours. Actuellement, en effet, le Mexique ne peut compter au nombre des pays exportateurs de coton, il est même obligé d'en acheter aux Etats-Unis. Les méthodes de culture y sont fort primitives.

On peut répartir la production de la manière suivante :

Zône du Golfe.....	20.000.000 kil.
Zône du Pacifique	12.000.000
Zône intérieure....	12.000.000
	45.000.000 kil.

Dans la zone du Golfe, l'Etat de Vera-Cruz tient le premier rang. Les terres à coton s'y trouvent en grande quantité, la culture y a fait ces dernières années des progrès importants.

Sur le Pacifique la culture s'étend sans interruption sur tout le littoral, principalement à Tepic et à Santiago, elle pourrait se développer grâce à l'étonnante fertilité du sol. L'avenir de cette culture est entièrement entre les mains des habitants ; il suffirait d'un travail régulier et de quelques irrigations pour pouvoir lutter avec les Etats-Unis dont le sol s'épuise peu à peu et où la culture devient moins rémunératrice par suite des dépenses d'engrais qu'elle entraîne, et de la cherté plus grande de la main-d'œuvre.

En *Colombie*, au *Vénézuéla* le coton cultivé est employé sur place ; on peut évaluer la production à :

Colombie	115.000 kil.
Vénézuéla	625.000 kil.

Au *Brésil*. — Le sol et le climat se prêtent fort bien dans la plus grande partie du pays à la culture du coton, mais après avoir atteint son maximum vers 1850, cette culture a été peu à peu remplacée par celle du café.

Voici quelques chiffres d'exportation pour l'Angleterre :

1810.....	142.846	1891.....	150.120
1831.....	191.468	1892.....	74.010
1850.....	171.800	1893.....	270.560
1870.....	402.750	1895.....	67.950
1880.....	123.300		

En 1850, d'après Thomas Ellison, les exportations totales pour l'Europe s'élevaient à 201.800 balles (33.500.000 k.) en 1890, 189.500 balles, dont les 8/9 pour l'Angleterre. Les principales espèces connues sont le Pernambuco, le Bahia, le Maranham. L'industrie cotonnière a pris un développement important au Brésil, tandis qu'en 1865 on ne comptait que 9 manufactures travaillant le coton, on en trouve 31 en 1875, 51 en 1885, 134 en 1895 ; en 1899 on comptait à Rio de Janeiro 279.666 broches et 9.900 métiers à tisser. Le Brésil tend donc à consommer sur place le coton qu'il produit.

Le Pérou. — Par la constitution de son terrain, hautes montagnes, plateaux et vallées fertiles, ce pays présente une variété de climats telle qu'on peut y cultiver presque toutes les plantes tropicales et aussi celles des régions tempérées.

Certaines régions sont favorables à la culture du coton qui est connu sous deux types sur le marché anglais, le " Rough Peruvian " et le " Smooth Peruvian " ; surtout

cultivé dans les départements de Pierra et de Ica, celui-ci est expédié en grande partie à Liverpool.

Ses exportations totales sont estimées comme suit par les Rapports consulaires belges).

1891.....	4.765.858 kil.
1892.....	9.837.220
1896.....	4.617.697
1897.....	5.586.394

Le *Chili* et l'*Equateur* cultivent aussi le coton, mais en fournissent une quantité peu importante.

La *Guyane*. — Les textiles sont particulièrement abondants en Guyane. Les cotonniers y sont arborescents et fournissent un coton d'excellente qualité à soie longue et fine ; autrefois cette culture comptait à juste titre au nombre des plus importantes de la Guyane. En 1827, l'exportation fut encore de 15.000 balles et d'après les documents recueillis lors de l'exposition de 1878, elle s'élevait à 280.000 kilos en 1836. Depuis cette époque, le chiffre de la production a graduellement diminué et, depuis 1844, on ne compte plus d'exportation. Certainement, le sol y conviendrait fort bien à la culture du cotonnier, mais plusieurs causes viennent l'entraver. L'incertitude constante des saisons ne permet pas toujours d'assurer la récolte dans de bonnes conditions de réussite. et de plus des travaux considérables de desséchement seraient indispensables. Enfin, la découverte des mines,

d'or (1855) a rendu la main-d'œuvre plus onéreuse et on a dû restreindre les cultures.

Les indigènes négligent la culture, source fondamentale de la richesse d'un pays, pour les placers aurifères dont ils espèrent une fortune plus rapide. Enfin le manque de soins et l'humidité ont développé sur les plants de cotonniers une espèce d'insectes et une sorte de maladie due à un champignon qui ravagent les cultures.

C) Antilles.

Les essais de culture entrepris à la fin du XVIII^e siècle avaient donné les meilleurs résultats, ainsi qu'en témoigne un mémoire adressé au roi de Danemark en 1790 par un inspecteur de l'agriculture de l'île de Sainte-Croix. Il est curieux de voir ces tentatives dans les Antilles, il y a plus d'un siècle, alors que la culture du coton aux États-Unis était encore dans sa première enfance. Le rapport signale des cultures cotonnières dans toutes les Antilles et sur le continent. Il est plus que probable que si les colons avaient montré autant de persévérance et de travail qu'aux États-Unis et aux Indes, leurs plantations seraient aujourd'hui prospères.

Le coton qu'on rencontre d'ailleurs à l'état sauvage au nord de la mer des Antilles, y a été longtemps en honneur, le climat, le sol lui sont favorables. Les exportations des Antilles à destination de la Grande-Bretagne et de l'Amérique du Nord s'élevèrent en 1787 jusqu'à 16 mil-

lions de livres. La Guadeloupe et la Martinique réunies fournissaient sur ce total 2.300.000 livres.

Mais au XIX^e siècle, la production a baissé progressivement à mesure que la canne à sucre prenait plus d'importance, et les exportations pour l'Angleterre qui passèrent de 90.634 balles en 1802 à 15.300 en 1857 se réduisent actuellement à quelques centaines de balles par année.

Indes Occidentales Anglaises. West Indies. — L'association cotonnière anglaise s'efforce de rendre à la culture du coton son ancienne importance dans ces îles et tâche de venir en aide aux planteurs pour leur permettre de remplacer la culture de la canne à sucre, maintenant peu rémunératrice par celle du coton. Elle fit en 1904 un don de 400 liv. au gouvernement des West Indies comme encouragement et fournit des graines, machines, etc... Les résultats obtenus par une dame propriétaire de Monserrat furent très encourageants, elle obtint un profit d'environ 8 liv. par acre. Mais bien peu des propriétaires ont un capital suffisant pour entreprendre la culture du coton sans une aide pécuniaire ; au moyen d'avances garanties par la production, le Gouvernement et l'Association pourront les aider.

Les résultats de 1905 furent encourageants. Le coton récolté grâce aux graines fournies fut de très bonne qualité et obtint même un prix de deux à trois pence supérieur à celui de la Caroline du Sud.

Saint-Vincent et les Barbades sont les îles les plus favo-

risées; le sol en étant d'une qualité supérieure. Les résultats ont été également bons à Monserrat-Saint-Kitts, Nevis, Antigua; à la Jamaïque on a encore très peu produit. L'introduction de la culture du coton permettra en outre aux planteurs de ne pas dépendre d'un article unique, le sucre.

En 1906 le coton produit augmenta encore en quantité et en qualité.

Voici les chiffres de balles exportées au 31 décembre en 1902, 1903, 1904 et 1905.

	1902	1903	1904	1905
Sainte-Lucie	»	»	6	4
Bahamas	3	16	21	17
Jamaïca (au 31 mars)	»	8	36	226
St-Vincent (id.)	135	108	315	345
Barbades	»	13	480	861
Grenada	619	753	786	532
Lewards Islands	»	148	290	982
Trinité	»	»	4	37
	<u>757</u>	<u>1.046</u>	<u>1.938</u>	<u>2.998</u>

Guadeloupe. — Le savant P. Labat, un des écrivains les plus autorisés qui aient étudié les Antilles, constatait, dès 1696, que leurs cotons étaient les plus renommés.

A la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e les cultures avaient acquis une grande importance à la Guadeloupe, mais aujourd'hui la culture est complète-

ment abandonnée et les planteurs qui s'y livraient il y a quelques années encore paraissent plus désireux de s'assurer une prime que de produire du coton.

De 1881 à fin 1896 la colonie a en effet payé aux planteurs un total de primes qui s'élevèrent à 63.585 francs et le chiffre total des exportations ne s'est élevé qu'à 2.696 kilos pour quinze ans, soit environ 24 francs de prime par kilog de coton exporté.

En 1901 l'exportation de coton a été de 1093 kilos.

Martinique. — En 1888, sur 98.782 hectares de terres cultivées la colonie n'en comptait que 21 hectares plantés en coton. C'est dire que la récolte est insignifiante. A la fin du XVIII^e siècle il n'en n'était pas ainsi. Les exportations de l'île pour 1785 s'élevèrent à 1.512.000 livres. En 1779 la culture s'étendait sur 2.724 hectares, qui a été le chiffre maximum.

L'influence de la guerre de Sécession se fit sentir à la Martinique par une recrudescence momentanée des cultures de coton. Les exportations qui n'étaient que de 10.135 kilos en 1864 s'élèvent à 46.283 kilos en 1865, mais la baisse de prix qui survint après la guerre fit abandonner ces cultures, et aujourd'hui les exportations sont insignifiantes. La colonie ne fournit même plus assez de coton pour la consommation locale. Les usines y font défaut et elle est forcée d'acheter ses cotonnades au dehors. Ce n'est pas le commerce français qui alimente le trafic d'importation, ce sont les cotonnades de Manchester qui sont vendues partout malgré un droit d'entrée de

62 francs les 100 kilogrammes (13 kilos les 100 mètres carrés) sur les cotons unis et croisés et 50 0/0 *ad valorem* sur les indiennes et satinettes de coton.

CHAPITRE II

ASIE

A) Pays divers.

Turquie d'Asie. Asie centrale.

L'Asie mineure fournit de tout temps du coton ; en 1787 l'Angleterre en reçut 5.700.000 livres, mais au commencement du XIX^e siècle la production avait beaucoup baissé. Lors de la guerre de Sécession, au moment où la « famine du coton » provoqua en Angleterre la formation de la « Cotton Suppey Association » cette société fit de grands efforts pour encourager en Asie mineure la culture du coton ; on assista en effet à cette époque à une reprise des exportations qui de 15.000 balles en 1860 passèrent rapidement à 60.000 en 1862 et plus encore les années qui suivirent.

La presque totalité du coton est produite dans le vilayet d'Aidin ; c'est par Smyrne qu'il est dirigé sur l'Europe, et c'est l'Espagne, l'Autriche et l'Italie qui en absorbent la plus grande partie.

Voici quelques chiffres :

1885....	80.000 balles de 350 livres.
1888....	38.000
1897....	24.000 balles de 100 kilos.
1898....	32.000

D'après le rapport consulaire belge.

Chypre. — Chypre fournit aussi un coton de belle qualité, notamment dans les districts de Larnaka et Famagusta ; les exportations se montent annuellement à 2.500 balles de 450 livres. Une grande partie du coton récolté est transformée dans le pays même.

Exportations (années finissant le 31 mars). Rapports de
« British C. G. Assoc. »

	1902	1903	1904	1905
Balles de 400 ..	760	591	422	1.182
Valeur en £....	4.443	4.151	3.588	8.794

En *Perse*. — La culture du cotonnier est peu développée et ne fournit guère qu'aux besoins locaux ; d'après Reclus on cultive le coton dans toute la Perse ; seul le prix élevé des transports empêche l'extension des cultures.

Turkestan. — C'est après l'Inde la région cotonnière la plus intéressante en Asie. La culture s'y est faite de temps immémorial, mais elle était restée stationnaire ; toutefois, au moment de la guerre de Sécession, elle prit déjà un certain essor, essor qui fut bien dépassé dans les dernières années et qui semble présager un merveilleux

avenir à la culture du coton dans cette région, si le Gouvernement russe entreprend les grands travaux d'irrigation qui paraissent indispensables.

Déjà la surface cultivée en coton a passé de 840 acres en 1884 à 245.000 en 1890, et la récolte atteignit cette année 1890 45 millions de livres de coton et 252 millions de livres en 1902-1903. Les trois districts producteurs sont Syr Daria, Samar Kand et Fergana parmi lesquels le dernier l'emporte de beaucoup en importance.

La Russie est donc une des premières nations européennes qui ait réussi à se créer une colonie cotonnière.

Il n'existe pas au Turkestan de grandes exploitations, la culture est laissée entièrement aux soins des indigènes.

Les machines à égrener et les presses pour préparer les balles sont pour la plupart d'importation américaine, de même peu à peu on cherche à remplacer le coton indigène par le coton américain qui rend davantage, environ 250 livres en moyenne à l'acre pour le coton upland contre 190 pour le coton indigène.

Le transport jusqu'à la tête de ligne du chemin de fer transcaspien se fait soit à dos de chameau, soit sur de grossiers charriots.

Actuellement l'Asie centrale fournit à la Russie plus de moitié du coton qui lui est nécessaire. Les importations américaines sont en diminution constante. La Russie a donc trouvé un moyen excellent de s'affranchir en grande partie du large tribut qu'elle devait aux autres pays et plus spécialement à l'Amérique et sans doute cette situa-

tion lui sera encore plus profitable dans l'avenir quand des communications plus pratiques pourront se faire entre l'Asie centrale et l'Europe et augmentant les débouchés du coton permettront à cette culture de prendre le grand développement auquel le sol et le climat l'appellent certainement.

Chine. — La mission lyonnaise de 1895 avait apporté quelques renseignements sur la grande importance de la culture du coton dans la haute vallée du Yang-Tsé notamment dans la province de Kuangson sur la rive gauche du Yang-Tsé et dans la région des lacs du Hou-Pé.

Dans le Se Tchouan les principaux centres de production étaient Su-lin-Hien et Taï-Hotchen (la production de ce dernier district s'est élevée en 1896 à une valeur de 100.000 taëls et le prix en était de 340 sapèques la livre) le taël valant 4 francs, 1.200 sapèques 1 taël et la livre 604 grammes.

Les douanes impériales donnaient en 1897 pour chiffre des exportations 29.765 tonnes, les trois quarts environ exportés par Chang-Haï ; chiffre en diminution d'ailleurs par suite de la création de filatures à Chang-Haï ; d'ailleurs ces chiffres sont bien au dessous de la vérité car les douanes ne vérifient les entrées que sur certains points, et les renseignements manquent.

Corée. — Le coton était cultivé en Corée bien avant de l'être en Chine. Il y est de qualité supérieure à celui qu'on récolte en Chine et au Japon, la surface cultivée

en coton y atteint 800.000 acres produisant 250.000 livres en moyenne de coton égrené.

Le Japon qui, depuis la guerre Russo-Japonaise a mis la main sur ce pays, y envoya fin 1905 une mission spéciale pour y développer cette culture, ce qui pour lui est d'une importance considérable, le Japon important annuellement pour vingt millions de francs de coton brut d'Amérique.

Japon. — Le coton y fut importé de Chine vers le milieu du ^{xvi}^e siècle ; le sol se prêterait assez bien à cette culture, cependant le climat y est en beaucoup de provinces trop tempéré.

D'après le résumé statistique de l'Empire du Japon en 1899, publié à Tokio, les surfaces cultivées étaient en 1896 de 51.042,5 Cho carré (environ un hectare) qui produisaient 7.422.061 Kwan, environ 28.000.000 de kilogrammes.

L'égrenage se faisait autrefois à la main ; mais actuellement à mesure que l'industrie de la filature et du tissage se développe au Japon s'établissent des usines à égrener. Une société s'est même fondée dans ce but à Osaka. Les Japonais avaient même supprimé les droits d'entrée dans leur pays des cotons en laine, ou non égrenés pour favoriser l'industrie cotonnière à partir du 1^{er} avril 1896, ce qui eut un contre-coup fâcheux sur l'industrie d'égrenage de l'Indo-Chine française, dont presque toute la production cotonnière est dirigée sur le Japon.

Etablissements français de l'Inde. — A cause de leur

étendue restreinte, ces établissements ne peuvent prendre une place bien importante dans la production mondiale du coton. Le sol, de même que dans les Indes anglaises y est généralement favorable à cette culture.

Le coton produit est employé presque exclusivement sur place, et l'industrie de la filature et du tissage y est assez prospère pour alimenter même dans une certaine mesure le commerce d'exportation, une fois satisfaite la consommation locale.

B) Indo-Chine, Annam, Cambodge.

Nous nous trouvons là dans un pays qui, dans sa majeure partie, est dans les conditions favorables à la culture du coton et qui, outre les bonnes conditions de terrain et de climat, possède aussi celle d'une main-d'œuvre nombreuse et intelligente. On a déjà fait jusqu'ici de nombreux essais de culture, il existe même déjà des exploitations d'une certaine étendue ; mais ici, comme dans la plupart de nos colonies, on ne trouve guère le concours nécessaire de grands capitaux, seuls capables de féconder les entreprises coloniales.

Le Cambodge, la Cochinchine, le Laos, l'Annam, le Tonkin semblent être dans leurs parties basses, également favorables au cotonnier. Il est cultivé en petites quantités dans toutes les provinces de l'Annam et du Tonkin, mais plus spécialement dans celle de Tien-Khanh et du Than Hoa. Dans cette première province

la récolte du coton vient en importance immédiatement après celle du riz ; elle exporte environ 400.000 kilos de coton par an à destination du Japon, où on apprécie spécialement ces produits. Les jonques chinoises en prennent chargement dans les ports de Phan-Ri et de Nha-Trang.

Vers le nord il existe encore des plantations de coton, mais de moindre importance, dans le Quang-Nam et le Nghé-An ; c'est surtout à la fabrication des cotonnades indigènes qu'on emploie le coton de ces provenances.

On estime à 600.000 kilos par an la production de la province de Than-Hoa ; ce sont les chinois de Nam Duck qui l'achètent et l'expédient par la voie de Haïphong,

Au Tonkin, les provinces de Nin-Binh, Hâ-Nan Haï-Duong, Lang-Son et Cao-Beng en produisent aussi mais en moins grande quantité. Il est cependant très apprécié des indigènes du Yunnan et trouve dans cette province un facile débouché, notamment sur les marchés de Yun-Nam, Kin-Tsin, Theng-Krang et Lin-Ngan.

Le gouvernement local encourage cette culture ; par arrêté du 17 octobre 1893 une avance de 500 piastres était mise à la disposition du Tong-Doc de la province de Hanoï pour la répartir en avances remboursables entre divers villages cultivant le coton.

Quelques plantations européennes, notamment une de 800 hectares dans la province de Sontay, sur la rivière Noire, et une autre dans la province de Ninh-

Binh ont exposé aux concours agricoles de Hanoï de très beaux spécimens de coton.

Au Cambodge aussi le coton donne de très bons résultats dans les terrains bas.

Depuis quelques années, une usine d'égrenage du coton qui le met en balles et emploie les graines pour la fabrication de l'huile a exercé une grande influence sur le développement des cultures. Elle est entre les mains de la société cotonnière du Cambodge, elle est fournie de machines électriques et de machines américaines à égrener et emploie plusieurs centaines d'ouvriers; les tourteaux de coton, résidu de la fabrication de l'huile, se vendent en grande quantité aux indigènes comme engrais. Cette usine a fait une concurrence importante au commerce chinois qui dirigeait le coton non égrené sur les ports Japonais. Le Japon y remédia par la suppression des droits d'entrée en 1896, mais cette mesure, nuisible au développement de l'usine d'égrenage française, fut contrebalancée par des droits de sortie mis sur le coton non égrené en Indo-Chine, sur la proposition du lieutenant gouverneur : toutefois les cultivateurs de coton n'ont peut-être pas lieu de voir cette mesure d'un bon œil.

Les exploitations au Cambodge sont restreintes, la main-d'œuvre est rare et onéreuse, et on doit se procurer en Chine ou en Annam un bon noyau de coolies.

En Cochinchine, la culture du coton se fait un peu partout, notamment dans les arrondissements de Baria

et de Bentré ; mais dans cette région si fertile, il n'est pas douteux qu'on ne puisse consacrer à cette culture d'immenses territoires.

La production du coton en Indo-Chine est déjà en grande partie absorbée par les usines locales de plus en plus importantes.

Le reste de la production est exporté en Chine et au Japon, qui assure à notre colonie un débouché presque illimité, mais les cultures ont besoin d'être améliorées ; à part de rares cultures modèles aux mains des Européens toutes sont défectueuses. Les champs sont d'une étendue restreinte, les labours pas assez profonds ; la terre pas assez meuble empêche les cotonniers d'étendre leurs racines, et les trous trop rapprochés, les cotonniers manquent alors d'air et s'étiolent.

Les cotons Indo-Chinois sont cependant très estimés en Chine et au Japon et suivent de bien près la cote des cotons américains.

En résumé, la culture du coton se présente en Indo-Chine avec un avenir fort rassurant, soit que les producteurs se contentent d'expédier le coton en laine en Chine et au Japon, soit que l'industrie cotonnière se développant consomme sur place la majeure partie du produit. Il convient donc d'y créer des établissements importants. Pour y réussir, il faut le concours de bonnes volontés et des capitaux.

En 1904, l'Indo-Chine a exporté 1.887 tonnes de coton en laine dont la presque totalité (1.269 fr.) exportée de

Cochinchine (provenance du Cambodge) en 1903, l'exportation avait atteint 2.278 tonnes.

Le coton non égrené figure à l'exportation en 1904 pour 4.256 tonnes (environ 1.418 tonnes de coton en laine) la provenance principale est toujours le Cambodge avec 3.575 tonnes (exporté par Saïgon) l'Annam vient ensuite avec 181 tonnes.

Sur les 4.269 tonnes de coton en laine exportées de Saïgon, en 1904, 875 tonnes ont été expédiées à Hong-Kong 390 en Chine et au Japon, et environ 4 tonnes en France.

Les 616 tonnes de coton en laine provenant du Tonkin se répartissent ainsi :

Hong-Kong.....	383
France.....	144
Chine et Japon.....	82
Autres pays d'Asie.....	7

Sur les 3.575 tonnes de coton non égrené exporté de Saïgon, Hong-Kong en reçut 3.574 (presque tout réexporté au Japon) et le Siam 1.000 kilos.

Le Tonkin a exporté 100 tonnes, dont 99 sur Hong-Kong, l'Annam 580 tonnes sur Hong-Kong.

C) Indes Anglaises.

Les Indes anglaises qui constituent un territoire immense de 3.800.000 kilomètres, peuplé de 260 millions

d'habitants contiennent des plaines d'une étendue considérable, arrosées par des fleuves assez courts mais puissants et déversant sur ces plaines tous les alluvions arrachés aux flancs des montagnes. Les indigènes ont su, dès la plus haute antiquité, employer les masses d'eau et les régulariser par l'irrigation.

Le coton leur était connu depuis un temps immémorial et employé depuis un millier d'années pour les besoins locaux.

Bien que les cotons de l'Inde anglaise soient surtout employés pour produire les filés communs, on fabrique cependant des tissus d'une finesse presque inimitable et d'une très grande beauté.

Dès 1788 on tenta d'améliorer la médiocrité du coton des Indes orientales en faisant aux indigènes des distributions de graines choisies pour améliorer les sortes de coton cultivées alors. Mais les tentatives, notamment en ce qui concerne l'introduction d'espèces américaines, n'eurent pas grand succès. Le climat et l'alternance des saisons furent les causes principales de ces échecs lors des essais de 1818, 1831 et 1836.

En 1840 on fit venir des cultivateurs américains chargés d'enseigner aux Hindous une culture rationnelle du cotonnier, on introduisit des machines américaines à égrener, les résultats ne répondirent pas à ces efforts, le coton exporté étant toujours préparé avec peu de soin et souillé de matières étrangères. Il ne faut pas attendre une culture soignée d'une population exposée

trop souvent à la famine et par conséquent dénuée de toutes ressources.

« Les méthodes de culture sont aussi très primitives, dit M. Hutton dans son rapport à la « British cotton Growing Association », les modernes perfectionnements brillent par leur absence, et à en juger par l'obstination que montrent bien des fermiers anglais à adopter des méthodes scientifiques ou à suivre les enseignements de leurs concurrents du Danemark et d'ailleurs, il est bien douteux qu'il soit possible de faire entrer ces idées nouvelles dans l'esprit des cultivateurs Indous. Il est possible toutefois que l'établissement de fermes modèles au milieu des pays cotonniers soient d'un bon exemple ; le résultat en sera encore meilleur si elles approvisionnent les indigènes en semences choisies » (février 1904).

L'attention du Vice-Roi, Lord Curzon, fut appelée sur ces points par l'association en une lettre qui lui fut adressée en septembre 1904, et voici les moyens préconisés par l'association pour remédier à ces dommages causés tant par le mélange des graines que de mauvaises méthodes de culture.

1° L'établissement de fermes du gouvernement où on tenterait des expériences avec différentes variétés de graines tant indigènes qu'étrangères et où une continuelle sélection des meilleures espèces serait faite d'année en année, de façon à fournir aux cultivateurs indigènes la meilleure semence possible.

C'est, dit l'association, le secret de la prospérité de la

culture cotonnière aux Etats-Unis, où le département de l'agriculture aussi bien que planteurs et fournisseurs de graines, s'efforce d'obtenir toujours les meilleurs plants.

2° Faire dans ces fermes des expériences avec des engrais et les meilleures méthodes de culture dans le but de donner aux indigènes une leçon de choses et de leur montrer l'avantage qu'ils auraient à employer ces méthodes.

3° L'établissement d'un département d'agriculture réservé au coton, pourvu d'experts ayant des connaissances scientifiques et sachant les derniers perfectionnements apportés à cette culture aux Etats-Unis et en Egypte. En outre de cette institution centrale, il devrait y avoir dans chaque province des représentants capables d'aider les cultivateurs dans le choix des graines, etc...

4° L'établissement de banques agricoles de même genre que celles qui existent en Egypte, pour permettre aux indigènes de trouver dans des conditions convenables une aide financière.

5° Le classement des variétés de cotonniers existantes avec une vue d'ensemble de celles qui conviennent le mieux à chaque district.

Le Gouvernement de l'Inde, seul capable de mener à bien cette question, accueille favorablement les avis de l'association. Encouragé par ce fait, le Conseil de la « British cotton growing association » vota 10.000 liv. à payer au gouvernement de l'Inde en quatre années, qui, de son côté, vota des sommes importantes pour être employées

daris le même but de développement de la production cotonnière indienne et l'amélioration de la qualité du coton fourni.

Pour le moment, le coton produit dans l'Inde doit trouver des débouchés surtout locaux, et ensuite dans les pays tels que le Japon, l'Allemagne et les pays employant le coton courte soie. Il est évident que lorsque le coton indien sera de qualité suffisante pour que les filateurs de Lancashire puissent l'employer, les planteurs ne pourront que profiter énormément de la plus grande étendue du marché, auquel pourra atteindre leur production.

Une des grandes difficultés de l'avis de tous est de trouver des experts avec la culture scientifique suffisante. Une série de fermes de 4.000 acres a été organisée déjà et le travail est rapidement mené.

Le Gouvernement et l'association ont aussi contribué chacun pour 3.000 liv. dans le coût des expériences tentées par MM. Shaw Wallace et C^o à Behar, pour remplacer par une nouvelle industrie la culture de l'indigo, qui décroît rapidement.

Les expériences tentées par cette Compagnie n'ont pas réussi; en 1905, le mauvais temps endommagea les plantations, et on ne put produire que très peu de coton. On décida d'attribuer une nouvelle somme de 2.000 liv. pour replanter les plants détruits, l'association et le Gouvernement contribuant chacun pour un tiers, le reste fourni par MM. Shaw Wallace et C^o. Cette année 1906 un ouragan exceptionnel a détruit les 4/5 de la plantation,

néanmoins l'association ne crut pas devoir remettre de l'argent de nouveau dans cette affaire.

La surface cultivée en coton a augmenté considérablement ces dernières années, mais en 1905-1906 (31 août) la production à cause de ce mauvais temps a diminué un peu.

Enfin, la production de Ceylan, en 1904, fut estimée à 450 balles d'excellente qualité très supérieure à tout ce qui a été produit dans l'Inde.

	acres	balles
1903-1904.....	18.025.000	3.168.000
1904-1905.....	19.906.000	3.218.000
1905-1906.....	20.411.000	3.240.000

(Rapport de la « British cotton growing association »).

Voici un tableau de la production cotonnière dans l'Inde, dans le courant du xix^e siècle (Society of arts, 1860):

Exportations.

1850-1851....	226.473.683 livres.
1854-1855....	202.908.173 —
1857-1858....	260.334.032 —

Statistiques nouvelles comprenant coton exporté ou manufacturé dans le pays :

	Cwts	acres
1884-1885.....	5.066.000	12.400.056
1889-1890.....	6.325.000	14.222.000
1895-1896.....	5.248.000	15.906.000
1897-1898.....	5.216.000	14.591.000

Voici quelques rendements moyens par acre dans les diverses régions :

Bombay	50 livres 1/2
Sindh	152 —
Berar	36 —
Provinces du centre . .	42 —
Indes centrales	51 —
Rajputana	132 —
Nord-Ouest	93 —
Haiderabad	34 —
Bengale	96 —
Madras	37 —
Mysore	66 —
Burma	66 —
Assam	149 —

Ce qui donne la moyenne de 54 livres par acre de terre cultivée en coton. On voit l'énorme écart de cette production moyenne avec la production des Etats-Unis qui a été de 1874 à 1890 de 174 livres par acre.

Si nous faisons cette moyenne dans des années plus récentes, nous voyons que la surface cultivée estimée à 14 millions d'acres donnant 2.428.000 balles de 392 livres de coton, la moyenne monte à 68 livres par acre.

Les provinces comprenant la plus grande surface cultivée en coton sont : Bombay et Sindh, 5.021.000 acres en 1897 (Statement Exhibiting), Berar 2.307.000, Haïderabad 1.538.000, Madras 1.455.000.

Les Indes orientales exportaient du coton en Europe

dès le commencement du XVIII^e siècle, mais quelques centaines de balles à peine jusqu'en 1792, elles ne s'élèvent pas à plus de 660.000 livres. En 1798, l'Angleterre reçut 4.637 balles des Indes. En 1820, l'exportation atteignit 58.000 balles.

Durant la guerre de Sécession, la production cotonnière des Indes eut une période brillante. Les expéditions américaines ayant cessé, l'essor de la culture du coton dans les Indes fut exceptionnel. En 1865-66, l'exportation atteignit l'énorme chiffre de 2.048.853 balles, contre 555.769 balles en 1858-59. Après la paix et en présence de la concurrence américaine, la production baissa rapidement.

	Exportation balles de 392 livres	Consommation des filatures du pays
1881-1882.....	1.607.844	397.562
1885-1886.....	1.197.162	644.204
1888-1889.....	1.533.401	888.654
1892-1893.....	4.789.000	1.080.000
1896-1897.....	5.216.000	»
1897-1898.....	3.700.000	»

Ces chiffres, il faut le remarquer, ne présentent pas la valeur totale de la production des Indes anglaises. Le coton est employé dans l'économie domestique à de nombreux usages. Les habitants ne s'en servent pas seulement pour le tissage des vêtements mais sous forme de ouate pour quantités d'usages : garniture des matelas, selles, etc. Il faudrait donc ajouter au chiffre de la con-

sommutation des filatures locales le chiffre de la consommation indigène domestique. Il est impossible sur ce point d'arriver à une estimation même approximative.

Les exportations se faisaient autrefois uniquement à destination de l'Angleterre et, de là, le commerce anglais réexpédiait sur le continent. Après 1869, l'isthme de Suez étant ouvert, les navires venant des Indes empruntant cette nouvelle route déposèrent partie de leur cargaison dans la Méditerranée, Marseille, Gênes, Livourne, Naples, Trieste.

En 1850-51, par exemple, l'Angleterre reçut des Indes 141.446.798 livres de coton, la France 3.250.691 et le reste de l'Europe 60.042 livres. Après l'Angleterre, c'est la Chine qui était le plus gros acheteur de coton des Indes, 77.050.629 livres en 1851-52 (d'après *Imperial institute Journal*).

	Exportation en cwts		
	1889-1890	1892-1893	1897-1898
Angleterre..	2.165.917	528.403	206.000
Autriche....	740.880	593.585	334.000
Belgique....	941.594	683.526	394.000
France.....	635.375	586.959	177.000
Allemagne..	486.138	915.185	586.000
Italie.....	956.928	709.412	501.000
Chine.....	125.279	46.361	150.000
Japon.....	60.837	443.988	1.311.000
Divers.....	207.374	331.782	64.000

Les exportations représentent en valeur environ le septième des exportations totales des produits agricoles des Indes.

CHAPITRE III

OCÉANIE-EUROPE

A) Océanie.

Dans les îles de l'Océanie, on rencontre presque partout à l'état spontané le cotonnier. En Australie, les Anglais ont plusieurs fois tenté d'introduire cette culture. Le climat s'y prêterait assez bien, aussi bien que dans l'Afrique du sud, néanmoins les essais depuis 1868 n'ont guère donné de résultats tandis que certaines cultures prenaient une rapide extension. Il y a en Australie de vastes régions inhabitées où la culture n'est pas possible ; d'autres parties ne conviennent qu'à l'élevage ; ailleurs le sol est trop pauvre. Bref, la culture cotonnière n'y a fait aucun progrès.

Nos colonies de Nouvelle-Calédonie et de Tahiti, situées toutes deux au voisinage du 20° degré de latitude sud, conviennent fort bien par leur climat à la culture du coton, et les cotonniers s'y rencontrent à l'état spontané en beaucoup de points. En Nouvelle-Calédonie, on n'a jamais tenté sérieusement de développer cette culture.

Les compagnons du navigateur Cook trouvèrent à Tahiti et aux îles de la Société un cotonnier qui croît spontanément. Les meilleures espèces peuvent prospérer dans nos colonies océaniques à Tahiti, Moorea, îles Sous-le-Vent et Marquises. Les cotonniers sauvages y poussent, dit Parlatore, comme de la mauvaise herbe. Rien d'étonnant dès lors que les efforts se soient portés vers l'exploitation de cette plante.

En 1864, une Compagnie anglaise prit l'initiative de cette culture et avec l'aide de coolies chinois créa sur le domaine d'Atimaono de grandes plantations de coton qui furent une source de richesses pour la colonie.

En 1872, la Compagnie fut dissoute et ses plantations abandonnées. Néanmoins, l'exemple avait porté et la culture du cotonnier était suffisamment répandue pour que la moyenne des exportations puisse s'accroître encore. En 1884 et 1885, elles atteignirent 600.000 kilogrammes par an.

Le coton de Tahiti était encore expédié en France en majeure partie, mais l'Angleterre s'empara de ce trafic et dès lors les expéditions ne parvinrent plus en France. Les exportations ont décliné d'ailleurs rapidement ; en 1894, elles n'atteignirent que... 169.243 kilogrammes.

Angleterre (Nouvelle-Zélande)	88.664	—
Etats-Unis	80.579	—

En 1895, le chiffre se relève un peu, 251.708 kilogrammes, mais pour retomber à 187.483 en 1896 et à 134.819 en 1897 (*Revue coloniale*).

Le prix du fret est de 100 à 125 francs la tonne pour les sortes mélangées pour l'Angleterre; l'absence de communications directes avec la France a découragé les cultivateurs de coton de Tahiti, l'intervention du commerce anglais a avili le prix et les indigènes ont peu à peu abandonné cette culture. Il serait peut-être assez facile de rétablir cette branche d'activité locale et de rendre à ces lointaines colonies une source de richesses.

B) Europe.

De même que l'Asie mineure, la Turquie, la Grèce, le sud de l'Espagne et de l'Italie paraissent, au point de vue du climat tout au moins, assez propres à la culture du coton. Les plus anciens auteurs en effet signalent la production du coton dans les pays du sud de l'Europe.

Turquie. — La production du coton en Turquie est limitée; elle est localisée dans les environs de Salonique, on a même en certains points essayé la culture de graines importées d'Amérique, mais les cotons indigènes sont de meilleure qualité.

Dans le villayet de Janina, le coton pourrait réussir fort bien, mais l'indolence des habitants ne leur permet pas de s'en occuper aussi activement qu'il le faudrait pour obtenir des résultats appréciables. Cependant, il y a un mouvement d'exportation du coton par Prevesa et Salagora-Salonique consomme sur place une partie du coton produit dans les environs. Le coton est en général

grossier et malpropre; les quantités exportées (balles de 200 kilog.) environ montent à 55.000 kilogrammes à peine annuellement. Avant 1888, ces cotons étaient uniquement consommés en France et en Italie. Depuis l'ouverture de la voie ferrée de Salonique à Belgrade, l'Autriche en reçoit aussi une certaine quantité.

Les exportations de Gallipoli (mer de Marmara) se montent à environ 30.000 kilogrammes par an expédiés en Russie, Grèce ou Turquie.

En Crète il se cultive encore un peu de coton ; production d'environ 15.000 kilos par an.

Il est utilisé pour les besoins domestiques dans l'île même.

Italie. — De tous les pays d'Europe l'Italie paraît la plus favorisée pour la culture du cotonnier.

D'après M. Savorgnan d'Ossopo (Piante Tessili 1890) la culture y fut importée dès le ix^e siècle en Sicile et en Sardaigne. Pendant plusieurs siècles, l'Italie put exporter une certaine quantité de coton mais dès que la production du Nouveau-Monde eût pris de l'importance, c'est-à-dire au commencement du xix^e siècle, elle dut renoncer à la concurrence et en 1860 la culture était très réduite.

La disette de coton produite par la guerre de Sécession provoqua une recrudescence de la culture et, en 1862, le Cotton Supply Association de Manchester signalait dans un important rapport, à propos de l'exposition de Londres, l'Italie comme un pays qui pourrait occuper un des premiers rangs dans la production du coton. A cette

exposition figuraient déjà des cotons de Sicile, de la Calabre, de Bari, d'Otrante, de Trapani, etc...

En 1863, une importante société se fonda pour entreprendre l'irrigation des plaines de Catagne et permettre ainsi la culture du cotonnier. On distribuait partout des graines de la Louisiane. En 1864, la surface plantée en cotonnier s'élevait à 220.000 acres, mais cette ardeur fut passagère et quand après la guerre de Sécession les États-Unis se remirent avec une nouvelle ardeur à la culture du coton, celle-ci fut peu à peu abandonnée en Italie. En 1874 à peine 8.500 acres étaient plantés en cotonnier.

La Sardaigne fournit aussi un peu de coton mais de mauvaise qualité. On peut estimer à environ 50.000 kilos la production totale de toute l'Italie.

Grèce. — La Grèce fournit aussi une petite quantité de coton. En 1875 la surface cultivée s'élevait à 10.986 hectares fournissant environ 635 kilos de coton à l'hectare.

Espagne. — On doit aussi citer pour mémoire les cotons de Motril en Espagne. Fibres longues et fines mais irrégulières.

France. — On rêva même d'introduire la culture du coton en France. Les essais étonnants de cette culture aux États-Unis avaient fait naître ces illusions. En 1808, de Lasteyrie, dans son ouvrage sur le cotonnier et sa culture, envisageait cette éventualité. En 1863, Letellé demandait que des expériences fussent tentées dans l'arrondissement de Marennes. En fait, il paraît certain que le coton a été

cultivé en France depuis plusieurs siècles. On en trouve des preuves dans un ouvrage de 1566 et un autre de 1606 qui parlent tous deux des cotonniers cultivés en Provence, et notamment en abondance dans les environs de Hyères.

En 1807, une circulaire du Ministre de l'Intérieur enjoignait aux Préfets des départements du Sud de la France d'encourager la culture du cotonnier. Des essais furent tentés dans les Basses-Alpes et les Bouches-du-Rhône, mais les résultats permirent de se convaincre qu'on ne pouvait tenter de faire une concurrence aux États-Unis, et on abandonna ces essais. ½

Corse. — Pendant la guerre de Sécession, un filateur de Mulhouse chargea M. Costa de Calemana de faire des essais dans sa propriété de Calvi. Les sauterelles dévastèrent malheureusement la plantation qui fut considérée comme perdue et abandonnée. Mais quelques mois plus tard M. Costa étant retourné sur cette plantation fut étonné d'y trouver des arbustes chargés de capsules, ils avaient échappé aux sauterelles et étaient arrivés à leur plein développement sans aucun soin. Il récolta une balle de coton à M. Koechlin de Mulhouse qui en fit faire une pièce de percale offerte à l'Impératrice. Les faits semblent prouver que le coton peut venir à maturité en Corse, même sans soins, et M. Costa a entrepris de nouveaux essais avec des graines envoyées par l'Association cotonnière sur un terrain auparavant occupé par une vigne phylloxérée.

M. Costa estime que tout le littoral conviendrait à cette culture.

CHAPITRE IV

AFRIQUE

A) Egypte.

La culture du coton a pris à la fin du XIX^e siècle un développement très considérable. La surface cultivée est de plus de 400.000 hect. pour la majeure partie dans la Basse-Egypte. Aucun pays n'offre des conditions plus favorables. Les pluies y sont rares mais des irrigations fournissent au sol l'humidité nécessaire. Le cultivateur est donc le maître d'un des facteurs les plus importants de la culture.

La culture du coton en Egypte doit remonter à la plus haute antiquité, puisque l'on prétend reconnaître des fibres de coton dans les bandeslettes entourant les momies. Mais ce coton indigène était de qualité très médiocre. Ce n'est que depuis le commencement du XIX^e siècle qu'il existe en Égypte des cultures de coton de belle qualité.

Mehemet-Ali, conseillé par un industriel Genèveois,

Jumel, établi en Égypte, encouragea vivement cette culture et fit venir d'Asie mineure des hommes experts dans la culture du coton pour enseigner aux fellahs les meilleures méthodes.

Les premières exportations de coton égyptien se faisaient presque exclusivement à destination de l'Angleterre. C'est vers 1820 qu'elles commencèrent à prendre une certaine importance.

D'après la Society of Arts, elles s'élèvent en

1820 à	472.684	livres anglaises.
1821 à	1.131.567	—
1824 à	8.699.924	—
1825 à	22.698.075	—

Mais en 1833 les exportations baissent subitement à 1.020.268, et ce n'est que plus tard, lorsque la culture s'est généralisée qu'elles reprennent d'une manière continue et régulière.

1851	16.950.525
1859	38.106.096

Pendant la disette de coton causée par la guerre de Sécession, la production égyptienne s'accrut encore et elle n'a fait qu'augmenter depuis, mais les exportations ne sont plus exclusivement pour l'Angleterre.

Voici comment elles se répartissent (année 1901) :

Angleterre.....	125.911.586 kil.
Russie.....	40.566.581
France	21.877.208
Allemagne.....	17.174.475
Suisse.....	13.646.848
Italie.....	12.036.869
Autriche-Hongrie....	12.016.551
Espagne.....	10.276.492
Belgique.....	1.454.609
Divers.....	572.090
États-Unis	13.293.262
Japon, Chine.....	2.561.684
	271.387.955

Voici les surfaces cultivées en coton en Egypte depuis 1880 :

1882-1883.....	719.000 acres
1884-1885.....	902.000 —
1886-1887.....	908.000 —
1888-1889.....	1.047.000 —
1890-1891.....	888.000 —
1894-1895.....	1.250.000 —

Voici la progression des récoltes en cantars :

1871-1872 ...	2.044.254	1893-1894 ...	4.479.000
1873-1874 ...	2.538.351	1895-1896 ...	5.276.000
1875-1876 ...	2.928.493	1897-1898 ...	6.544.000
1877-1878 ...	2.593.670	1898-1899 ...	5.586.000
1879-1880 ...	3.198.800	1899-1900 ...	6.509.845
1881-1882 ...	2.820.000	1900-1901 ...	5.435.488
1883-1884 ...	2.665.532	1901-1902 ...	6.369.911
1885-1886 ...	2.850.000	1902-1903 ...	5.838.790
1887-1888 ...	3.050.000	1903-1904 ...	6.508.947
1889-1890 ...	3.260.000	1904-1905 ...	6.313.376
1891-1892 ...	4.182.000		

D'après le rapport de la Commission des valeurs en douanes.

D'après les cotton facts de Shepperson de New-York la récolte visible aurait été de :

1.399.000 balles en	1901-1902
1.241.000 —	1902-1903

Exportations.

Années.	Angleterre.	En balles Europe (continent).
1880	258.000	147.000
1882	246.000	177.000
1884	299.000	201.000
1886	265.000	177.000
1888	228.000	161.000
1890	282.500	246.000

1892 en liv ^{res}	272.546.000	222.000.000
1894	282.186.000	213.265.000
1896	301.000.000	308.000.000
1897	308.000.000	374.000.000

(D'après départ. de l'agriculture des États-Unis.)

Et l'Égypte en aurait fourni à la consommation du monde :

En 1903-1904.	814.000 balles.
1904-1905.	821.000 —
Estimation 1905-1906.	875.000 —

Alexandrie est le principal port d'exportation du coton récolté en Egypte, les expéditions de Port-Saïd sont peu importantes.

Les cultivateurs Égyptiens utilisent actuellement les graines qui ne sont pas nécessaires pour assurer les semis de l'année. Les exportations de graines se font presque uniquement par le port d'Alexandrie.

Elles s'élevaient, en	1879 à	1.587.777 ardebs.
—	1886-1887 à	2.185.500 —
—	1890-1891 à	2.778.037 —
—	1896-1897 à	3.526.687 —
—	1898-1899 à	3.154.000 —

Le commerce des graines de coton constitue actuellement un important trafic pour l'Égypte et un produit secondaire considérable de la culture du coton.

L'Angleterre est le pays qui en reçoit le plus, mais les huileries égyptiennes ont pris une importance croissante qui en vingt ans a décuplé la quantité de graines de coton traitées par elle.

L'association cotonnière, dont nous étudierons plus loin l'activité n'a pas eu à s'occuper directement de la culture du coton en Egypte, le gouvernement local et les Egyptiens ayant assez de ressources pour développer d'eux-mêmes cette culture dans ce pays ; cependant, dans les rapports soumis aux assemblées de la « British cotton growing association », il est fait mention des progrès réalisés, il y est reconnu notamment que le plus grand obstacle à un développement plus considérable est le manque de main-d'œuvre et le défaut de moyens de transport. Pour ce second inconvénient la construction du chemin de fer Suakim-Berber pourra y remédier, quant au manque de main-d'œuvre, le temps seul ou une immigration de l'Inde pourrait y remédier.

En 1904, un nouveau territoire a été exploité dans les environs de Tokar sur la mer Rouge, et on pouvait espérer que le pays était capable de fournir une récolte aussi abondante que toute la récolte actuelle de l'Egypte. Ceci permettrait de suffire aux demandes de plus en plus nombreuses de coton égyptien, demandes qu'on peut attribuer à ce fait que les cotons égyptiens sont plus aptes que tous autres provenant d'Amérique ou d'autres centres de production à être mercerisés.

D'après les rapports de 1905 et 1906 de la B. C. G. Asso-

ciation, le développement de la culture du coton au Soudan égyptien n'a pas crû malgré l'ouverture à l'exploitation de la ligne Suakim-Berber, dans les proportions espérées et cela, notamment, parce que le manque d'eau s'est fait sentir. En effet pendant la période du Bas-Nil qui se trouve au moment où le besoin d'eau se fait le plus sentir, l'Egypte propre absorbe toute l'eau réservée et il est impossible d'en distraire une part pour permettre les irrigations dans le Soudan égyptien. Voici les chiffres d'exportation du Soudan :

1902	800 kantars.
1903	7.000 —
1904	12.000 —

B) Tunisie-Algérie-Maroc.

Si le bassin du Nil se trouve dans sa grande partie favorable à la culture du cotonnier, il faut reconnaître que cette culture ne trouverait pas les mêmes raisons de prospérer en Tunisie, en Algérie et au Maroc.

Une différence de latitude de 5° environ entre les côtes nord de l'Egypte et de l'Algérie, provoque une différence de climat fort appréciable. La température y subit des variations brusques très défavorables à la culture du coton. De plus la moyenne annuelle descend au-dessous de 20° chiffre qu'elle dépasse toujours en Egypte. Enfin,

ces variations brusques de température ont provoqué une maladie spéciale du cotonnier.

C'est moins encore le sol et le climat de l'Egypte qui font sa fortune au point de vue de la culture cotonnière que cette merveille d'irrigation qu'est le Nil qui permet de suppléer au manque de pluies. Or, malheureusement, nos possessions de l'Afrique septentrionale n'ont pas de grands fleuves véritables.

Toutefois des essais très sérieux ont été tentés en Algérie. Ils furent entrepris en 1850 et la culture se propagea assez rapidement. En effet, à l'exposition de 1855 on pouvait admirer une collection de 250 échantillons de cotons algériens exposées par 150 planteurs.

C'est surtout dans la province d'Oran, favorisée par une plus grande régularité de climat, que cette culture se développa. Le coton produit était d'ailleurs d'assez bonne qualité.

Le Gouvernement accorda à la culture cotonnière les encouragements les plus marqués. L'empereur fonda des prix spéciaux (décret du 16 oct. 1853) les provinces de leur côté en instituèrent, on promit des primes pour les meilleures machines à égrener, on fournissait aux planteurs les graines des espèces les plus estimées, et le gouvernement achetait directement les récoltes aux prix les plus élevés. En effet, il paya jusqu'à onze francs le kilo, des sortes que le commerce trouvait au Havre à raison de 3,25 et 3,50 le kilo.

A partir de 1861, les encouragements furent les suivants :

- 1° 100 francs par hectare cultivé et par an ;
- 2° 2 fr. 75 par kilo de coton égrené.

La moyenne était d'environ 160 kilos de coton égrené par hectare. Ces encouragements étaient notoirement exagérés ; les colons s'adonnèrent avec acharnement à cette culture qui devait leur donner de si beaux bénéfices, tout en négligeant d'acquérir les connaissances indispensables pour pouvoir mener à bien une culture aussi délicate que celle du coton.

En 1855, la seule province d'Oran comptait 1.200 hectares de terres cultivées en coton, cette culture était d'autant plus poussée que les troubles d'Amérique menaçant les récoltes avaient provoqué une hausse sensible des prix qui atteignit son maximum en 1864.

Voici la production pour un certain nombre d'années :

1853.....	4.301 kil.	1860.	149.000 kil.
1854.....	12.369 —	1861.....	297.000 —
1855.....	81.890 —	1864.....	376.000 —
1858.....	104.000 —	1866.....	850.000 —

Mais naturellement les primes furent successivement abaissées et quand les prix de vente reprirent le cours normal la culture du coton en Algérie ne fit plus que périliter.

En 1871, la production fut encore de 270.000 kilos, mais en 1876, le nombre des planteurs se réduisit à 5 et la surface cultivée n'était plus que de 36 hectares fournissant 14.500 kilos. Depuis lors la culture du coton paraissait définitivement arrêtée en Algérie ; mais comme nous le verrons en étudiant l'action de l'association cotonnière coloniale, des essais furent repris avec l'aide de cette association dans la province d'Oran durant ces dernières années. D'autre part, M. Malbot, professeur à l'école supérieure de commerce d'Alger, demeure persuadé que malgré le peu de succès qu'auraient eu sans les primes les cultures entreprises pendant la période que nous venons d'étudier, la culture du coton pourrait se faire en grand en Algérie et dans une conférence faite le 27 avril 1905, sous les auspices de l'association cotonnière coloniale, il développait les raisons de cette opinion.

Une des principales objections à la culture du coton en Algérie est le manque de cours d'eau réguliers. Or, M. Malbot est d'avis que sur un grand nombre de cours d'eau algériens, on pourrait par l'établissement de barrages faciliter l'irrigation et donner à de grandes étendues la possibilité de produire du coton. Le bassin du Chelif en entier réunit toutes les conditions nécessaires aux plantations de coton, la température y est en été de 40 à 45° et le vent qui y souffle est très chaud. On y a planté avec succès des dattiers et les exigences de cet arbre sont, on le sait, analogues à celles du cotonnier ; on

peut tirer de ce fait un indice précieux en faveur du succès de la culture de ce dernier. Les eaux souterraines y sont abondantes et facilement utilisables. Elles permettraient en y joignant des barrages judicieusement établis sur le Chélif d'irriguer plus de 100.000 hectares.

D'autres régions encore se prêteraient également bien à la culture du cotonnier, telles les plaines de la Mitidja de Bône, de Hodna. Les terres propices ne manquent donc pas, et M. Malbot évalue même à 300 fr. par hectare le bénéfice minimum que le cultivateur en tirerait, chiffre qui n'est pas inférieur au rapport de la vigne et supérieur à celui du blé.

Les principaux avantages que présenterait l'Algérie résident dans sa proximité de la France, abondance de la main-d'œuvre, bas prix des transports jusqu'à la côte, enfin possibilité d'utiliser les graines à Marseille. Il y aurait là certainement une nouvelle source de richesses pour l'Algérie, aussi les délégations financières l'ont compris et ont voté un crédit de 10.000 francs pour l'encouragement de la culture du coton et de la ramie.

Au *Maroc*, le cotonnier a été rencontré à l'état sauvage et les conditions de culture seraient sensiblement les mêmes que dans la province d'Oran.

En *Tunisie*, on a fait aussi des essais de culture à peu près à la même époque qu'en Algérie et en 1855 une société de planteurs s'était même fondée à Tunis, grâce aux soins de la « cotton supply association » de Manchester ; cette dernière avait fait remettre au consul anglais de

Tunis des sacs de graines destinées à être distribuées aux cultivateurs, mais soit par insouciance des arabes ou méfiance, la culture n'y a jamais pris d'extension.

C) Madagascar.

Le cotonnier existe dans presque toute l'île. Les indigènes savent le cultiver et en tirent un produit qui est de qualité assez inférieure. Avant l'introduction des cotonnades d'origine européenne ils le cultivaient avec soin et en fabriquaient de belles étoffes dont l'usage était limité aux jours de cérémonie.

On ne trouve plus actuellement que quelques plantations dans l'empire et encore sont-elles peu importantes. Il serait permis d'espérer que l'emploi de variétés améliorées, d'amendements convenables et d'engrais appropriés ne manqueraient pas d'assurer des récoltes plus abondantes et de meilleure qualité.

En tout cas, d'après le rapport du service de l'agriculture, la réussite en paraît possible quoiqu'il soit difficile à l'heure actuelle d'indiquer dans quels districts cette culture pourrait prendre une assez grande extension.

Le cotonnier pousse avec vigueur près de Tamatave et sur toute la côte est, mais le régime météorologique ne paraît pas très favorable à une heureuse maturation des fruits et par suite à une culture profitable.

Sur le versant ouest, dans le nord et dans certaines

parties du sud les conditions climatériques seraient meilleures.

Dans le centre une grande partie des terres est de constitution géologique trop médiocre pour convenir à cette plante.

Le bas prix de la main-d'œuvre aiderait puissamment à créer avec profit des plantations très importantes.

Lors de son retour en France, le général Galliéni, gouverneur général de Madagascar et dépendances, réunit un rapport très détaillé sur la grande île de 1896 à 1905.

Dans ce rapport, le général Galliéni consacre un important chapitre à la question cotonnière à laquelle il s'était particulièrement intéressé.

Le Gouvernement général, a pris les plus sérieuses mesures pour développer la culture du coton à Madagascar, vivement engagé dans cette voie par l'Association cotonnière coloniale. Une station d'essai a été créée à Marovoay dans le nord-ouest, dans un territoire où le cotonnier semble devoir trouver des terres et un climat lui convenant bien.

De plus l'Administration a encouragé cette culture en distribuant à des colons et des indigènes de nombreux lots de graines mises à sa disposition par l'Association qui s'est chargée en outre de l'achat et du placement des premières récoltes. Ces distributions ont permis des essais importants aux environs de Majunga et à Fort Dauphin (Station d'essai de Nahimpoana).

En 1905, encouragées par ces tentatives, bien des per-

sonnes ont commencé de nouvelles expériences pratiques particulièrement dans les provinces de Majunga et de Nossi-Bé.

La région du nord-ouest paraît, tant au point de vue climatologique que géologique comme nous le disions plus haut, celle qui se prêterait le mieux à cette culture. Elle est loin de produire actuellement ce qu'on en pourrait attendre. Dès 1899, M. Herscher y avait fait des essais et a pu obtenir des échantillons remarquables. La culture du coton présente pour Madagascar de grands avantages. Le coton produit au bout de quatre à cinq mois, il évite la longue attente et les capitaux que nécessitent les cultures dites riches et qui par là-même ne sont pas à la portée des indigènes ni de beaucoup de colons. La culture est facile et peu coûteuse. Malheureusement, la cueillette offre de grandes difficultés. Si la main-d'œuvre est peu coûteuse, par contre elle est de mauvaise qualité et surtout elle est peu abondante. On peut l'estimer suffisante pour les débuts mais si la culture du coton doit prendre une extension importante, on sera amené à remédier à la pénurie de main-d'œuvre peut-être par une immigration indienne.

Enfin, cette culture serait pour l'indigène en quelque sorte une assurance contre la famine.

L'indigène se livre surtout à la culture du riz dont les champs sont souvent ravagés par les sauterelles, qui au contraire respectent les plantations de coton.

La culture sera facilement entreprise par l'indigène pour

peu qu'il y soit incité. Il suffirait de distribuer dans chaque village une certaine quantité de graines d'un type choisi, et de laisser les indigènes les cultiver sous la direction du chef du village auquel on aurait d'abord inculqué quelques notions sur le mode de culture du cotonnier.

Ce qui est vrai de Madagascar l'est aussi de ses satellites, telles que : Sainte-Marie, Nossi-Bé, Mayotte, les Comores. A Mayotte les cotons récoltés sont de bonne qualité, se rapprochant de ceux de la Nouvelle-Orléans. Des échantillons en ont été montrés à chacune de nos expositions. Il n'y a eu jusqu'ici que de timides essais de plantation.

La Réunion. — Les cotons de La Réunion ont joui longtemps d'une réputation méritée, mais la canne à sucre comme cela s'est produit aux Antilles a entièrement détrôné cette culture, et depuis 1873, la culture a toujours été en diminuant, les exportations sont actuellement à peu près nulles. On peut cependant récolter à La Réunion des cotons très appréciés, analogues aux meilleures sortes d'Amérique. Le principal obstacle au développement de cette culture est le haut prix de la main-d'œuvre, hausse sensible surtout par le peu de travail fourni par l'indigène. Une fois le salaire payé, il ne reste plus au planteur qu'un bénéfice insuffisant pour couvrir les frais généraux de son exploitation.

Exportations de la Réunion.

1864.....	18.245 kilogs de coton.
1865.....	16.795 —

Les dernières statistiques ne signalent plus aucune exportation de coton.

Nous laisserons de côté pour l'instant tous les autres pays africains qui constituent les colonies européennes où s'est exercé l'activité des associations fondées en divers pays pour le développement dans leurs colonies de la culture du coton ; nous examinerons la production, d'ailleurs encore peu importante de ces pays en même temps que nous étudierons les travaux de ces diverses associations et l'activité qu'elles ont montré dans la poursuite de leur but. Ce sera là le sujet de notre deuxième partie.

Comment les pays européens qui emploient principalement le coton, qui ont une industrie cotonnière considérable et qui sont en même temps possesseurs de colonies étendues et situées sous toutes les latitudes se trouvent amenés à chercher à développer cette culture du coton par leur propre domaine colonial. C'est ce que montre bien le résumé de la production cotonnière du monde, par quoi j'ai commencé cette étude.

CONCLUSION

On peut de toute cette revue de la production cotonnière tirer deux réflexions :

Dans la première moitié du XIX^e siècle, l'Amérique (Etats-Unis, Antilles, Brésil) et les Indes anglaises ont fourni presque tout le coton nécessaire à l'industrie. Puis peu à peu les Etats-Unis ont étouffé la concurrence des Antilles et du Brésil, la production de l'Amérique du sud est, comme nous l'avons vu, aujourd'hui très restreinte. Aux Etats-Unis même, la zone de culture s'étend de plus en plus, surtout vers l'ouest ; le Texas qui, il y a cinquante ans, ne produisait pas de coton, est aujourd'hui au premier rang.

En 1850, les Etats-Unis et les Indes sont presque les seuls producteurs. Tous les autres pays comptent pour à peine un tiers de la production totale. Après la guerre de Sécession, progrès rapides de la production en Egypte qui aujourd'hui fournit la 12^e partie du coton récolté dans le monde entier. Enfin l'Asie centrale a pris rang parmi les importants producteurs et une fois reliée à la Russie et à la Chine par des moyens de transports bon marché, pourra développer considérablement sa production.

D'autre part, l'industrie s'est déplacée en même temps que la culture. Les Etats-Unis, les Indes, le Japon se préparent à lutter contre le commerce étranger. De 1885 à 1898, l'augmentation du nombre de broches a été de 4.50 % en Angleterre pendant qu'elle était de 28 % pour les Etats-Unis et de 99 % pour les Indes anglaises. L'Europe perd lentement sa supériorité industrielle.

Chaque pays cherche à étendre le champ de sa clientèle et veut se réserver le marché de ses colonies notamment ; or, pour y trouver plus d'acquéreurs de marchandises fournies par la métropole, ne faut-il pas s'efforcer d'augmenter leurs facilités d'achat et quel meilleur moyen y a-t-il que d'y développer les cultures les mieux appropriées à leur sol et à leur climat ; et si ces cultures peuvent fournir à la métropole une matière première qui lui fait défaut ou qu'elle ne peut obtenir ailleurs qu'à de hauts prix peu stables, n'y a-t-il pas là pour les colonies et pour la métropole un double avantage qu'elles doivent l'une et l'autre s'efforcer d'obtenir ?

La crise cotonnière qui a sévi dans les premières années du xx^e siècle et qui a fait monter les prix du coton de 52 francs les 50 kilogrammes au Havre en novembre 1902 à 80 francs en mars 1903, crise causée tant par des récoltes déficitaires que par la spéculation effrénée de l'Amérique et qui a mis en péril l'industrie textile cotonnière européenne, et notamment l'industrie française qui a dû, faute de matière première, décréter dans les usines normandes, en 1903, un chômage de deux

jours par semaine ; cette crise a donné l'impulsion définitive à ce mouvement déjà ébauché en Russie, comme nous l'avons vu en étudiant la production du Turkestan russe, en Angleterre où se fonde en 1902 la British cotton growing Association ; en Allemagne, en 1901, par l'initiative du Kolonial Wirtschaftliches Komitee ; en France, où le monde cotonnier est presque unanime pour fonder l'Association cotonnière coloniale en janvier 1903.

DEUXIÈME PARTIE

CRÉATION ET ACTION DES ASSOCIATIONS COTONNIÈRES

CHAPITRE PREMIER

LA CRISE COTONNIÈRE ET LA « BRITISH COTTON GROWING ASSOCIATION »

Dans sa conférence faite en août 1904 à la section économique de la British association à Cambridge, M. Arthur Hutton, vice-président du conseil exécutif de la B. C. G. A., étudiant la crise cotonnière en donne pour raison les causes suivantes :

D'abord un grand manque d'élasticité dans la production américaine. Pendant les vingt dernières années, un accroissement continu de la production, arrivant au point culminant en 1897 et 1898 avec plus de 11 millions $1/4$ de balles, le prix du coton tombant alors à 3 d. par livre. La saison suivante, en considération de ce prix si bas, la surface cultivée en coton est considérablement réduite et la récolte de 1899 atteint à peine 9 millions

1/2 de balles. Les années suivantes la production se relevait à 10 millions 1/2 de balles. Sans doute il y eût augmentation dans les pays autres que l'Amérique mais insuffisante pour faire face à ce déficit.

En même temps que la production avait diminué en Amérique, la consommation du monde s'accroissait de plus de 400 à 500.000 balles par an, et pour la plus grande part dans les états méridionaux des Etats-Unis ; ceux-ci consomment actuellement 4.000.000 de balles par an alors que dix ans plus tôt ils n'en consommaient que deux millions 1/2. En Allemagne et ailleurs aussi la consommation grandit mais dans des proportions bien moindres.

Ces deux causes produisant une pénurie de coton causèrent à l'industrie du Lancashire un préjudice considérable.

En 1901 et 1902, au commencement de la crise, bien des usines ne purent travailler régulièrement ; en 1903 la position fut encore plus grave, et de juin à septembre la majorité des " mills " ne travailla que quarante heures par semaine au lieu de 55 heures 1/2. Après un intervalle compris d'octobre 1903 à janvier 1904 où le travail reprit, de nouveau le travail de 40 heures fut décrété ; en juin 48, en juillet 40 : les résultats ne sont pas uniquement dûs à la pénurie du coton, mais sont causés pour une grande part par les opérations de certains spéculateurs profitant de la situation pour agir sur le marché du coton.

Dirigés par un Américain, M. Sully, ils firent monter

le coton de $5\frac{3}{4}$ d. la livre (novembre) jusqu'à 9 d. en janvier, hausse que dans un article publié dans le *Nord american review* M. Sully prétendait due uniquement à la raréfaction du produit ; mais une baisse de $8\frac{3}{4}$ d. à $7\frac{3}{4}$ d. en mars, suivie par la chute de M. Sully, peut faire juger que cette vive hausse était due pour la plus grande part à la spéculation.

Depuis cette époque le coton fut de nouveau poussé à $8\frac{1}{2}$ puis tomba graduellement jusqu'à 6 d. en juin, juillet $6\frac{1}{2}$, puis fin juillet 6 d.

Il est bien évident, pour l'observateur le moins impartial, que de si violentes fluctuations rendent les affaires régulières impossibles, et cette crise qui frappe si durement l'ouvrier et l'industriel du textile a sa répercussion encore sensible sur les industries connexes telles que fabricants de machines, chimistes, commissionnaires, etc..., banques, compagnies d'assurances, armateurs, etc...

On a estimé que, environ 10 millions d'individus en Angleterre, dépendaient plus ou moins du commerce et de l'industrie cotonnière et personne ne pourrait calculer les pertes colossales causées par le ralentissement du travail dans les usines du Lancashire.

Une grande part du mal peut être supprimée si le marché cesse d'être livré aux agissements de la spéculation étrangère ; mais malgré la proposition qu'on en a fait, on ne voit pas bien comment une mesure législative pourrait empêcher cette spéculation, les marchés à terme étant une nécessité pour le commerce et l'industrie.

On a pensé aussi en Amérique à étendre encore la surface cultivée en coton ; les industriels américains qui souffrent autant que le Lancashire de la pénurie de coton ont envisagé cette possibilité et ont fait une enquête à ce sujet. Mais si les conditions climatériques le permettaient, on pense qu'il n'y aurait pas une main-d'œuvre suffisante pour permettre une récolte de plus de 12 millions de balles. D'autant que les diverses industries qui prennent une extension considérable dans les Etats du sud réclament aussi une main-d'œuvre plus abondante et qu'il semble que la population noire ait une tendance à quitter la campagne pour chercher un emploi dans les villes.

Enfin la population si rapidement croissante des Etats-Unis assurera par ses besoins de plus en plus considérables l'écoulement de toute l'augmentation de la récolte cotonnière. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher le remède.

On peut estimer actuellement la consommation à 16 millions de balles de 500 liv., si cette consommation croît chaque année de 400.000 balles comme on l'estime généralement, c'est deux millions de balles de plus qu'il faudra trouver dans deux ans, où les trouver ?

C'est cette question qui est la raison d'être de la B. C. G. A. comme des associations fondées en France, en Allemagne, ces dernières années.

4) Création de la British Cotton Growing Association.

Le 18 février 1902, une réunion fut tenue à la Chambre de Commerce de Manchester pour discuter la question et dans une seconde réunion du 12 juin 1902 la B. C. G. A. fut inaugurée et un comité exécutif fut nommé.

Un appel de fonds fut fait qui obtint un résultat satisfaisant ; on doit remarquer notamment que diverses associations ouvrières envoyèrent des souscriptions importantes.

Sir Alf Jones (de la maison Elder Dempster and C^o, Liverpool) avait entrepris vers la même époque la poursuite du même but que se propose la B. C. G. A. En mai 1901 il envoya dix tonnes de graines américaines dans les colonies de l'Ouest africain et il agit vivement auprès des gouvernements locaux pour prouver la nécessité de nouvelles plantations en coton.

On comprit la nécessité de fusionner ces deux mouvements, l'un (la B. C. G. A.) conduit par M. Newton, l'autre par sir Jones. Une réunion eut lieu à Manchester le 7 mai 1902 qui décida la constitution définitive de la British Cotton Growing Association.

Voici les résolutions votées dans ce congrès :

1^o La prospérité de l'industrie cotonnière anglaise dépend de l'augmentation de la récolte en coton ; et il est grandement désirable que les centres de production soient multipliés.

2° Création pour atteindre ce but d'une association appelée British Cotton Growing Association.

3° Le principal objet de cette association sera l'extension de la culture du coton dans les colonies britanniques, dépendances et protectorats.

4° Création d'un fonds de 50.000 livres à répartir en cinq années.

5° Autorisation pour l'association de former une ou plusieurs compagnies à la condition que les membres de l'association aient la faculté de prendre des actions de l'une ou l'autre de ces compagnies en proportion des souscriptions faites à l'association par chacun d'eux.

6° et 7° Nomination d'un comité général et d'une commission exécutive prise dans son sein.

8° La commission exécutive devra recueillir immédiatement toutes informations utiles et envoyer des experts avec mission d'enquêter sur les meilleures méthodes de culture.

Cette commission devra pouvoir : a) acquérir des terres pour expériences et établissements de plantations ; b) distribuer des graines aux indigènes, les encourager et les assister pour la culture du coton sur leurs propres terres, engager des experts pour la poursuite de ce but ; c) établir des stations pour achat et vente du coton et autres approvisionnements nécessaires aux missions ; d) enfin adopter tous autres procédés que l'avenir pourra suggérer pour atteindre l'objectif proposé.

9° Enfin le comité général devra fournir chaque semestre un rapport sur l'état des travaux.

En novembre 1903 il fut décidé (voir plus loin) de porter les fonds de garantie à 100.000 livres réparti sur cinq ans. Il fut également décidé qu'à la fin de l'association l'argent restant en caisse serait réparti entre les souscripteurs au prorata de leur versement total.

B) Travaux de la B. C. G. A.

Le premier travail de l'association nouvelle consistait nécessairement en enquêtes et expériences, le Gouvernement lui donna à cet effet aide et encouragement. On dut encore aider pécuniairement des planteurs, envoyer des experts dans les diverses régions de l'Empire britannique. Le résultat de ces premiers travaux fut si satisfaisant que le fonds de garantie en octobre 1903 fut porté de 50.000 livres à 100.000 livres pour permettre d'étendre davantage les expériences. Enfin, la situation faite au marché cotonnier par les spéculateurs et à leur tête, M. Sully, était telle qu'on décida de pousser les choses vivement et d'établir des plantations sur des données commerciales partout où on apercevrait des chances suffisantes de succès. De plus on décida de constituer l'association sur une base légale et de demander une charte au conseil privé. Le comité exécutif était d'ailleurs très vivement encouragé dans cette voie par la mention que fit des efforts de l'association le discours du Trône du 2 février 1904.

Une des premières possessions britanniques dans laquelle

furent faites des enquêtes est l'Empire Indien qui produit actuellement une grande quantité de coton, mais dont la qualité (voir plus haut Indes Anglaises) ne convient pas aux filatures du Lancashire. Néanmoins l'association a cru qu'il était de l'intérêt de tous de stimuler la production, même en cette qualité, et à ce sujet on doit remarquer que les associations anglaises et continentales poursuivent leur œuvre de concert et qu'il existe entre elles des relations très cordiales.

Comme le dit si justement M. Hutton : « En ces temps troublés, l'Angleterre et le reste de l'Europe sont sur le même vaisseau et doivent se prêter une mutuelle assistance. »

On ne peut trop exagérer l'importance internationale de ce mouvement pour le développement de la production cotonnière et la recherche de nouveaux champs de culture.

Nous avons vu plus haut les résultats obtenus dans les îles des Indes occidentales, et aussi les résultats obtenus en Egypte, qui ne nécessitent pas le concours de l'association anglaise.

Nous allons maintenant passer en revue les colonies anglaises ou la B. C. G. A. a fait sentir son action en nous aidant des rapports publiés par ses soins pendant ces dernières années et nous verrons ainsi les résultats qu'elle a obtenus jusqu'à présent et ceux qu'elle peut attendre dans l'avenir.

Afrique orientale.

Ouganda. — Il n'y a pas eu jusqu'à présent de grandes expériences faites dans cette région, toutefois on a le meilleur espoir que le coton égyptien y prospérera facilement. Le Foreign Office y envoya un expert en 1903 et le haut commissaire, Sir Charles Eliot informait la B. C. G. A. qu'il y avait quantités de terres où la culture du coton serait possible et une main-d'œuvre suffisante.

De plus, fait à remarquer, le coton égyptien qui n'a pu s'acclimater en Amérique, dans les Indes ou ailleurs, qu'en perdant ses qualités de finesse, paraît devoir très bien réussir dans l'est africain anglais, comme le prouve un échantillon de coton récolté dans le Protectorat allemand voisin, et vendu à Liverpool comme la meilleure sorte égyptienne.

D'après Sir Charles Eliot, qui depuis lors a cessé d'être haut commissaire de cette région et qui avait examiné avec attention les chances de succès de la culture cotonnière dans l'Ouganda, les meilleurs terrains de culture seraient le long de la côte et aussi dans le voisinage du lac Victoria.

Dans les territoires élevés près de Nairobi, où les Européens peuvent séjourner d'une manière durable, le climat ne convient pas à la culture du coton.

Quoique la B. C. G. A., à cause du manque de fonds, n'ait pu prendre une part très active dans le développement du mouvement cotonnier dans cette colonie, elle

s'est efforcée d'aider la compagnie de l'Ouganda qui a déjà pu mettre sur pied une exploitation et installation d'égrenage et mise en balle importante et a obtenu déjà des quantités importantes d'excellent coton longue soie.

Une des principales difficultés est la question du transport, l'Ouganda Railway suffira au transport dans l'intérieur du pays, mais il n'existe pas de service direct entre Mombassa et l'Angleterre, et actuellement il faut envoyer les marchandises à Aden ou à Bombay d'où on les transborde, ou bien encore par la ligne Allemande ils peuvent gagner Hambourg et de là être expédiés en Angleterre.

Quantité de coton exporté et valeur.

		Balles de 400 livres :		
		1904	1905	
British East..	}	72	285 £	249
Africa.....				
Uganda.....		54	236	240
				1.089

Années finissant le 31 mars.

(D'après les chiffres du Département Commercial du Board of Trade).

British Central Africa-Nyassaland. — Le climat de cette colonie est tout à fait favorable à la culture cotonnière, la main-d'œuvre en quantité suffisante, et les planteurs Anglais y sont assez nombreux.

Ceux-ci, ainsi que des missions industrielles et certaines

Compagnies ont tenté de nombreuses expériences. L'Association a fait des envois de graines, les semences égyptiennes ont donné de bons résultats et on peut espérer avec une presque certitude que cette colonie deviendra un des futurs pays grands producteurs de coton. Une étendue considérable a déjà été plantée en coton et une avance de 1000 liv. a été faite en 1903 à deux planteurs. 2.000 acres furent plantées en coton et la récolte envoyée à l'Association pour la vente, dont le produit une fois les frais et les avances remboursés doit revenir aux planteurs.

La main-d'œuvre est suffisante, quoiqu'on l'attire très vivement dans l'Afrique du Sud pour les mines d'or.

En 1904 la saison fut des plus défavorables et la récolte qu'on croyait devoir être de plusieurs milliers de balles n'atteignit que 800 balles. Le coton souffrit de certaines maladies que l'on croit causées par le temps froid et une culture défectueuse. Les planteurs n'ont en effet aucune expérience de cette culture et il n'y avait alors personne dans le département d'agriculture du gouvernement local qui put les assister.

L'association dut agir vivement près du Colonial Office pour obtenir l'envoi d'un "cotton expert" et ce n'est qu'en mars 1905 que M. Simpson put être envoyé dans l'Afrique centrale. Pour soutenir les planteurs atteints par le désastre de 1904, le Conseil de l'association offrit une avance de 1 liv. par acre aux planteurs honorablement connus, mais à la condition que le coton

récolté serait expédié à la B. C. G. A., c'est ainsi que la somme de 9.279 liv. fut versée par « The African Lakes Corporation » qui agit comme agent de l'association et fournit pour 1.454 liv. de machines. 18.000 acres furent plantés en 1905 alors qu'il n'y en avait que 5.000 en 1904. Le temps fut de nouveau exceptionnellement froid et le coton ne réussit guère dans les terrains élevés.

Le coton expédié en Angleterre est d'une bonne qualité, type égyptien, il a valu 6 d. 1/2 par livre. Dans les bas pays le coton réussit fort bien et on en vendit en octobre 1904 à 8 d. par livre.

M. Simpson, l'expert envoyé par le Colonial Office, est d'avis que, malgré le mauvais temps des deux années passées le coton égyptien genre Abassi devra réussir; mais que les planteurs ont à se perfectionner beaucoup et à transformer leur méthode de culture. Son rapport est en général favorable à l'extension de la culture en Nyassaland.

L'association ne se découragea pas par les premiers résultats assez défavorables. Elle estima avec juste raison que les campagnes d'expériences ne pouvaient guère être fructueuses, et malgré les pertes qu'elle subit parce que certains planteurs ne purent rembourser les avances, elle les renouvela en 1905-1906 à certains planteurs bien choisis.

La campagne paraît avoir bien commencé et les planteurs ont l'avantage d'avoir les conseils d'un expert du Gouvernement. Il paraît probable que en certains cas les résultats seront meilleurs en coton américain longue soie qu'en égyptien.

L'association s'efforce de décider le Gouvernement à créer dans différents districts des fermes d'essais avec le concours de l'association.

Une autre difficulté provient de la difficulté d'obtenir des travailleurs, le noir refusant de s'éloigner de sa propre ferme, et il est possible qu'on obtienne de meilleurs résultats en laissant cultiver le coton par les indigènes eux-mêmes. Pour les encourager dans cette culture on décida de leur garantir un certain prix de vente et de leur fournir toutes facilités possibles pour l'égrenage et la mise en balles. Un accord satisfaisant fut conclu par la " African Lakes Corporation " agent de la B. C. G. A.

La question des transports se pose en Nyassaland d'une façon difficile ; au moment où l'association commença à s'occuper activement de l'Afrique Centrale, on devait encore utiliser les porteurs pour mener le coton récolté dans le haut pays, jusqu'au Zambèze navigable. Malgré le prix assez raisonnable du transport, le prix de revient du coton à Liverpool était de 4 1/2 à 5 d. la livre, mais le plus grave inconvénient était d'enlever par le portage une grande quantité de travailleurs qui auraient été mieux employés à la culture.

Le chemin de fer projeté est maintenant construit (1906) de Port Herald à Chiromi et en voie de construction entre Chiromi et Blantyre et on espère que toute la ligne sera terminée en 1907. Il reste néanmoins plusieurs transbordements nécessaires qui majorent considérablement le prix du transport.

Malgré les récoltes médiocres des dernières années les chiffres d'exportation montrent une marche vraiment croissante.

	Livres anglaises	Livres sterlings
1902-1903	192	3
1903-1904	56.577	1.177
1904-1905	285.185	5.914
1905-1906	776.621	16.180

Rhodésia. — Il n'est pas douteux que le coton ne puisse également prospérer dans la Rhodésia, mais on peut craindre que la main-d'œuvre soit insuffisamment nombreuse pour permettre un développement bien considérable de la production cotonnière dans cette région.

De nombreuses demandes de secours avaient été en 1905 adressées par les planteurs à la B. C. G. A. qui ne put y répondre faute de fonds disponibles. Mais elle fournit à la British South Africa Cy 40 tonnes de semences égyptiennes que la Compagnie entreprit de distribuer sur son territoire. Il paraît impossible à la B. C. G. A. d'agir dans ce territoire sans la coopération de la South Africa Cy. Des pourparlers furent engagés qui aboutirent à la formation d'une compagnie subsidiaire où la South Africa s'engagea pour 5.000 livres et la B. C. G. A. pour 7.500, le restant étant fourni par des particuliers.

Cette société, qui est maintenant en activité, s'efforce

de développer la culture cotonnière parmi les populations indigènes.

Afrique du Sud.

La B. C. G. A. s'estime incapable de prendre une part bien active dans le développement de la culture cotonnière dans l'Afrique du Sud. Néanmoins, elle est restée en relations suivies avec l'agricultural office du Gouvernement et de nombreuses compagnies et planteurs, leur envoyant avis et fournissant des graines. Il est évident que le coton peut prospérer dans ces pays, Transvaal, Natal, etc... mais on ne peut compter sur des récoltes bien considérables. De plus la main-d'œuvre est presque entièrement accaparée par le travail dans les mines d'or.

Ouest Africain.

L'étendue de ce pays est considérable ; l'Ouest africain anglais représente en effet le tiers de la surface de l'Inde entière.

Sans doute le coton ne peut croître sur toute cette surface, de plus, il n'est pas désirable que le pays vive d'un seul produit. La surface, dit M. Hutton étant de 500.000 mille carrés, s'il est possible de planter $1/10^e$ en coton, cela ferait 30 millions d'acres qui, fournissant en moyenne $1/3$ de balle par acre, donneraient 10 millions de balles de coton. On voit qu'il y a là un champ d'acti-

tivité immense. De plus, la population noire est nombreuse, on l'estime à 20 millions d'individus, la population noire des Etats-Unis qui cultive le coton ne dépasse pas 10 millions d'individus, on comprend que l'association anglaise ait fait porter son plus grand effort de ce côté, dans un pays où le coton est encore cultivé aujourd'hui et depuis des siècles. La plus grande quantité de coton exporté il y a quelques années était de qualité rude, soie de moyenne longueur, genre péruvien, pour lequel il n'y aura jamais un grand marché ; on l'emploie surtout mélangé avec la laine, mais il y a quelques variétés indigènes excellentes ; un échantillon de Sierra Leone a été reçu qui paraît meilleur que la moyenne du coton américain.

Quiqu'on ait obtenu de bons résultats avec des semences importées d'Amérique on peut penser que le coton indigène ou un mélange d'indigène et d'américain pourra donner de meilleurs résultats : quoiqu'il en soit l'association B. C. G. A. a le meilleur espoir que cette contrée deviendra bientôt grande productrice de coton et sera la sauvegarde de l'industrie du Lancashire.

En dehors des difficultés que cause le climat qui rend nécessaire que la culture cotonnière soit dans ce pays une culture indigène, une autre difficulté était que la culture cotonnière du pays était insuffisante pour l'exportation et que l'association était amenée à mettre sur pied une industrie nouvelle. Si elle avait trouvé un département d'agriculture agissant comme dans l'Inde ou

les Indes occidentales, ou des planteurs blancs connaissant bien les cultures tropicales comme dans le Nyassaland ou aux Antilles, la tâche de l'Association aurait été grandement facilitée, mais au lieu de cela elle eût tout à reprendre à l'origine. Aussi doit-elle se féliciter grandement du résultat obtenu dès les premières années, le coton de l'Ouest africain arrivant par chaque courrier à Liverpool et se vendant facilement.

Le premier soin de l'association a été de fonder de grandes fermes ou plantations qui doivent servir d'exemples, faire l'éducation des indigènes et leur fournir les meilleures graines possible. Enfin, faire ce que le gouvernement Indien a été prié de faire dans les Indes britanniques. Dès la première année, trois fermes de ce modèle ont été établies. En plus de ces établissements, l'association a décidé et entrepris l'achat du coton des indigènes de façon à leur assurer une rémunération suffisante. A cet effet, elle a conclu un arrangement avec les autorités coloniales en vertu duquel en échange d'une aide financière de leur part, l'association a assumé toute l'entreprise dans l'Ouest africain anglais et garantit aux indigènes un prix fixé pour trois années.

Les grandes difficultés dans ces colonies proviennent du climat dangereux, du manque de rivières navigables et de communications par voies ferrées. Le climat ne paraît pas devoir être si dangereux qu'on le croyait au premier abord, grâce aux études de l'école de médecine tropicale de Liverpool, mais les régions centrales qui sont

celles où le coton a les meilleures chances de réussir ne peuvent être ouvertes au commerce que par la création de chemins de fer suffisants. C'est d'ailleurs le seul moyen de rendre ces colonies productives pour la métropole, et cela faciliterait non seulement le développement cotonnier mais encore toutes sortes d'autres commerces actuellement impossibles avec ces pays dont l'accès est presque aussi difficile, dit M. Hutton, que s'ils étaient situés dans une autre planète.

Dans les rapports de la B. C. G. A. nous voyons que le travail des fermes modèles est vivement poussé. Des essais ont été faits tant avec les cotons indigènes qu'avec les cotons importés pour déterminer l'espèce la meilleure dont l'emploi serait à généraliser. Une demi-douzaine de variétés ont été ainsi expérimentées. En 1904-1905 les pluies dans la Sierra Leone et au Lagos ont été irrégulières et ce n'est qu'à la Nigeria du Sud que les conditions ont été vraiment favorables. Néanmoins les rapports sont en général favorables.

Il ne fallait pas s'attendre d'ailleurs que, dès la première campagne, les résultats soient suffisants pour couvrir les frais des premières expériences, aussi l'Association a-t-elle décidé de mettre de côté une réserve de 25 % des frais d'établissement des plantations.

En somme l'association a entrepris là une œuvre qui paraissait devoir incomber à l'administration des colonies, aussi celle-ci l'a-t-elle reconnu en lui allouant une somme de 1.500 liv. pour Sierra Léone ; 2.000 pour le Lagos et

3.000 pour la Nigeria du Sud ; de plus sur les chemins de fer à vapeur du gouvernement, le coton est transporté sans frais et les fonctionnaires sont à la disposition de la B. C. G. A.

Ces subsides des gouvernements coloniaux doivent expirer en 1907, mais des pourparlers sont en train pour les prolonger à nouveau pendant trois ans dans les proportions suivantes et pour reconnaître les dépenses faites par la B. C. G. A. en plantations d'expériences, distributions de grains, envois d'experts, éducation des indigènes, etc.....

Sierra Leone	2.000 livres
Côte de l'or	1.500 —
Lagos et Nigeria sud .	5.000 —
Nigeria nord	1.000 —
	9.500 livres

On a proposé de plus de supprimer les privilèges accordés sur les chemins de fer gouvernementaux, mais à la condition que l'association soit relevée de l'obligation de payer une garantie de 1 d. par livre de graines de coton.

Il n'a pas été question du prix payé aux indigènes, il y a en effet toute raison de croire que ce prix pourra être maintenu et il est certain qu'un prix fixe est le meilleur encouragement aux fermiers indigènes pour les engager à continuer et étendre la culture du coton. Il est bien évident que d'ici bien longtemps les indigènes de l'intérieur de l'Afrique ne pourront comprendre et apprécier

les fluctuations journalières des prix du coton sur le marché de Liverpool.

En connexion avec les expériences faites sur les diverses variétés de graines on fit aussi des essais avec le maïs et autres produits agricoles comme plantes de transition à cultiver entre l'époque de la récolte du coton et la saison des nouvelles semences.

Si ces essais sont couronnés de succès, ce sera d'un grand aide pour encourager les indigènes à cultiver le coton en leur procurant des profits supplémentaires et leur épargnera un travail considérable de défrichement.

On avait exprimé des doutes sur la nécessité de garantir aux indigènes un prix fixe pour la livre de graines de coton (1 d. par livre exactement). Le résultat montré par la balance pendant l'exercice 1904-1905 accuse un bénéfice de 108 liv. 17 s. 1 d. Il était dû en grande partie aux hauts prix où le coton a été maintenu pendant cette période par les spéculateurs. Mais on doit l'attribuer aussi à ce fait que le coton envoyé en Angleterre pendant cette saison était d'une bonne qualité. En effet la proportion à l'égrenage a décru ; il suffisait de 3 livres $3\frac{1}{4}$ de graine pour une livre de coton en soie, alors qu'en 1904 il en fallait 4 livres. C'est donc un abaissement du prix de 4 à $3\frac{3}{4}$. Le coton de l'Ouest africain peut revenir à Liverpool entre $4\frac{3}{4}$ à 5 d. la livre et si la proportion à l'égrenage peut s'améliorer il est fort possible que l'association puisse maintenir le prix de 1 d. la livre.

Il est indispensable pour donner confiance aux indi-

gènes que les prix aient une certaine stabilité toutefois l'association ne doit naturellement négliger aucune source de profit qui lui permette de rentrer dans ses débours.

L'expérience a montré que le moyen le meilleur pour activer le développement de la culture cotonnière dans l'Ouest africain était de la remettre aux mains des noirs et d'en faire une industrie véritablement indigène.

En effet, les noirs travaillent beaucoup mieux pour leur propre compte que lorsqu'ils sont salariés sur une plantation appartenant à des Européens.

Le gouvernement cédant aux instances de l'association a créé un poste de surintendant général de l'agriculture pour l'Ouest africain. Le fonctionnaire nommé à ce poste (M. Gerald Dudgeon) qui avait déjà une grande expérience de la culture tropicale a étudié spécialement la culture du coton aux Etats-Unis et en Egypte.

Autant qu'on peut en juger par le présent, les territoires les meilleurs sont ceux de l'intérieur et ceux où on ne rencontre pas la concurrence de la culture des arachides. Les progrès faits dans l'année 1905-1906 dépassent, dit le rapport de la B. C. G. A., les espérances.

En Lagos, l'industrie cotonnière s'établit d'une façon vraiment commerciale quoiqu'on doive sans cesse continuer les expériences pour améliorer la qualité du produit qui, malgré les progrès faits sur l'année précédente, laisse encore à désirer. Le chemin de fer du Lagos va gagner à l'intérieur Oshogbo et ouvrir de nouveaux territoires à la culture.

En Nigeria du Nord, la seule partie actuellement exploitable est celle avoisinant le Niger et la Bénoué. En un an ou deux la B. C. G. A. espérait de bons résultats dans cette colonie et aussi, mais sur une moindre échelle, sur la Côte de l'or; mais dans la Sierra Léone et la Nigeria du Sud elle estime que des résultats satisfaisants demanderont une longue patience.

Nous allons passer en revue, avec un peu plus de détails, les travaux de la B. C. G. A. dans les diverses colonies qui composent l'Ouest africain anglais.

Gambia. — Cette colonie anglaise est entourée de tous côtés par les possessions françaises; c'est une bande de terre assez étroite bordant le fleuve sur les deux rives. La B. C. G. A. estima que malgré son peu d'importance on ne devait pas négliger cette colonie et on y envoya un expert en 1903.

Cet expert, M. Severs, dut, pour des circonstances exceptionnelles, interrompre son séjour en Afrique et pratiquement le travail entrepris fut à recommencer. Un jeune expert américain, M. Echolls, fut envoyé en 1904 pour le remplacer et a établi une ferme modèle pouvant servir de leçon pratique pour les indigènes. M. Severs, le premier expert envoyé, avait constaté dans son rapport que quantités de terres pourraient être exploitées en coton, mais que la plus grande difficulté serait de faire entreprendre aux indigènes quelque chose de nouveau.

On a reçu en Angleterre quelques échantillons du

coton récolté, il est certain que ce serait pour cette colonie anglaise un grand avantage si on développait la culture cotonnière, ce serait là une industrie indigène annexe qui viendrait à côté de la seule industrie actuellement existante en ce pays. je veux dire la récolte des « ground nuts ». De plus, la Gambie possède un inappréciable avantage qui est d'avoir une voie d'eau, la Gambie, navigable pour des petits vapeurs à travers la majeure partie de la colonie, ce qui évite toutes les dépenses d'établissement d'un chemin de fer ou les frais considérables de portage.

Grâce à un fâcheux malentendu, en 1904, les indigènes crurent que l'association leur paierait 2 d. la livre de coton en graines, prix impossible ; la quantité produite étant peu importante le gouvernement consentit à assumer cette perte. En 1905 les indigènes refusèrent de vendre leur coton à 1 d. la livre ; les « ground nuts » étant sans doute d'une vente plus rémunératrice, et le domaine cultivable peu considérable, le Conseil décida, en février 1905, de ne plus dépenser aucun argent en Gambie étant donné le résultat qu'on pourrait en tirer, étant donné aussi le peu de fonds disponibles. La perte subie par l'association, après déduction de la contribution du gouvernement, monte pour l'exercice 1904-1905 à 475 livres.

Sierra-Leone. — Le territoire de cette colonie est plus étendu, la population plus nombreuse, et c'est exceptant le Lagos et la Nigeria du Sud, sans doute là que les

chances de succès dans un avenir immédiat sont les plus considérables et meilleures que dans toute autre possession anglaise de l'Ouest africain. L'association s'était, en 1903, assuré les services d'un jeune Américain de la vallée du Mississippi, M. Shelby Neely. On commença par planter quelques lots de terres en graines américaines, mais le meilleur échantillon envoyé en Anglanterre fut obtenu de plants de graines indigènes que M. Neely avait trouvées pendant son exploration. Autant qu'on pouvait en préjuger dès la première campagne, deux districts favorables au coton : le Sherbro, district dans lequel il y a de nombreux cours d'eau praticables et, plus au nord, le pays qui traverse le chemin de fer actuellement existant. Ainsi la difficulté de transport serait écartée pour le présent.

Sur le vu des rapports de l'expert le comité exécutif de l'association avait décidé d'agir sur une plus grande échelle et de pousser vigoureusement les opérations et d'établir un expert dans le district de Sherbro et un autre sur le chemin de fer, de plus 3 fermiers nègres furent envoyés des Etats-Unis.

Pendant la saison 1904 le temps fut très défavorable, la chute de pluie dépassant 100 pouces et la récolte fut très abîmée aussi bien sur les plantations de l'association que dans les fermes indigènes, malgré cela la récolte fut de plus de cent balles de coton mais la qualité très inférieure.

Les rapports de 1905 étaient plus satisfaisants, la meil-

leure variété obtenue, le coton quandi, une espèce indigène. Les indigènes paraissent très sceptiques sur la réussite probable des espèces importées; il est donc important d'avoir des semences indigènes pour les saisons prochaines. Si plus tard les nègres développent suffisamment leurs cultures cotonnières, l'association s'efforcera d'améliorer la qualité car le quandi est peu utilisable par les filatures du Lancashire.

Des expériences sur les meilleures variétés ont continué en 1905 et 1906 sur les plantations de l'association. Il faut nécessairement du temps pour mettre cette culture au point. Peut-être devrait-on essayer du mélange des graines indigènes et des semences importées. Le conseil envisage, quoi qu'il en soit, l'avenir avec confiance. Dans une interview du 12 décembre 1905, M. Leslie Proby, gouverneur du Sierra Leone a exprimé son bon espoir et dit que suivant lui si on trouve une bonne variété et une bonne rotation des récoltes la Sierra Leone pourrait quelque jour produire jusqu'à 250.000 balles de coton.

Une factorerie a été installée pour l'égrenage à Moyamba en 1905 et inaugurée le 21 mars. Elle contient trois machines à égrener mues par un moteur de 50 H-P et une presse hydraulique. L'usine peut faire 50 à 100 balles par semaine.

Gold Coast. — La colonie de la côte de l'or a de bonnes terres et une population importante, mais malheureusement pour les projets du Lancashire de nombreuses compagnies de mines d'or y sont établies et, en consé-

quence, la main-d'œuvre y est coûteuse et dans la partie ouest de la colonie elle est complètement absorbée par le travail des mines. Toutefois il y a de meilleures conditions dans la partie est, et l'association y envoya en 1903 un expert, M. Fisher. Son rapport était très encourageant, il disait notamment que les indigènes sont intelligents et désireux d'apprendre. On peut montrer comme exemple d'un produit se développant rapidement le cacao qui, il y a quelques années inconnu dans la région, a été en 1902 exporté en grande quantité ; 5 millions de kilos et 95.000 liv. et est le plus important produit de la colonie avec l'huile de palme, et celà est dû uniquement à la culture indigène avec l'assistance du Gouvernement. L'association est donc en droit d'espérer, si la nature y prête, des résultats aussi satisfaisants.

Les échanges dans la partie Est sont facilités par des routes et par la rivière Volta. Néanmoins le chemin de fer de Accra à Kpong ouvrirait un pays important au développement des échanges et de la culture.

En considération de l'absorption de la main-d'œuvre par les mines d'or, on jugea sage de ne pas faire de grandes dépenses dans cette colonie. Néanmoins des expériences importantes furent faites par M. Fisher sous la direction du surintendant du département de l'agriculture du Gouvernement. Le coût de ces expériences étant payé par le Gouvernement, l'association y contribuait pour un tiers. M. Fisher aurait réussi à créer une espèce hybride, mélange d'américain et de coton indigène. Les

résultats ont été en 1904-1905 satisfaisants. En 1905-1906 un nouvel arrangement avec le Gouvernement donna à l'association la haute main sur la culture cotonnière dans le Gold Coast ; mais en retour, elle touchait une subvention de 1.500 liv. sur les fonds coloniaux. La plantation d'expérience de Labolabo a été installée par la B. C. G. A. et le terrain environnant a été reconnu comme parfaitement propre à la culture cotonnière. L'expert, M. Fisher, a obtenu de bons résultats avec les variétés américaines ; les indigènes montrent une grande bonne volonté pour entreprendre cette nouvelle culture. Des égreneuses à vapeur ont été installées, quoique avec difficulté de transport car les machines ont dû être menées à une grande distance par des pirogues indigènes sur la Volta River, quoique Labolabo ne soit pas très facilement accessible c'est le centre d'une très bonne région pour le coton et l'association a pu conclure des arrangements assez satisfaisants avec la Volta Transport Cy.

Lagos. — Le Lagos est la colonie que l'association cotonnière anglaise considère comme la plus propre à donner le plus vite des résultats très satisfaisants pour la tâche qu'elle a entreprise.

Habité par une population nombreuse et intelligente, qui s'est toujours adonnée à l'agriculture et connaît déjà la culture du coton avec, il est vrai, des méthodes très grossières et primitives ; pays aux larges ondulations de terrain, avec un chemin de fer gagnant déjà l'intérieur, le Lagos offre les meilleures conditions pour un champ

d'expériences et pourra même donner des résultats immédiats, de préférence à toute autre colonie anglaise de l'Ouest africain.

Malheureusement, le premier exercice 1903-1904 n'a pu donner de bons résultats à cause des discussions qui se sont élevées entre indigènes et Européens à cause de la coutume ancienne qu'on a fait revivre de lever des tributs sur les villes indigènes de Abéokuta et de Ibadan ; ces querelles ont empêché l'arrivée à bon port des graines envoyées, retardé la mise en marche des machines qu'on avait expédiées. Deux experts des Indes occidentales ont été envoyés, qui ont, dès 1903-1904, entrepris l'éducation des indigènes.

Les premiers échantillons reçus étaient assez beaux, mais pas d'aussi bonne qualité qu'on aurait pû l'espérer. Ceci dû d'abord aux troubles mentionnés plus haut et aussi au manque de pluies suffisantes en 1903. Il y a eu en effet une mauvaise récolte générale de tous les produits de l'agriculture indigène. Mais ces troubles ne sont que passagers et l'association pouvait espérer de meilleurs résultats au Lagos, qui exportait autrefois jusqu'à 76.000 liv. de coton en une année.

Comme la meilleure région cotonnière est l'Hinterland, il serait nécessaire d'étendre la voie ferrée plus loin, au delà d'Ibadan vers Ilorin, pour ouvrir la contrée de Yoruba alors presque inaccessible.

Les résultats de 1904-1905 ont été des plus satisfaisants, alors qu'en 1902-1903 on put exporter 31 balles

seulement ; en 1903-1904, l'exportation monta à 7.250 et en 1904-1905 à 5.157 balles, ce qui représente 40.000 liv., beau résultat pour une industrie qui quatre ans auparavant ne faisait aucune exportation, d'autant plus qu'en 1905 les plantations de l'association n'étaient pas encore en plein travail et que ces 5.000 balles sont entièrement le produit de la culture indigène, résultat d'autant plus surprenant que le coton vient en majeure partie d'Abeokuta et Ibadan, centre de l'industrie de l'huile de palme et qu'il est étonnant que les indigènes aient entrepris si rapidement une nouvelle culture. Sans doute, le prix de 1 d. par livre garanti par l'association a été un important facteur de ce bon résultat.

En 1904, deux petites usines d'égrenage ont été installées à Abeokuta et à Ibadan, mais eu égard au rapide développement de la culture, le conseil de l'association a décidé d'en créer une nouvelle avec cinq égreneuses et un système de manutention mécanique peu encombrant et évitant que le coton ne soit sali. L'association a jugé nécessaire pour que le coton de l'Ouest africain reste d'une bonne qualité qu'elle ait toujours la haute main sur la vente et l'égrenage.

En 1905-1906, les résultats ont été excellents, meilleurs que le comité de l'association ne pouvait l'espérer, On s'attend en effet à une récolte de 6.000 balles, soit au total une valeur de 70.000 liv., résultat en effet remarquable en un temps si court, résultat qui donne à la colonie une capacité d'achat de plus en plus considé-

nable, car la culture cotonnière se développe surtout dans les régions où on récolte peu l'huile de palme. Ceci prouve la nécessité pour étendre le territoire planté en coton d'ouvrir l'intérieur par des routes et chemins de fer le plus vite possible.

M. Hutton, dans son rapport, se fondant sur cette rapidité de développement surprenante, va jusqu'à dire que si la progression se maintient en 1910, le Lagos devra exporter 100.000 balles de coton, d'une valeur de 1 million de livres, c'est-à-dire le chiffre de toute son exportation actuelle.

La production a si rapidement augmenté en 1905-1906 que les égreneuses de l'association ont à peine pu suffire à la besogne, aussi l'association a-t-elle décidé la création de nombreux groupes. Voici donc, pour la prochaine saison 1906-1907, les groupes qui pourront marcher :

Churchil, Ginnery, Abeokuta, à 4 égreneuses.	4.800 balles
Erniva Road..... 3 —	2.000 —
Malborough, Ginnery, Ibadan. 5 —	6.000 —
Iwo..... 3 —	2.000 —
Oyo..... 3 —	2.000 —
Meko, égrenage à main.....	200 —
	17.000 balles

Le conseil pense que ces groupes suffiront à assurer les demandes actuelles, mais a appelé l'attention des membres de l'association sur la nécessité d'un capital

important pour l'augmentation future de la production. Les dépenses de tous ces établissements sont considérables mais nécessaires, car ce n'est qu'en continuant à agir directement par ces égreneuses et ses propres plantations que l'association pourra améliorer suffisamment la qualité du coton du Lagos.

Le gouverneur (sir Walter Egerton) a pris grand intérêt à l'œuvre de l'association et favorisa la construction de routes et chemins de fer vers le centre, qui serait, d'après les voyageurs, le meilleur terrain pour la culture cotonnière ; la nouvelle route d'Ibadan à Oyo est ouverte au trafic, le chemin de fer atteindra sans doute Oshogbo en mars 1907. Enfin, le gouvernement impérial a décidé, à la suite de la visite de la députation au premier ministre, le 17 mai 1906, de pousser vivement l'achèvement du Lagos-railway. Le prolongement de la ligne d'Oshogbo à Illorin a été décidé et de là le chemin de fer gagnera Iebla ou un autre point sur le Niger. Ceci permettrait d'ouvrir à la culture cotonnière un territoire de près de 3 millions d'acres ; on a pu même calculer qu'un mille de rail construit devait correspondre à une production de 4.000 kil. Enfin, le gouvernement a autorisé l'achat de matériel, wagons et locomotives, dont le défaut se faisait vivement sentir.

Nigeria du Sud. — Contrée étendue et favorable à la culture du coton, mais la population, si elle est assez nombreuse, est d'un type moins intelligent que sur les autres pays de la côte. M. Prince, un expert, a cultivé sur une

plantation de 50 acres au dessus du Niger vers Onitsha, il avait semé de la graine américaine ; un échantillon important envoyé en Lancashire fut trouvé exactement ce que réclament les filatures de ce pays (1902-1903). Un des principaux avantages de la Nigeria du Sud est que ce pays est bien coupé de voies d'eau qui facilitent les transports et évitent les frais d'établissement de chemins de fer. L'inconvénient d'autre part est que pour établir une plantation importante, il faut défricher la forêt, ce qui demande du temps et un travail considérable.

Sur les avis du gouvernement local et après une enquête d'un des maîtres de l'Impérial Institute, sur le sol et les conditions générales du pays, on tenta une expérience dans les environs de Sobo, 600 acres furent défrichés et plantés, mais le résultat fut si mauvais que le Conseil décida d'abandonner l'entreprise (1904) la perte fut de 2.894 livres.

Au contraire, la même année la plantation d'Onitsha a donné de bons résultats. Elle a pu expédier près de 200 balles. On a de plus défriché 500 acres en 1905 dont la moitié furent mis en culture. On a essayé six variétés de graines, l'égyptien a donné de bons résultats, mais la graine américaine paraît mieux réussir, notamment l'espèce dite « Black Rattler » ; mais les résultats de 1905-1906 ne furent pas si encourageants à Onitsha, — la quantité a été sensiblement la même et les indigènes n'ont pas mis grande ardeur à entreprendre cette nouvelle culture — peut-être parce que Onitsha se trouve dans la région de

l'huile de palme, malgré cela le coton récolté était de bonne qualité tant à Onitsha que dans l'autre plantation de l'Association à Uboho où 200 acres avaient été défrichés et plantés ; il est donc certain que le coton peut y réussir, mais il faut trouver le centre, où les conditions de sol, de transport ou les dispositions des indigènes permettent de réussir. Le directeur des plantations de la B. C. G. A. M. Percival, a exploré en 1905-1906 la contrée le long des rives du Niger et il semble que dans les districts du nord-ouest, d'Illushi et Uboho entre Lagos et Niger, on puisse établir une culture indigène étendue. Les noirs y sont meilleurs agriculteurs et plus ingénieux ; la contrée est plus accessible. Le Conseil a donc pensé à transporter sa principale exploitation à Illushi.

Nigeria du Nord. — La Nigeria du Nord, avec sa superficie de 300.000 milles carrés, et sa population de 10 millions d'habitants offre certainement pour l'avenir un énorme champ pour la culture du coton.

Les Haussas sont très intelligents et bien plus civilisés que la majorité des habitants de l'Ouest africain ; c'est une race naturellement pacifique et appliquée aux occupations agricoles et industrielles. Le coton a été durant des siècles cultivé plus ou moins dans la région. « Là nous avons, dit M. Hutton, une région capable de produire tout le coton dont nous avons besoin et bien d'autres choses avec des réserves énormes et qui a coûté quantité d'argent et coûte encore aujourd'hui au contribuable anglais près de 400.000 livres par an et tout cela est perdu

par manque de 500.000 livres ou 1 million que coûterait la construction d'un chemin de fer reliant l'intérieur avec le cours navigable du Niger. Jusqu'à cette construction, il est impossible de développer le trafic de ce pays, trafic qui monte à peine à 100.000 livres par an. »

Les rapports des experts envoyés sur place sont enthousiastes et disent que c'est un des meilleurs pays cotonniers qui existent. Nul doute que si les transports s'organisent on y arrive à d'excellents résultats. Malgré ce manque de transport, l'association a cru devoir faire quelque chose dans la Nigeria du Nord, et après des pourparlers avec le haut commissaire, Sir Frederik Lugard, qui n'aboutirent pas, un arrangement se fit sous les auspices du Colonial Office entre l'Association et la Niger-Cy. Les deux Sociétés devront coopérer pour développer la culture cotonnière dans les distrits avoisinant le Niger et la Benoué.

Une usine d'égrenage est fondée à Lo-Koja qui, en 1906, expédia 960 balles et l'association a établi une petite plantation pour faire des essais et distribuer les graines aux indigènes. Mais rien ne peut être fait sur une assez grande échelle sans moyens de transports, aussi l'association, en mai 1906, envoya une délégation à Sir Henry Campbell Bannermann pour l'entretenir de ses désirs. Sans répondre par une promesse ferme, le premier ministre se montra disposé à aider l'Association à obtenir l'aide quelle recherchait.

**Statistiques de la British Cotton Growing Association
d'après les livres de l'Association.**

Coton ayant passé par les mains de l'Association et vendu par elle, soit pour son compte soit pour le compte des planteurs. Exercice finissant le 31 août.

	Balles		Valeur en livres sterlings	
	1905	1906	1905	1906
<i>West Africa :</i>				
Gambie.....	316	»	1.074	»
Sierra Leone.....	87	113	515	940
Côte de l'Or.....	66	39	230	173
Lagos.....	2.133	4.498	16.936	40.606
Nigeria du Sud.....	157	132	530	593
Nigeria du Nord....	»	905	»	3.551
Indes occidentales ..	1.746	4.042	28.331	68.674
Est Africain.....	1.148	3.082	2.251	8.697
Natal.....	»	55	»	323
Ceylan.....	5	23	23	304
Indes	»	18	»	248
 Total général ...	 5.685	 12.907	 49.890	 124.109

Estimation approximative du coton récolté sous les auspices de l'association (31 août).

	Balles de 400			
	1903	1904	1905	1906
Gambie.....	50	100	300	»
Sierra Leone.....	50	100	200	250
Gold Coast	50	150	200	250
Lagos	500	2.000	3.200	6.300
Nigeria du Sud	50	100	150	200
Nigeria du Nord....	50	100	500	1.000
Afrique occidentale .	750	2.550	4.550	8.000
Afrique orientale ...	150	850	2.000	3.500

Nombre de balles formées par les manufactures d'égre-
nage de l'Association au Lagos.

	1905	1906
1 ^{er} trimestre....	393	1.296
2 ^e trimestre....	1.153	2.172
3 ^e trimestre....	795	1.610
4 ^e trimestre....	593	»
	2.934	5.078

Balles d'environ 400.

Quantité et valeur de coton brut importé dans le
Royaume Uni des possessions et colonies britanniques
pendant les années 1902, 1903, 1904, 1905 (d'après les
statistiques du Board of Trade).

	1902	1903	1904	1905
Afrique occident..	21	1.286	2.000	3.104
Indes occidentales.	1.049	1.931	2.065	2.815
Divers.....	21	44	62	382
	1.091	3.261	4.127	6.301
Canada.....	110	»	»	15.083
Indes, Ceylan, etc.	82.644	204.591	237.444	123.147
	83.845	207.852	241.570	144.531

Valeur en livres

Afrique occid...	151	6.793	15.099	23.342
Indes occident..	7.175	14.464	21.793	28.272
Divers.....	378	427	519	3.217
	7.704	21.684	37.411	54.831
Canada.....	870	»	»	157.383
Indes et dépend.	575.845	1.584.388	2.174.036	990.349
	584.519	1.606.072	2.211.477	1.202.563

Quantité et valeur du coton brut exporté des diverses colonies cotonnières anglaises (Inde exceptée), en 1902, 1903, 1904, 1905 (exercice finissant le 31 décembre), statistiques du Board of Trade.

		Balles de 400			
		1902	1903	1904	1905
<i>Afrique occidentale :</i>					
Gambie	»	4	150	6	
Sierra Leone.....	»	3	70	172	
Côte de l'Or.....	»	26	144	73	
Lagos	31	735	2.157	3.203	
Nigeria du Sud.....	»	»	714	214	
Nigeria du Nord	»	»	718	309	
		31	758	3.954	4.004
<i>Afrique orientale :</i>					
(a) Ouganda	»	»	54	240	
(a) Afrique orient. Angl.	»	»	72	249	
(a) Afrique centr. Angl.	2	142	713	1.942	
		2	142	839	2.431
Indes occidentales.....	757	1.047	1.938	2.998	
Diverses.....	1.303	1.287	1.019	1.572	
Total (b).....	2.093	3.234	7.750	11.005	

(b) Chiffres approximatifs.

(a) Exercices finissant le 31 mars.

	Valeur en livres			
	1902	1903	1904	1905
<i>Ouest africain :</i>				
Gambie.....	1	13	1.462	60
Sierra Leone	»	20	378	509
Côte de l'or.....	»	171	434	516
Lagos.....	150	7.111	12.339	25.000 (b)
Nigeria du Sud..	»	1	2.501	245
Nigeria du Nord.	»	»	?	?
	151	7.316	19.000 (b)	29.000 (b)
<i>Est africain :</i>				
(a) Ouganda	2	6	236	1.089
(a) Est Afr. angl.	»	»	285	1.273
(a) Centre id.	3	1.778	5.941	16.180
	5	1.784	6.462	18.542
Indes occident..	3.906	8.153	28.019	50.000
Diverses.....	7.415	8.607	6.817	10.406
	11.477	25.860	60.308 (b)	107.948 (b)

(b) Chiffres approximatifs.

(a) Exercices finissant le 31 mars.

CHAPITRE II

ASSOCIATION COTONNIÈRE COLONIALE (FRANCE)

A) **Fondation.**

La crise cotonnière menace l'industrie française comme nous avons vu qu'elle menace l'industrie textile anglaise. La France se procure en Amérique la presque totalité du coton qu'elle emploie. Ses 300 filatures, ses 650 tissages, et les 250.000 ouvriers que cette industrie emploie se trouvent à la merci des États-Unis d'Amérique. La tendance de ceux-ci à tout monopoliser, leur prétention, se trouvant détenteurs de la matière première à se réserver à eux seuls le droit de la transformer en tissus pour alimenter l'ancien monde, pourrait ruiner d'un jour à l'autre cette industrie textile qui fait vivre tant d'ouvriers français. La menace même d'un trust n'est plus une crainte chimérique si l'on considère le développement prodigieux de leur industrie cotonnière. On peut, à l'appui de ces dires, citer la création aux environs de Saint-Louis, d'une usine qui avec ses 12.000 métiers et ses 500.000 broches égale le dixième de la production entière de la France.

Le problème consiste donc à trouver les 800.000 balles que fournit actuellement l'Amérique à la France (près de 250 millions de francs).

Un seul moyen : implanter la culture du coton dans nos colonies à qui on devrait demander les matières premières qu'elles sont susceptibles de fournir et qui nous dédommageraient ainsi des lourds sacrifices faits par la France pour acquérir et garder son vaste domaine colonial.

Les syndicats cotonniers régionaux qui, en 1901, décidèrent de fonder le Syndicat général de l'industrie cotonnière française, appelèrent à leur tête M. Esnault-Pelterie, Celui-ci, dans une réunion tenue le 13 novembre 1901, posa nettement le problème et il acquit bientôt la certitude qu'on pourrait tirer un parti avantageux de certaines colonies réunissant les conditions climatériques nécessaires.

Le Comité du Syndicat général de l'industrie cotonnière française recueillit l'avis de M. Dybowski, directeur du Jardin colonial de Nogent-sur-Marne, qui attira particulièrement son attention sur le Soudan qui lui paraissait tout indiqué pour devenir un centre important de la culture cotonnière. Une mission, à la tête de laquelle était placé M. Yves Henry, ingénieur agronome, partait en Afrique occidentale, spécialement chargée d'étudier cette question.

Le Comité, de son côté, se livra à une enquête d'où il ressort que depuis longtemps et dans presque toutes nos

colonies, des tentatives de culture du coton ont été faites, mais l'unanimité des diverses personnalités compétentes interrogées, considère l'Afrique occidentale comme la contrée offrant les meilleures chances de succès.

En 1825, au Sénégal, on créa une prime pour chaque arbuste de cotonnier. Cette institution aurait eu un plein succès si les planteurs n'avaient vu surtout dans cette prime une occasion de réaliser sans risque des bénéfices importants par la fraude.

Dans la nuit précédant les inspections, on fichait en terre des branches de cotonnier et on abusait ainsi les inspecteurs qui les comptaient comme arbustes vivants (Nouveaux voyages dans le pays des nègres par M. Raffenel).

Au moment de la guerre de Sécession, comme nous l'avons vu plus haut, on établit des primes pour développer la culture cotonnière en Algérie.

En 1898, le général de Trentinian avait tenté d'organiser l'expédition de coton indigène du Soudan. Cette première expérience ne réussit pas, mais permit toutefois de se rendre compte des difficultés à vaincre. Le général, après la dislocation du Soudan fut relevé de ses fonctions, et ses successeurs ne reprirent pas son œuvre.

Néanmoins on avait pu se rendre compte que ce coton pouvait se filer dans d'assez bonnes conditions et on pouvait espérer que par la culture et la sélection, les résultats seraient encore bien plus satisfaisants.

Notre pays, aussi intéressé que l'Angleterre et l'Allema-

gne à la culture du coton avait encore pour exemple la Russie, qui la première s'est occupée de pousser d'une façon toute spéciale la culture du coton au Turkestan. En 1898-1899, la récolte fut dans ce pays de 76.000 balles de 500 livres; en 1902-1903, on l'évaluait à 504.000 balles; c'était un exemple encourageant.

Après une conférence de M. Yves Henry, sur l'état de la question dans l'Afrique occidentale française, le comité du Syndicat général de l'industrie cotonnière française vota dans sa séance du 5 novembre 1902 à l'unanimité une motion invitant son Président à réunir une commission d'initiative dans la but de fonder une « Association pour favoriser le développement de la culture du coton dans nos colonies ».

Le 26 novembre 1902 eut lieu une assemblée préparatoire à laquelle prirent part 23 industriels de différentes régions; l'assemblée arrêta des statuts provisoires et nomma un comité d'initiative à la tête duquel prit place M. Esnault-Pelterie, président du syndicat général de l'industrie cotonnière française et conseiller du commerce extérieur.

Le comité se réunit le 27 décembre et décide de faire appel à toutes les bonnes volontés: les commissionnaires en coton, filateurs, tisseurs, apprêteurs, commissionnaires en marchandises, armateurs, courtiers, banquiers etc... sont tous plus ou moins intéressés à la réussite de la nouvelle association.

Constitution.

L'association cotonnière coloniale fut définitivement constituée dans une réunion tenue le 14 janvier 1903 ; le comité d'initiative avait déjà réuni 158 adhésions.

Les statuts furent adoptés et le comité de direction nommé ; l'association ratifie un traité passé avec un agent habitant le Soudan qui commença des essais dès avril 1903.

C'était là un bel exemple de ce que peut l'initiative privée, appuyée par la solidarité industrielle.

Programme

Le comité réuni le 28 du même mois arrête le bureau définitif et fixe par le programme suivant les moyens qui semblent les plus propres à obtenir la préparation et l'amélioration progressive du coton dans nos colonies :

1° Rechercher les régions où pousse actuellement le coton qui pourrait être utilisé par les filatures françaises ;

2° Acheter sur différents points des quantités suffisantes de ce coton pour en étudier les qualités et les défauts.

3° Créer dans les pays où les moyens de transport le permettraient un mouvement d'achat de coton ;

4° Donner des subventions à des colons disposés à étudier la culture du coton ;

5° Chercher les moyens à employer pour obtenir des indigènes l'amélioration de leurs méthodes de culture ;

6° Expériences comparatives faites à l'aide d'ensemencements des graines indigènes sélectionnées et graines exotiques (Amérique, Egypte etc...) ;

7° Expériences comparatives d'égrenages faites avec les différents types d'égreneuses connus ;

8° Etude de la création de centres d'achat, d'égrenage et de pressage ;

9° Action auprès des pouvoirs publics pour obtenir l'extension des moyens de communication, de transport etc... ;

Les pouvoirs publics en la personne de MM. Doumergue, alors Ministre des Colonies ; Trouillot, alors Ministre du Commerce ; Delcassé, alors Ministre des Affaires étrangères, ont favorablement accueilli le bureau de l'association. M. Binger, gouverneur des colonies et directeur des affaires d'Afrique au ministère des colonies, lui a assuré son concours le plus dévoué ; enfin, M. Loubet, alors Président de la République, a bien voulu accorder son haut patronnage à l'association cotonnière coloniale.

La presse, sans distinction de parti, ne lui a pas ménagé sa gracieuse collaboration, estimant que pour atteindre le but poursuivi, l'entente pouvait se faire entre toutes les opinions.

Dans une assemblée générale extraordinaire tenue le 12 mars 1903, M. Esnault-Pelterie rappelle que si jus-

qu'alors il a été parlé exclusivement de l'Afrique occidentale, c'est que les propositions dès l'abord ont toutes émané de cette contrée. Mais l'association cotonnière coloniale n'entend nullement se désintéresser des autres colonies telles que Madagascar, l'Indo-Chine et même l'Algérie où la culture du coton a des chances de réussir.

A la date du 18 avril 1903, l'association compte 392 membres dont les souscriptions représentent un capital de 500.000 francs à répartir sur six années.

La plupart de nos colonies offrent à l'activité de cette entreprise vraiment nationale un vaste et magnifique champ d'exploitation. Par le développement de la culture du coton elle sauvegardera notre industrie textile qui trouve dans les colonies un si important débouché. Les avantages que pourra procurer son succès sont considérables non seulement pour les colonies et l'industrie cotonnière mais pour les chemins de fer, la marine marchande et toutes les industries nationales qui de près ou de loin sont toutes intéressées au développement de notre empire colonial.

De plus, comme le faisait si justement remarquer M. Esnault Pelterie, dans le discours qu'il prononça au banquet offert à M. Roume, gouverneur général de la côte occidentale d'Afrique le 12 octobre 1903, les colonies de cette région prospèrent actuellement grâce à une seule culture : Arachide au Sénégal, caoutchouc en Guinée, huile de palme au Dahomey. Qu'une de ces

ressources manque, soit par mauvaise récolte soit par modifications du marché et c'est la ruine pour la colonie, Le coton venant comme culture complémentaire dans chacune d'elles et c'est le péril conjuré.

A cette même date, M. Roume, gouverneur général de l'Afrique occidentale, disait que malgré l'étendue considérable dans cette colonie des terres propres à cultiver le coton, deux causes principales s'opposaient à l'exportation de ce coton et à sa mise en valeur par nos manufactures nationales : 1° l'absence souvent, presque toujours l'insuffisance des voies de communication, et 2° la médiocrité dans un grand nombre de cas et l'irrégularité du produit.

Il suffit, disait-il, d'énoncer ces deux causes pour à première vue déterminer les sphères d'action de l'association cotonnière coloniale et de l'administration. Les voies de pénétration à ouvrir, les difficultés de transport à atténuer sont évidemment du ressort de l'administration. L'ensemble des voies de communication comprenant le chemin de fer de Kayes au Niger, le chemin de fer de la Guinée française, le chemin de fer de pénétration de la Côte d'Ivoire, la navigabilité du Sénégal et du Niger, le chemin de fer du Dahomey déjà en partie en exploitation, sont à compléter et à perfectionner.

Pour ce qui est du deuxième terme du problème : la production abondante et régulière du coton d'une qualité suffisante, cette question est complexe et difficile ; en tout cas il s'agit là d'une œuvre de longue haleine.

Pour arriver à cette production, il paraît évident qu'il faut avant tout s'appuyer sur l'agriculteur indigène, le travailleur noir cultivant son champ en toute indépendance et toute liberté. Il faut écarter la théorie de grandes concessions territoriales où des escouades de noirs enrégimentés travaillent pour le compte de grandes sociétés.

Tous ceux qui connaissent l'Afrique occidentale, ont étudié les nègres et les mobiles qui les font agir, sont unanimes sur ce point. Outre ses avantages économiques le système du travail noir libre est la mesure qui est de nature à stimuler le plus en même temps que la production le développement moral et matériel du producteur lui-même.

Il reste encore l'étude des problèmes techniques, la détermination des habitats des différentes espèces de coton, l'application des meilleures méthodes de culture, le choix des espèces à introduire et de celles qu'il s'agit de conserver en les améliorant. L'administration en communauté avec l'association devra entreprendre cette étude et les fermes écoles telles que celle de Koulikoro sont les meilleurs moyens d'atteindre le résultat cherché. Enfin l'association doit étudier l'organisation d'un système d'achat qui permette au moins dans les premiers temps d'assurer au cultivateur noir l'écoulement de la récolte. Lorsque celui-ci sera certain d'être libre, de n'être pas spolié, de vendre régulièrement ses récoltes, il n'est pas douteux qu'il se mettra aisément à cette nouvelle culture.

Dans une étude faite par M. Henri Lecomte sur la culture du cotonnier en Egypte, il fait remarquer avec juste raison, semble-t-il, que le problème est souvent mal posé. Presque tout le monde pense en effet que si le cotonnier existe à l'état spontané dans la région, on peut en déduire que sa culture sera profitable ; or cela semble faux, si nous prenons la vigne par exemple, chacun sait qu'elle pousse dans toute la France et cependant ce n'est que dans une région située au dessous d'une ligne partant de Vannes pour aller jusqu'à Charleville que la culture industrielle de la vigne pour la fabrication du vin est possible ; il en est de même pour le coton. Il s'agit donc de savoir si dans un pays réunissant de prime abord des conditions suffisantes il n'y a pas un empêchement tel que l'homme ne puisse le surmonter. En Egypte par exemple il existait un empêchement, le manque de pluies, mais par l'irrigation l'homme a pu y remédier ; au contraire, si dans tel pays il pleut trop, et que par là même les récoltes pourrissent, cette région est à éliminer. Il faut donc procéder par élimination.

1° Les terres convenant le mieux au cotonnier sont les terres sablo-argileuses. Il faudra donc exclure les pays tels que les savanes du Congo, où il n'y a que quelques centimètres de terre sur un schiste improductif, où les racines ne pourraient pas s'enfoncer ;

2° Il faut au cotonnier de la chaleur, mais il lui suffit d'une température moyenne de 15° à 20°, ce qu'il craint avant tout ce sont les températures extrêmes. Il ne

faut pas qu'il gèle pendant la période de végétation.

De ce chef très peu de terres en Afrique sont à exclure de la région cotonnière. Mais la température ne doit pas être trop élevée car le cotonnier exigerait alors une grande quantité d'eau, quantité telle qu'on ne pourrait la trouver partout. Il lui faut de l'eau pendant que la graine germe, il lui en faut pendant la pousse, au moment de la floraison, il lui en faut encore pour hâter la maturation.

Il lui faut donc des pluies mais il ne lui en faut pas trop, sans quoi les capsules s'ouvrant en temps de pluies, le coton se trouvera gâté.

Et en effet, aux Etats-Unis, la région de la Nouvelle-Orléans à Mobile, où il tombe 1.500 mill. d'eau par an, cette région est exclue de la région cotonnière. Aux Indes, sur la côte occidentale où il tombe 2.500 mill. d'eau par an, la culture cotonnière n'existe pas.

Il faudra donc exclure parmi nos colonies, les pays ne réunissant pas les conditions sus-énoncées, c'est-à-dire les savanes du Congo, les régions équatoriales où les pluies sont trop persistantes, que reste-t-il dès lors, le Sénégal et le Soudan.

Passons en revue avec M. Maigret, secrétaire général de l'Association cotonnière coloniale, nos diverses colonies au point de vue qui nous occupe.

B) Revue des Colonies.

Asie.

Au Tonkin et au Thanh-Hoa, des essais ont été faits avec des graines de toutes provenances qui n'ont donné aucun résultat.

L'Annam produit du coton un peu partout, mais les qualités obtenues ne sont pas susceptibles d'alimenter la filature française.

Au Cambodge. — Les qualités obtenues le long du Mekong sont bonnes, coton régulier, soyeux, propre; mais tout est détenu par les chinois, et le coton va en presque totalité au Japon.

En résumé, l'Indo-Chine pourra développer sa culture cotonnière, mais celle-ci ne sera donc d'aucun secours pour l'industrie métropolitaine.

Océanie.

Nouvelle-Calédonie. — Il pousse à l'état spontané, des essais furent tentés en 1869-1870-1871, les résultats furent négatifs; les saisons sont irrégulières, le sol trop pauvre.

Iles Loyalty. — Le coton paraît y réussir assez bien, les saisons étant plus régulières.

Tahiti a fourni autrefois une quantité appréciable, mais actuellement le coton n'est plus cultivé, les indigènes ne trouvant pas cette culture assez rémunératrice.

Afrique.

En *Algérie* et *Tunisie*. — Nous avons vu le peu de succès des essais tentés.

Sur la côte des *Somalis* à Djibouti, dans une concession de 1.000 hectares, M. Gal a foré des puits pour obtenir l'eau nécessaire à cette culture ; on lui a expédié des graines en 1903, mais les nomades qui peuplent cette région, n'ont aucun goût pour l'agriculture, et il ne paraît pas que cette culture puisse se développer.

A la *Réunion*, la rareté et la qualité de la main-d'œuvre ne permettent pas de tenter des essais avec quelque chance de réussir.

A *Mayotte*, à la *Grande Comore*, les échantillons sont beaux, mais la culture est actuellement abandonnée et en tous cas ces îles sont de trop peu d'importance pour jamais fournir une grande quantité.

A *Madagascar* avant l'introduction des cotonnades européennes, les malgaches s'occupaient de la culture du coton. En Emyrne et dans le Betsileo notamment la variété indigène est de qualité médiocre. Quelques essais ont été tentés à nouveau en 1903. M. le général Galliéni, alors Gouverneur de Madagascar, s'intéressait tout particulièrement à cette question et créa sur le versant Ouest une station d'essais, l'association lui envoya 400 k. de graines de diverses sortes, mais les ressources insuffisantes ne permirent pas à l'origine de faire davantage.

Au Congo. — Comme nous l'avons vu, outre le cli-

mat jugé défavorable par les experts compétents, la main-d'œuvre est trop élevée.

Au Dahomey. — Au delà de la forêt de palmiers à huile qui s'étend jusqu'à 120 kil. de la côte, on trouve une terre qui paraît convenir au cotonnier. Dans ces hautes régions le coton a toujours été cultivé par les indigènes pour leur usage personnel. L'indigène est doux et assez travailleur. Le jour où les voies de communication seront suffisantes et permettront le transport de la matière première à des prix abordables on peut espérer des résultats satisfaisants. Les saisons sont bien tranchées et le pays traversé par quatre rivières qui débordent irrégulièrement de mai à septembre. Depuis vingt ans, MM. Mante frères et Borelli se sont intéressés à cette culture, M. Borelli estimant qu'une plantation d'essai instruirait l'indigène et lui montrerait l'intérêt qu'il a à améliorer son produit.

Dès 1900, M. Liotard, Gouverneur général, s'occupait de cette question et en, 1903 l'association envoya une égréneuse qui a été mise à sa disposition.

En 1903, on expédiait 2.000 kilos de coton, mais cet envoi dut payer 1.026 francs de transport jusqu'au Havre pour une marchandise valant 400 francs, or, il était expédié de Savalou à 200 kilomètres de la côte on peut conclure qu'il est impossible d'exporter du Dahomey en France tant que la voie ferrée sera insuffisante.

Le coton provenant de Savalou a pu être filé et tissé par MM. Ancel-Seitz de Granges (Vosges) et a pu être comparé au tissage au coton d'Amérique.

A la Côte d'Ivoire. — On trouve des cotonniers sauvages dans le nord de la colonie. Ailleurs les indigènes le cultivent. Les soins donnés à la plante sont très rudimentaires, et le produit obtenu court et irrégulier.

Sur les côtes de la *Guinée Française* les pluies sont trop persistantes pour permettre de rien tenter. Dans le Fouta-Djalou à 300 kilomètres de la côte, on rencontre des cotonniers indigènes dont la culture serait facilitée par la possibilité d'irrigations.

En 1900-1901, dans la *Haute-Guinée* le maréchal des logis chef Poirey a tenté au poste de Banco la culture du coton. Treize variétés furent semées, seules deux variétés égyptiennes se comportèrent assez bien. En 1902, M. Poirey prenant sa retraite s'établit à Kouroussa sur le Haut-Niger où aboutit le tracé du chemin de fer de Konakry. En 1903 l'association lui alloua une subvention et il entreprit des essais de variétés indigènes et exotiques sur une étendue de cinq hectares. La variété égyptienne Met-Afifi seule s'est bien comportée.

Les régions de *Saloun* et de la *Casamançe* paraissent présenter des conditions assez favorables à la culture du coton. La Compagnie des caoutchoucs de Casamance a tenté divers essais en 1901-1902. Le coton de la Louisiane réussit assez bien mais ces essais ne furent pas continués.

Au Sénégal. — Des essais furent faits avec des graines fournies par l'association et l'aide de subventions qu'elle avait accordées à deux planteurs — à Richard Toll et à Podor — le premier dans une plantation de sept hectares

environ située au confluent de la Taouey et du Sénégal, ce qui permet l'irrigation des champs, et présente en outre l'avantage que le Sénégal est navigable jusque-là, même aux basses eaux pour des navires de mer ayant un tirant d'eau de 14 à 15 pieds. Ces essais ont permis de reconnaître qu'il n'y a rien à faire dans ce pays sans irrigation. Les espèces américaines et égyptiennes s'y sont également bien comportées.

A Podor par suite de circonstances exceptionnelles les premiers résultats furent à peu près nuls.

Dans le *Haut Sénégal*, le commandant Bernardy a tenté des essais en égyptien et américain. Les graines américaines ont eu un meilleur succès.

Au Soudan. — Le Niger se compose de deux fleuves différents : le Djoliba et l'Issa-Ber. Le Djoliba fertilise ses bords et les irrigue à la saison des pluies : les cultures sont donc mises à l'abri de la sécheresse. Quant à l'Issa-Ber, sa crue joue le même rôle que le Nil en Égypte, et dépose un limon nourricier à l'époque même où la saison des pluies est complètement terminée. Toute la vallée du Niger est assez homogène au point de vue de la nature du sol, qui est assez favorable au cotonnier. La culture indigène du coton y existe depuis fort longtemps, elle est des plus rudimentaires. L'indigène rêve d'améliorer sa situation, et a l'amour du gain. S'il est assuré que sa récolte le lui donnera, il améliorera et développera sa culture. La main-d'œuvre est suffisante pour mettre en valeur la majeure partie des terres enrichies par la crue du Niger.

C) Travaux de l'Association cotonnière coloniale.

Le Soudan a donc paru à l'Association le pays le plus favorisé et remplissant les conditions permettant d'aboutir rapidement à des résultats pratiques et importants.

Elle s'assura le concours de M. Quesnel, habitant le pays depuis plusieurs années, et lui donna pour mission :

1° De créer un mouvement d'exportation de coton indigène vers la métropole ;

2° De persuader aux indigènes qu'ils doivent améliorer leurs cultures cotonnières pour tirer un meilleur parti de de leurs produits ;

3° De distribuer gratuitement des graines exotiques aux indigènes qui lui paraîtraient suffisamment intelligents pour pouvoir les ensemençer et les cultiver avec chance de succès.

Dès mars 1903 1.100 kil. de graines américaines, égyptiennes, indiennes et du Pérou furent adressées à M. Quesnel. Les graines furent distribuées dans les six cercles de Bammako, Segou, Sansanding, San, Djeuné et Bandiagara. M. Quesnel a enseigné aux cultivateurs la façon de semer les graines et a exigé le défrichement et l'arrachage des mauvaises herbes contrairement aux habitudes du pays. Il s'est appliqué à leur faire comprendre qu'ils avaient intérêt à obtenir un bon coton, rendant leurs fils et tissus plus beaux et leur permettant un jour d'en cultiver de grands espaces pour le vendre aux com-

merçants et s'enrichir. Il leur a promis en outre d'acheter la récolte et de donner des récompenses aux travailleurs les plus zélés.

En même temps il expédiait en mai 1903 des cotons indigènes provenant de Segou qui, employés par M. Walter Scitz (Granges-Vosges) a donné des résultats assez satisfaisants. En résumé, on peut dire en toute sécurité que le Soudan donne bon espoir pour l'avenir.

Tandis que ces essais se poursuivaient, des égreneuses furent achetées en Amérique, qui furent expédiées à Saint-Louis (Sénégal), à Tamatave, à Kotonou et Koulikoro.

Malheureusement tant que les moyens de transport seront aussi défectueux, un mouvement d'exploitation important ne peut être créé vers l'Europe.

A la suite de ce rapport l'association émit les vœux suivants :

1° Que le gouvernement fasse exécuter sans plus tarder les travaux de raccordement de Dakar à Kayes par chemin de fer, parallèlement à ceux destinés à améliorer la navigabilité du Niger ;

2° Que pendant une période de cinq années à partir de 1904 le gouvernement de chaque colonie prenne entièrement à sa charge les frais de transport à l'intérieur des terres jusqu'aux ports d'embarquement de tout le coton que l'association achètera aux indigènes de cette colonie ;

3° Que le coton ne soit soumis à aucun droit de sortie dans aucune colonie ou que les droits de sortie soient remboursés à son entrée en France.

En réponse à ces vœux, M. le Gouverneur général de l'Afrique occidentale a fait connaître les observations suivantes :

1° L'établissement des voies rapides de communication entre le bassin du Niger et la côte est l'objet des préoccupations constantes du gouvernement général. L'étude du chemin de fer de Thies à Kayes, celle de l'amélioration du fleuve sont de nature à donner satisfaction au premier vœu. Les résultats obtenus dans ces différentes études une fois terminées permettront de juger la meilleure solution à adopter ;

2° Le gouvernement général convaincu de l'importance que présente la culture du coton pour ses territoires a témoigné le vif intérêt qu'il porte à cette question en abaissant au taux minime de 0 fr. 05 la tonne kilométrique le prix du transport du coton sur la flotille administrative du Niger et sur la voie ferrée de Bammako à Kayes ;

3° L'association reçoit entière satisfaction pour le troisième vœu. Aucun droit de sortie ne frappant le coton et aucune modification n'étant prévue à ce régime.

En 1904, le Comité considérant qu'en raison de la modicité des ressources il était plus rationnel et plus sage de ne pas disséminer ses forces et que en ce qui concernait les essais pratiques tous les efforts de l'association devaient se porter sur la région de Segou qui, par sa situation géographique et sa proximité relative de Koulikoro lui avait semblé particulièrement favorable.

a décidé que deux aides de M. Quesnel, agent de l'association pour l'Afrique occidentale, s'installent à Segou et distribuent aux indigènes de bonne volonté, conjointement avec les agents de l'administration, deux ou trois espèces de graines d'Amérique ayant le mieux réussi ; ils les engagent à augmenter le nombre de leurs lougans et surveillent les cultures et les soins à leur donner, d'accord avec les agents de l'administration.

De cette façon, l'essai pratique tenté en 1903 se continue sous une nouvelle forme fait sur une moindre étendue de terrain mais avec une quantité de graines plus importantes pour cette localité. Ces essais marquent une deuxième étape qui incite l'indigène déjà bien disposé en faveur des nouvelles graines à en continuer l'emploi.

En opérant ainsi, on a des quantités de coton plus importantes, ce qui facilite l'écoulement industriel. En même temps se crée à Segou un embryon de marché, tous les cotons que les agents achètent pour les filatures françaises sont égrenés à Koulikoro avec les égreneuses déjà installées.

De son côté, le service de l'agriculture du gouvernement s'efforce au Niger de trouver un type supérieur utilisable comme coton type américain. On pouvait y arriver soit par la sélection des types indigènes, soit par leur remplacement par des types américains. Les essais de l'association et de l'administration ont montré que les types américains se développent et fructifient au Soudan ;

2° Que le coton fourni est de belle qualité et a conservé ses caractères distinctifs.

Ces résultats indiquent que les efforts doivent porter de ce côté. Tout le problème est de déterminer quel est celui des types américains qui, en fournissant le plus haut rendement, résistera le mieux à la dégénérescence.

L'administration installe en 1904, à Friguiagbé, en Basse-Guinée, une station cotonnière pour les recherches d'acclimatement.

La station de Savalou au Dahomey, étudie et sélectionne les types locaux et doit assurer la vulgarisation des meilleurs.

Lors de la deuxième assemblée générale de l'association cotonnière coloniale le 4 mars 1906, M. Maigret, secrétaire général, caractérisait les travaux des deux premiers exercices en disant que si 1903 avait été consacré à un travail général de prospection, en 1904, l'association avait fait surtout une sélection basée sur les résultats obtenus par ses agents et les colons et par tous les renseignements qu'elle a recueillis sur des régions qu'au début on avait hésité à reconnaître comme ayant une certaine valeur cotonnière. Les efforts se sont portés particulièrement sur le Soudan, le Dahomey, Madagascar et la région d'Oran, en Algérie.

Soudan. — Dès la fin de 1903, l'agent général de l'association avait associé deux adjoints qualifiés à ses travaux ; l'association, en raison de la modicité de ses ressources, jugea que la prudence conseillait de ne pas

diviser ses forces et concentra son action dans la région de Segou, où se rencontraient de nombreuses cultures cotonnières indigènes et qui se recommandait de plus par sa proximité relative (176 kil. de Koulikobo sur le Niger terminus du chemin de fer de Kayes sur le Sénégal),

La sécheresse presque générale en Afrique pendant cette année 1904 a donné à souffrir aux plantations. Aussi y a-t-il lieu de penser que dans certaines régions il sera peut-être nécessaire d'employer l'irrigation pour éviter de voir les récoltes exposées à une destruction presque complète par suite d'une sécheresse inattendue ou prématurée. C'est dans cette mesure que l'administration aura le devoir d'intervenir pour assurer le succès final des essais entrepris tant par ses soins que par ceux de l'Association.

Dahomey. — Un agent de l'association s'installa en août 1904 à Savalou. Tout en propageant la culture du coton indigène, cet agent a distribué environ une tonne de graines exotiques. On estime à 75 tonnes environ la récolte de coton fournie en 1904 par les régions de Savalou et d'Abomey. L'association a expédié au Dahomey une usine d'égrenage démontable et transportable, d'une valeur de 16.000 fraacs et comprenant deux égreneuses, une presse, un moteur à pétrole de 14 chevaux et un hangar en fer.

La sécheresse s'est fait sentir aussi d'une façon anormale dans ce pays, sans cependant y faire des ravages aussi considérables qu'au Soudan.

Madagascar. — L'action de l'association cotonnière coloniale s'est fait aussi sentir vivement à Madagascar. Des essais en 1903 avaient déjà fait pressentir que la grande île sur la côte occidentale notamment pourrait fournir des produits remarquables. Sous l'active direction du général Galliéni, l'impulsion a été donnée: 2.000 kil. de graines ont été, en novembre 1904, distribuées aux habitants de la province de l'ouest des Betsileo, graines expédiées par les soins de l'association cotonnière coloniale, deux autres tonnes étant en même temps réparties entre les diverses circonscriptions de la côte ouest et nord-ouest, à Majunga; une centaine d'hectares sont ensemencés par un colon. Sur la demande du gouverneur, une égreneuse est expédiée à Tamatave. Ainsi donc, dès 1904, la question cotonnière dans cette colonie est entrée dans une période d'activité complète.

31 balles de coton furent expédiées également de Nossi-Bé au Havre où ces produits ont été particulièrement appréciés; c'étaient les résultats des essais de 1903-1904.

Algérie. — Dans l'Oued Rir, 30.000 pieds de coton furent plantés en 1904 sur un domaine de 4 hectares.

Dans la région d'Oran, un colon attaché au pays depuis trente ans, tentait de faire renaître la culture du coton, et l'association lui vota une aide pécuniaire, 200 kil. de graines égyptiennes lui furent envoyés et distribués dans les plaines du Sig, de Perregaut et de Relizane. 3.000 kil. de coton obtenu étaient de qualité remarquable et furent

bien appréciés sur la place du Havre. Aussi, à la fin de l'année, un traité lia ce colon à l'association cotonnière comme agent en Algérie et lui alloua une somme de 10.000 francs pour la reconstitution des champs de coton dans la province d'Oran. La matière produite restant la propriété de l'association qui mit en outre une égreneuse à sa disposition. De nombreux ensemencements étaient prévus pour 1905 et l'on peut envisager aussi de ce côté l'avenir avec confiance.

A fin 1904, l'association avait distribué 13.298 kil. de graines contre 3.025 en 1903.

En 1904, ces envois se répartissent ainsi :

Soudan, Sénégal.....	6.026 kil.
Côte d'Ivoire, Dahomey..	736
Congo.....	335
Madagascar.....	5.418
Algérie.....	473
Indo-Chine	310

De plus l'association acheta 22 égreneuses qu'elle expédia en Afrique ou garda au Havre et à Paris pour les essais et comme appareils de démonstrations.

En résumé, et dès ces premières années, si l'association n'a pu obtenir qu'une quantité de coton relativement minime par contre grâce aux connaissances acquises au cours de l'étude entreprise, elle a eu l'occasion de détourner d'entreprises qui seraient devenues désastreuses, des capitaux qui pourront trouver un placement facile et

rémunérateur quand ses recherches auront permis d'indiquer les vrais points d'exploitation cotonnière. L'association poursuit son œuvre patriotique avec la conviction d'arriver tôt ou tard à un heureux résultat, elle y est aidée d'ailleurs par des comités régionaux qui se créent chaque jour dans les régions d'industrie textile comme ceux de Amiens, Belfort, Remiremont, Saint-Dié, Tarare, Thizy, etc... ; mais cette œuvre n'est pas évidemment l'œuvre d'un jour. Il faut un long temps et une longue patience pour arriver au résultat cherché, qui est de fournir à la métropole la matière première dont elle a besoin. On peut citer à l'appui de cette thèse, l'opinion du Consul général des États-Unis à Berlin, qui dans un de ses derniers rapports écrivait : « Il peut se passer nombre d'années avant que la croisade européenne pour la culture du coton dans les colonies d'Afrique atteigne complètement le but qu'elle s'est proposé, mais que cela nous plaise ou non, le jour viendra tôt ou tard où le coton de nos Etats du sud ne sera plus maître absolu en dehors des Etats-Unis. »

Au cours d'une réunion du Comité de l'association cotonnière coloniale à laquelle assistait M. Merlaux-Ponty, gouverneur du Haut Sénégal Niger, on a étudié le plan de campagne 1905-1906 ; celui-ci était d'avis que le moment était venu d'entrer dans la voie de l'exploitation industrielle. Les essais faits parallèlement par l'administration et l'association cotonnière coloniale a-t-il dit, ont prouvé que les indigènes étaient prêts à développer

cette culture et qu'ils ont adopté avec empressement les nouvelles graines qui leur sont fournies à tel point que ceux de Djenné et de San auxquels il n'en avait pas été distribué en 1904 allaient jusqu'à Segou supplier qu'on leur en donnât. Il n'y a donc plus qu'à marcher de l'avant puisque le coton produit par les graines américaines correspond à la qualité réclamée par l'industrie française.

M. Merlaux Ponty se déclarait certain de faire produire du coton en abondance aux indigènes dans la région du Niger-Bani.

La campagne 1905-1906 a été continuée avec les mêmes principes qui avaient présidé à l'élaboration du programme exécuté dans les années précédentes, et en suivant cette idée qu'il ne fallait pas risquer de compromettre la victoire en procédant à des expériences ou à des exploitations incomplètement et surtout trop hâtivement préparées.

Le nombre des essais individuels faits dans les différentes colonies par des fonctionnaires, des officiers, des colons, a été extrêmement considérable en 1905 et l'association cotonnière a reçu des échantillons innombrables de provenances très diverses, qui prouvent que la question cotonnière est maintenant posée dans toutes nos colonies.

On signale en dehors des colonies de l'Ouest africain où l'action de l'association cotonnière coloniale s'est particulièrement exercée, la côte d'Ivoire comme pouvant

aussi fournir grande quantité de coton. Dans la région de Baoulé, le lieutenant Lebègue a remarqué que l'indigène cultive le coton ; la région est assez accessible, les communications y seront bientôt grandement facilitées par le chemin de fer de Baoulé, l'Hinteland est peuplé, les habitants industriels. M. Bonnel de Mézières, administrateur des colonies, cite dans la haute côte d'Ivoire le cercle de Bondoukou comme aussi très favorable. La population est évaluée à 100.000 habitants ; on trouve autour de tous les villages des champs de coton de 2 à 3 kil. d'étendue. La culture y est très répandue, les indigènes la connaissent parfaitement et la main-d'œuvre est abondante, seule l'absence de voies de communications rapides serait un obstacle à la mise en valeur de ce pays et à l'organisation d'une exploitation normale.

Au Sénégal, la région de Kaolak dans le Sine Saloun a été reconnue comme très propice, quelques essais ont été faits notamment par MM. Maurel de Bordeaux qui ont recueilli une quantité appréciable à Kelle sur la ligne ferrée de Dakar à Saint-Louis et M. Maine à Podor.

Les efforts de l'association se sont particulièrement portés sur l'Algérie, le Dahomay, Madagascar et le Soudan, et les résultats ont marqué un progrès sensible sur 1904-1905.

Algérie. — En mars 1905, M. Otten, agent de l'association distribua 2.187 kilos de graines, il espérait un commencement de 150 hectares, mais la sécheresse et l'inexpérience de certains planteurs réduisirent fort ce chiffre ;

de plus, on s'aperçut bientôt qu'un ver avait attaqué un grand nombre de plants, si bien que le produit ne donna qu'environ 6.000 kilos de fibres.

Au domaine de l'Union à Sig, 3 hectares 25 ares ont étéensemencés, la récolte a été de 425 kilos de fibres à l'hectare, qui ont donné un résultat d'environ 850 francs brut à l'hectare, les frais étant de 452 francs, le produit a donc été de plus de 350 francs à l'hectare. Pour 1906, un industriel lyonnais, M. Dufêtre, a généreusement proposé de faire à ses frais sur huit ou dix points, entre Philippeville et Oran, des essais de 5 à 10 hectares chacun et de les renouveler pendant trois années. Il pense ainsi arriver à établir par des expériences rationnelles dans quelles conditions agricoles et économiques la culture du coton est possible en Algérie.

Madagascar. — En général les cotons provenant de Madagascar possèdent cette particularité que les fibres ne présentent aucun signe de dégénérescence, en outre les sortes égyptiennes et les sortes américaines s'y reproduisent également bien suivant les régions. On ne peut douter que grâce à la merveilleuse impulsion donnée par le général Galliéni les résultats obtenus ne soient à brève échéance tout à fait remarquables. En 1905 nombreux ont été les essais entrepris dans l'île, le plus important par M. Bibault, directeur de la Compagnie du lac Aloatra, à 200 kilomètres environ au nord de Tananarive; l'intention de ce planteur est de faire venir des familles améri-

cainès pour ensemençer et cultiver 200 hectares et de monter une usine d'égrenage complète.

La culture du coton dans la province de Majunga s'étendait sur 126 hectares, et sur la demande de l'administrateur en chef de la région, le Comité de l'association décida d'y envoyer une égreneuse. Une seconde égreneuse fut envoyée dans la région du Maroway. Enfin, dans le Bet-sibo 4.000 kilos de graines furent semées dans le courant des deux dernières années et on décida d'y envoyer aussi une égreneuse.

Dahomey. — L'agent de l'association, M. Poisson, ne put acheter en 1903 que 19.500 kilos de coton indigène contre 20.400 en 1904. Sur cette quantité 10.500 proviennent de Savalou, 5.000 d'Abomey, 4.000 de Hollis. Cette dernière région en produit beaucoup; en effet elle a pu porter à Porto-Novo 30.000 kilos en plus des 4.000 fournis à l'association, et en expédia encore de fortes quantités à Abeo Kuta (territoire anglais du Lagos).

Le gouverneur, M. Liotard, a pris en conséquence des dispositions spéciales pour que dans l'avenir le coton du Dahomey ne soit plus drainé vers le Lagos ou le Togo, mais reste en territoire français.

Il est permis d'espérer pour l'année 1906, que les quantités achetées par M. Poisson monteront à 35 tonnes de fibres, à des conditions qui permettront de les vendre avantageusement en France.

Pour compléter les expériences faites à Abomey et arriver le plus promptement possible à une solution pra-

tique le représentant de l'association préconise l'établissement de fermes-écoles où l'on ferait l'éducation pratique de l'indigène, lui apprenant l'emploi de la charrue, de la traction animale, et où l'on pourrait produire sur place des graines sélectionnées ce qui supprimerait pour l'avenir les importations coûteuses de graines américaines.

Le comité a partagé l'avis de cet agent et a mis à sa disposition 20.000 francs pour créer une ferme-école de 150 à 200 hectares et décidé de plus l'installation d'une deuxième usine pour l'égrenage à Cotonou.

Soudan. — Tandis qu'au Dahomey la chance avait servi les efforts de l'association cotonnière coloniale et que de ce côté les résultats la forçaient à un effort considérable, la maladie de deux de ses agents désorganisait ses forces au Soudan. Le comité fit alors appel à la collaboration intime de l'administration dont l'organisation déjà existante avec le concours de l'agent principal de l'association cotonnière coloniale, M. Quesnel, permettait de poursuivre les expériences pratiques du Soudan, et donnait le temps de préparer de nouveaux agents pour les campagnes suivantes. Le lieutenant gouverneur, M. Merlaut Poaty, entra tout à fait dans ces vues et son administration participa de moitié avec l'association cotonnière coloniale à la fourniture des graines nécessaires. Malheureusement une partie de ces graines achetées en Amérique arriva trop tard pour les semis. Toutefois 500 hectares purent être ensemencés dans la région de Ségou. D'autre part le Fama Mademba qui, en 1906 à

Sansânding, avait obtenu des cotons très remarquables, a renouvelé ses essais sur une bien plus grande étendue et fourni un fort sérieux contingent cotonnier. Les cotons récoltés sont égrenés à l'aide des machines appartenant à l'administration et de celles que l'association cotonnière coloniale possède à Koulikoro. Les différents cotons importés en France ont été essayés à Giromagny, à Epinal par MM. David et Maigret et ces cotons se sont comportés exactement comme les cotons américains. Ces différents essais sont des plus intéressants et des plus concluants. Ils prouvent que les cotons du Soudan pourront remplacer les cotons d'Amérique.

Grâce au chemin de fer du Niger au Sénégal on peut évaluer les frais de transport de Ségou jusqu'au Havre, ils montent de 80 à 90 francs la tonne et n'ont rien de prohibitif.

Dans ces conditions, l'association cotonnière coloniale devait se préoccuper de créer un mouvement commercial. M. Esnault-Pelterie a pris l'initiative de la création d'un consortium pour l'achat des cotons récoltés au Soudan en 1905-1906. Deux cents parts représentant un capital de 100.000 francs étaient offertes, on en souscrivit 550, ces chiffres prouvent la vitalité de l'association. De plus une société s'est fondée sous le nom de « compagnie française d'études et d'entreprises coloniales » au capital de un million dans le but de créer des filiales aux points où le moment semble venu d'entrer dans la voie de l'exploitation. Enfin, l'association qui a vu son champ d'action

s'étendre rapidement a dû faire appel à l'aide d'une souscription nationale qui est en bonne voie pour augmenter ses ressources.

L'association a distribué 3.025 kilos de graines en 1903, 13.298 en 1904, 38.326 en 1905 et 80.000 en 1906.

Elle a livré à la filature en 1904, 1.037 kilos de cotons coloniaux représentant 1.841 fr. 90 ; en 1905 19.503 kilos représentant 28.151 fr. 75, soit :

4 balles la première année ;
 87 — la deuxième année ;
 250 à 300 — la troisième année.

Voici la provenance des cotons livrés à la filature.

	1905		1904	
	Kilos	Prix 50 k.	Kilos	Prix 50 k.
Sénégal	549	65	100	64 50
Haut-Sénégal et Niger.	3.985	70	375	101
Dahomey.....	10.157	63 50	562	85
Madagascar.....	1.415	108	»	»
Tahiti.....	190	85	»	»
Algérie.....	3.207	87	»	»
	19.503		1.037	

L'association compte 30 égreneuses, 5 presses et 3 moteurs. Les ressources se sont montées en 1905 à 179.910 francs.

CHAPITRE III

KOLONIAL WIRTSCHAFTLICHES KOMITTEE

Le K. W. K. fut fondé en 1896 et a pour but le développement économique des colonies et sphères d'influence allemandes d'outre-mer, il a pour but principalement d'exécuter des travaux préliminaires, des travaux de pionnier. Ces travaux sont :

1° Création des matières premières ayant une importance nationale ;

2° Ouverture des débouchés dans les colonies pour les produits de l'industrie allemande ;

3° Travaux préliminaires pour la colonisation allemande ;

4° Travaux préliminaires pour les transports publics dans les colonies ;

5° Travaux généraux dans l'intérêt des colonies.

Pour exécuter ce programme le K. W. K. entretient un bureau central, un institut pour les examens scientifiques et techniques pour la distribution des semences et la construction des machines coloniales. Il entretient des commissaires dans les colonies ; des sociétés, chambres

de commerce, associations coloniales, commerciales, industrielles, ouvrières, missions, banques, etc..., au nombre d'environ deux cents le secondent ; le gouvernement, la loterie pour le développement colonial l'aident également.

Parmi ses travaux, nous pouvons citer l'expédition pour les recherches de plantes à caoutchouc dans l'Afrique occidentale, l'expédition en Amérique centrale et méridionale du professeur Preuss, l'expédition Counéné-Zambèse, l'expertise de Samoa, etc... mais c'est l'entreprise cotonnière du K. W. K., qui jusqu'à présent a pris la plus grande importance économique.

Au cours du mois d'avril 1900, M. Karl Supf, président du Comité, fait appel à tous les cercles coloniaux de l'Allemagne en leur signalant l'importance pour l'Allemagne de la question cotonnière et la possibilité de la culture du coton dans les colonies allemandes. Dès le mois de mai 1900, le K. W. K. put arrêter le plan de son action dans le Togoland qui présente le plus de chance de réussite au point de vue climatérique, et grâce à une population dense et assez intelligente ; en effet, les efforts du Comité sont aujourd'hui couronnés de succès et il a su rendre populaire la culture du coton dans cette colonie allemande.

Dès l'abord, le Comité décida d'envoyer au Togoland quelques nègres experts en coton de la région cotonnière des Etats-Unis d'Amérique, quatre nègres dont trois cultivateurs et un mécanicien composaient le personnel de

cette mission destinée à rester dans le pays. Ils venaient tous quatre de l'institut normal et industriel de Tuskegie-Alabama) dirigé par M. Booker Washington ; ils étaient munis de machines égreneuses, presses, charrues provenant également de cet institut.

Le but de l'expédition était de constater la possibilité d'une culture rationnelle du coton à Togo à exécuter par des indigènes et de rendre le produit de cette culture propre à l'industrie allemande.

Le 31 décembre 1900, l'expédition débarqua à Lomé, au Togo. Voici les résultats considérables que dans la seule année 1901 donna cette mission :

1° Création de la station d'essai et d'enseignement à Tové. On a prouvé par cette station la possibilité climatique et géologique de la culture du coton au Togo et aussi l'intérêt que les indigènes prennent à cette culture, on leur y a montré l'emploi des méthodes de culture américaines, l'emploi des instruments, charrues, égreneuses, presses, etc...

2° L'installation de fermes d'essais sur six autres points du pays.

3° La constatation de l'existence d'une étendue de près de 500.000 hectares de terrain apte à la culture du coton, rien que dans la région où la station et les fermes étaient établies, cette étendue étant plus considérable que la surface consacrée à la culture du coton en Egypte.

4° La première récolte était de 70.000 livres de coton non égrené.

5° La qualité du coton Togo fut estimée par la bourse cotonnière de Brême comme middling américain (semis de coton indigène).

Encouragé par ces résultats, le K. W. K., arrêta son programme pour les années suivantes ; il se voyait dès l'origine forcé d'élargir son champ d'action.

1° Développement de la station d'essais et d'enseignement Tové pour améliorer la graine indigène et rechercher les moyens de lutter contre les maladies du coton, rechercher les causes d'épizooties et faire des essais pratiques avec le bétail indigène ou étranger, améliorer l'égrenage (primitivement fait par moteur humain), diminuer la taille des balles pour économiser les frais de transport.

2° Installation de fermiers américains avec leurs familles. Ils devront surtout servir de modèle pour les cultivateurs indigènes.

3° Inspection des fermes et marchés cotonniers de la colonie par le chef de l'expédition (M. Calloway, nègre).

4° Organisation d'achat de coton chez les indigènes et sa vente en Allemagne.

5° Préparation d'un projet de voie ferrée de Lomé à Misahöhe.

En outre, le Comité décida d'étendre son action aux autres colonies allemandes africaines, Afrique orientale allemande, Caméroun et Sud Ouest-africain allemand.

II. — Les efforts de la seconde année ont donné aussi des résultats satisfaisants.

Togo. — L'année 1902-1903 a donné un bon résultat au

point de vue de l'adoption de la culture cotonnière par les indigènes. Ce sont surtout les fermiers américains noirs qui ont su les déterminer à essayer cette culture. Enfin l'établissement de marchés cotonniers avec stations d'égrenages, le rendement supérieur à l'égrenage. En 1902, pour 500 livres de coton égrené, 1.600 non égrené et en 1901 pour 500 livres égrené, 1.800 non égrené, et la réduction du prix de transport par un meilleur pressage des balles sont les résultats de cette deuxième année.

Le prix de revient du coton s'en est ressenti. En 1901, la balle de 500 liv. franco Brême revenait au cultivateur à 255 marks.

En 1902, elle ne revenait qu'à 205 marks.

La récolte a produit 50.000 liv. de coton égrené. Enfin, on a tracé la ligne ferrée de Lomé à Palimé.

Afrique orientale allemande. — En 1902-1903, le coton était cultivé sur la côte et dans la région des lacs Victoria-Nyansa et Nyassa. Le coton était obtenu par des semis égyptiens. Dans cette région, les indigènes ne paraissant pas susceptibles de cultiver seuls le coton ; le comité intéressa à cette culture les communes et les planteurs européens par une prime de 150 marks par hectare jusqu'à concurrence de 3.000 marks par commune ou planteur.

En outre, il s'engagea à acheter tout le coton produit au prix de 0,25 marks par liv. (qualité américaine) rendu à la côte. Gratuitement on livrait aux planteurs des graines égyptiennes et des égreneuses.

Les compagnies allemandes de navigation, pour faciliter le transport, se chargèrent de le mener gratuitement en Allemagne.

Enfin, on étudia la création d'une voie ferrée de Kilwa au lac Nyassa.

Kameroun. — Le coton était déjà cultivé par les indigènes pour les besoins domestiques, on n'y fit en 1902-1903 que des essais restreints avec du coton de l'Equateur qui donna de bons résultats.

Sud-ouest africain allemand. — On a pu y constater possibilité de culture et assez bonne qualité du produit.

III. — La marche de l'entreprise du K. W. K. se continue régulièrement en 1903-1904.

A Togo, une inspection créée, composée de trois Allemands (un coton farmer, un mécanicien, un commerçant colonial), donna de bons résultats.

Elle visita les régions diverses au moment des semailles et des récoltes et contrôla les marchés et les stations d'égrenage. 50.000 liv. de grains furent distribuées, tant américains qu'égyptiens et péruviens. La station de Tové arriva à de brillants résultats avec un croisement d'une sorte indigène avec une sorte américaine qu'on jugea équivalent au fully good middling.

La récolte de 1904 fut de 800.000 liv. de coton égrené. Le comité paya aux indigènes 0.30 marks pour 3 liv. de coton non égrené, correspondant à 1 liv. de coton égrené.

Le principal résultat de cette année 1904 est la création en mars de l'école cotonnière de Matscha dans l'arron-

dissement d'Atakpamé. Elle fut confiée au planteur nègre américain, M. Robinson, arrivé dès le commencement de l'entreprise. Le 15 avril, l'école avait 53 élèves provenant de sept cercles différents. La plupart étaient réunis par ordre du gouvernement, 7 seulement se présentèrent librement.

La durée d'enseignement variable, suivant la capacité des élèves, est d'une ou deux années.

L'enseignement comprend tous les travaux relatifs à la culture du coton et à la préparation de la récolte. Les jeunes indigènes apprennent l'usage des outils perfectionnés, des bêtes de somme et des soins à leur donner, l'emploi d'engrais, les divers assollements, la sélection des grains, etc. Les élèves ont cultivé une surface de 76 hectares en commun. En outre, chacun travaille un petit champ de coton dont la récolte lui appartient. Les meilleurs résultats valent des primes à leurs auteurs. A la fin de la première année, on renvoya 11 élèves dans leur pays, les autres restant une deuxième année. Le gouverneur, comte Zeck, paraît fort satisfait de ce nouvel organisme. Le comité se propose de développer l'école.

En 1904 également, le comité envoya un botaniste, le docteur Bussi, pour étudier les maladies du coton. Enfin, durant l'année, grâce à l'active propagande du comité, le projet de chemin de fer Lomé-Palimé fut soumis au Parlement.

Au Kameroun, les essais se firent encore sur une petite échelle. Dans le sud-ouest africain allemand, ils furent

complètement empêchés par le soulèvement des Herreros, mais dans l'Afrique orientale, l'entreprise cotonnière a pris un développement important.

L'organisation du travail est ici comme nous l'avons vu plus haut toute différente du Togo. C'est le système des primes aux planteurs, sociétés, communes sous la surveillance de trois inspecteurs organisés comme au Togo.

Le coton obtenu de semis égyptiens a été coté à Brême comme excellent. 70.000 livres de graines furent distribuées, 2.000 hectares plantés dans les différents arrondissements.

Dans la région de Kilwa il y aurait 100.000 hectares de terrain propre à la culture du coton et 700.000 hectares dans la région de Rufidji d'après les rapports des inspecteurs. Une exposition fut organisée à Dar-es-Salam ou le K. W. K. distribua des prix aux planteurs.

Enfin, le comité a contribué à l'étude économique du tracé du chemin de fer Dar-es-Salam Morogoro qui était voté durant l'année par le Parlement. En outre, il chargea un ingénieur de faire des études préliminaires pour une voie ferrée dans le sud de la colonie de Kilwa au lac Nyassa.

Le coton récolté a monté à 1.000 balles de 500 livres de coton égyptien. Le comité payait aux producteurs 0,40 marks pour trois livres non égrené correspondant à une livre d'égrené rendu à la côte.

Un petit essai en Nouvelle Guinée a été encouragé par

le comité par livraison de graines et promesse de transport gratuit de la récolte.

IV. — Voici l'œuvre de la quatrième année, exercice 1904 :

Au Togo, la culture s'est vraiment répandue parmi les indigènes. On a constaté à l'occasion de l'arpentage des fermes indigènes que 90 % des champs portaient une culture intercalaire de coton. Le comité garantissait encore le prix de 0 fr. 30 pour une livre de coton égrené rendu à Lomé ou sur station du chemin de fer côtier. Mais la franchise de transport sur la ligne Woerman de navigation a cessé. Le comité aura 15 marks par mètre cube de transport à payer.

L'école de Matscha se développe d'une façon rapide. Le gouvernement de Kameroun y envoya un certain nombre de nègres. Les essais de croisement entre les types américains et indigènes ont produit de bons résultats. Le comité, en ce qui concerne l'égrenage et le commerce du coton, tâche de le remettre aux mains des intéressés, savoir les maisons commerciales de la colonie, son rôle d'intermédiaire cessant d'être indispensable.

Le traitement de 120 bœufs pour immunisation contre la maladie tsé-tsé a été essayé, si les résultats en sont favorables, on peut estimer par l'emploi de bêtes de somme faciliter la culture et le transport du coton.

Afrique orientale. — La culture s'étend régulièrement, mais seulement chez les cultivateurs européens et les missions. Le comité se charge soit de vendre en Allemagne

toute quantité produite dans la colonie, frais de transport, assurance, etc..., à la charge du livreur sans compter de commission pour ses services, soit de payer 0,40 marks par livre de coton égrené à la côte.

Pour faciliter l'adoption de la culture cotonnière par les indigènes, le comité a décidé sur la proposition du gouverneur de la colonie d'entreprendre la colonisation des nègres de l'Hinterland sur la côte qui est peu peuplée.

Une école analogue à celle de Togo a été installée à Rufidji sur le fleuve du même nom qui est navigable. Elle est prévue pour 50 élèves et située dans une région très favorable à la culture cotonnière.

L'inspection a étudié les régions qui seront traversées par la voie ferrée Tanga-Mombo; Darles-Salam Morogoro (concedée); Kilwa Nyassa (à Kilwa 4.000 hectares plantés en coton et dans la région 100.000 hectares de terres favorables). C'est surtout le sud qui, grâce à une période de pluies régulières et limitées est appelé à devenir le meilleur pays cotonnier.

Au Kameroun. — Le comité a agi en 1904 d'une manière plus énergique. 3.000 kilos de graines furent envoyés dans la région du Bali qui sera ouverte à la culture par la voie ferrée projetée de Duala dans la montagne de Managouba. Une commission d'étude a dû partir pour cette région envoyée par le Comité et par une société allemande de chemins de fer coloniaux.

L'essai commencé en 1903 en Nouvelle Guinée a été satisfaisant. Les produits étant cotés comme Sea-Island.

Le résultat de ces quatre premières années de travail du K. W. K. en Afrique est le suivant : La valeur du coton produit en 1904 au Togo et dans l'Est africain est de un million de francs environ. Evidemment en face du milliard que paye l'industrie allemande à l'étranger par le coton qu'elle emploie cela paraît peu, mais dans un délai aussi court le résultat est des plus satisfaisants.

CHAPITRE IV

ESSAIS TENTÉS PAR D'AUTRES NATIONS EUROPÉENNES

En dehors des trois grandes associations cotonnières coloniales dont nous venons d'étudier le fonctionnement, d'autres pays encore se sont intéressés à la recherche de nouveaux champs de coton. La Russie dont nous avons vu rapidement l'action en étudiant la production du Turkestan et qui, après quatre années, est arrivée à en tirer des quantités de coton suffisantes au tiers de sa consommation.

La Belgique qui possède un champ d'expériences immense avec le Congo belge représentant une étendue de terrain cinq fois supérieure à celle de la France. En ce moment on y fait des essais un peu partout, mais dès maintenant on peut prévoir que la culture sera localisée dans les terrains du Sud-Ouest avoisinant la mer et situés au nord de l'Angola (possessions portugaises) évitant ainsi des transports toujours onéreux malgré les facilités offertes par la navigation sur le Congo, surtout lorsque sera mis en exploitation un chemin de fer qui doit traverser une région où ce fleuve n'est plus navigable.

Les essais au Congo sont faits par des Américains venus du Texas et connaissant parfaitement la culture du coton, mais l'indigène peu intéressé et peu travailleur ne consent à travailler que sous la direction des blancs ; ceux-ci partis, il revient à sa paresse et à son cannibalisme.

Italie. — L'Italie fait des essais en Erythrée qui paraît propice à la production de variétés analogues au Jumel. Actuellement, l'égrenage en est fait en Égypte mais l'association italienne doit y envoyer égreneuses et presses.

Espagne. — Le coton ne se cultive dans aucune colonie espagnole. On a fait quelques essais dans des régions de l'Espagne méridionale et des Baléares, où autrefois elles avaient donné des résultats.

Dernièrement, à cause de la hausse du produit, on a essayé de revenir à cette culture dans ces régions. Le Gouvernement a encouragé ce mouvement par une loi approuvée par la Chambre en 1904, qui concède la franchise de l'impôt pendant trois ans aux terres destinées à la culture du coton et la distribution de prix en espèces de 60.000 pesetas pour la première année, 100.000 pesetas pour la deuxième et 250.000 pesetas pour la troisième aux agriculteurs qui le produisent en plus grande quantité. Ces prix décernés par un jury composé des Présidents du Conseil supérieur de l'Agriculture, de l'Association consultative agronomique et du Comité du Travail national. Malgré ces encouragements, il ne semble pas que la culture du coton sur une grande échelle se développe, son rapport étant peu rémunérateur. En Andalousie on estime

le prix de revient à plus de 170 pesetas les 100 kilos.

Portugal. — Le gouvernement a nommé au mois d'août 1904 une commission spéciale pour étudier les moyens de développer la culture du coton. Celle-ci est présidée par le gouverneur de l'Angola et composée de ministres d'Etat honoraires, Directeur général du ministère des colonies, et représentants des associations de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, des colonies et du continent. Les travaux terminés en mars 1905, la commission proposa un projet de loi adopté par le ministère, et dont voici les principaux points :

1° Faire coter dans les bourses de Lisbonne et de Porto les cotons des colonies par l'intervention des associations communales qui se chargeraient d'acheter tout le coton récolté aux prix cotés d'accord avec les bourses étrangères, Angleterre, Allemagne, France ;

2° Exemption de tous impôts territoriaux en Afrique et tous droits d'exportation et d'entrée au continent, ce qui représente un bénéfice de 0 fr, 18 par kilo. par comparaison avec les cotons étrangers ;

3° Sélection des semences et distribution dans les postes cotonniers établis dans les régions les plus propices à la culture du coton :

4° Réduction des tarifs de chemins de fer et de transports par les bateaux de la Compagnie Nationale et ouverture des voies de communications nécessaires.

Enfin organisation d'une association spéciale pour donner tout le développement voulu à la culture du

coton, profitant des concessions obtenues du gouvernement Portugais.

La culture commence déjà à prendre une certaine importance qui intéresse vivement les compagnies coloniales et les indigènes.

Les importations d'Angola, de 17,000 kilos en 1903 sont montées à 107.000 en 1904. En 1905 elles ont dû augmenter encore, et provenir non seulement de l'Afrique occidentale, mais aussi du Mozambique où des plantations très importantes ont été faites par la société du Mozambique et d'autres sociétés coloniales.

Les qualités obtenues sont belles et supérieures au good middling américain. Dans l'Angola comme dans le Mozambique, il y a des terres assez vastes pour produire une quantité de coton énorme et les conditions de culture sont des plus favorables.

CONCLUSIONS

Les trois grandes associations dont nous avons étudié l'action sont maintenant à peu près sorties de la période d'étude et entrent dans la période réelle d'exploitation commerciale. Partout on a marché vite, les résultats acquis prouvent la vitalité de ces entreprises et ils sont des plus encourageants. Mais il ne faut pas croire que la production africaine puisse devenir bien considérable, proportionnellement à la consommation mondiale en peu d'années. On ne peut implanter une nouvelle culture et la développer au milieu de races souvent peu disposées au travail, faire l'éducation des indigènes, etc..., en un temps si court. Le développement de la culture du coton dans les colonies est une grande œuvre, mais c'est une œuvre de longue haleine. Mais aussi, non seulement c'est là le meilleur remède contre la rareté et l'instabilité des cours du coton, non seulement c'est la libération de l'industrie textile du marché américain et de sa spéculation, mais à un point de vue plus général, c'est le

développement assuré des colonies qui pourront produire ce « King cotton » ; c'est leur capacité d'achat par là même augmentée et, comme contre coup, le développement de toutes les branches de leur commerce avec la métropole et l'accroissement de l'industrie métropolitaine.

Vu : Le Doyen,
Ch. LYON-CAEN.

Vu : Le Président de la Thèse,
P. LESEUR.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

BIBLIOGRAPHIE

- Annales du Commerce extérieur* (1903-1904-1905). Paris, Imp. Nationale.
- Bulletin de l'Association cotonnière coloniale*, n^{os} 1 à 24. Paris.
- Bulletin de la British Cotton Growing Association Manchester*, n^{os} 1 à 4.
- Bulletin du Kolonial Wirtschaftliches Komitee*. Berlin, 1903-1904-1905.
- Bulletin du Comité de l'Afrique Française*. Paris, 1903-1904-1905.
- The Board of Trade Journal* : Culture du coton en Asie centrale. 26 février 1903.
- AUBRY-LECOMTE. — Culture et production du coton dans les colonies françaises. Paris, 1866.
- Bulletin des ventes de coton*. Le Havre.
- Bulletin de la Chambre de Commerce d'Alexandrie*.
- G. BLONDEL. — La France et le marché du monde. Paris, Larose 1901.
- CHEMIN DU PONTÈS. — La culture du coton (*Dépêche coloniale illustrée*, 1903.)
- AUG. CHEVALLIER. — Les végétaux utiles de l'Afrique tropicale française.
- The Cotton Plant. Department of agriculture*. Washington, 1896.
- DESCHAMPS. — Etudes élémentaires sur le coton. Rouen, 1885.
- Deutsche Kolonial Blatt*, 1903.

La Dépêche coloniale, 1903-1904-1905.

C. FARMER. — La culture du cotonnier. Librairie industrielle et coloniale. Paris, 1901.

L'Economiste Français. La culture du coton aux colonies.
P. Leroy-Baulieu, 25 février 1905.

J. ARTHUR HUTTON. — The cotton crisis. Manchester, 1904.

C. GUY. — La mise en valeur de notre domaine colonial.

IMBART DE LA TOUR, DORVAULT, LECOMTE. — Régime de la propriété et de la main-d'œuvre. L'agriculture aux colonies, 1900.

H. LECOMTE. — Le Coton. Naud, Paris, 1902.

LEFEBVRE. — Création de l'outillage public dans l'Afrique occidentale française, 1904.

PIERRE LEROY-BEAULIEU. — Les Etats-Unis au xx^e siècle. 2^e édition, Colin, 1905.

P. MAIRET. — La crise de l'industrie cotonnière. Dijon, 1906

A. MÉTIN. — L'Inde d'aujourd'hui. Colin. 1903.

The Manchester courier.

Revue politique et parlementaire. Janvier 1904.

Report on the cotton Growing industry in British central africa protectorate, by S Simpson, expert, Manchester 1904.

P. DE ROUSIERS. — La vie américaine. Paris, 1892.

S. SÖSKIN. — La culture du coton dans les colonies allemandes.

YOUNG. — L'industrie cotonnière en Amérique. Klein, Epinal, 1903.

West-Indian Bulletin. 1904.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	505 1
-------------------	----------

PREMIÈRE PARTIE

L'Industrie et la Production cotonnières dans le monde.

SECTION I. — <i>L'industrie cotonnière en Europe</i>	7
SECTION II. — <i>Production du coton dans le monde</i>	21
CHAPITRE PREMIER. — <i>Amérique</i>	23
<i>A) Etats-Unis</i>	23
1) Production	23
2) Industrie	32
<i>B) Autres pays d'Amérique</i>	38
<i>C) Antilles</i>	42
CHAPITRE II. — <i>Asie</i>	47
<i>A) Divers pays d'Asie</i>	47
<i>B) Indo-Chine</i>	52
<i>C) Indes Anglaises</i>	56
CHAPITRE III. — <i>Océanie. Europe</i>	65
<i>A) Océanie</i>	65
<i>B) Europe</i>	67

CHAPITRE IV. — <i>Afrique</i>	71
A) Egypte	71
B) Tunisie, Algérie, Maroc	77
C) Madagascar	82
CONCLUSION	86

DEUXIÈME PARTIE

Création et Action des Associations cotonnières
coloniales.

CHAPITRE PREMIER. — <i>La Crise cotonnière et la « British cotton growing Association »</i>	91
A) Création de la « British cotton growing Association » ..	95
B) Travaux de la B. C. G. A.	97
Afrique orientale	99
Afrique du Sud	105
Ouest africain	105
Statistiques	125
CHAPITRE II. — <i>L'Association cotonnière coloniale (France)</i> ..	130
A) Fondation	130
B) Revue des Colonies	141
C) Travaux de l'Association cotonnière coloniale	146
CHAPITRE III. — <i>Kolonial Wirtschaftliches Komitee</i>	162
CHAPITRE IV. — <i>Essais tentés par d'autres nations Européennes</i>	173
CONCLUSION	177
BIBLIOGRAPHIE	179

